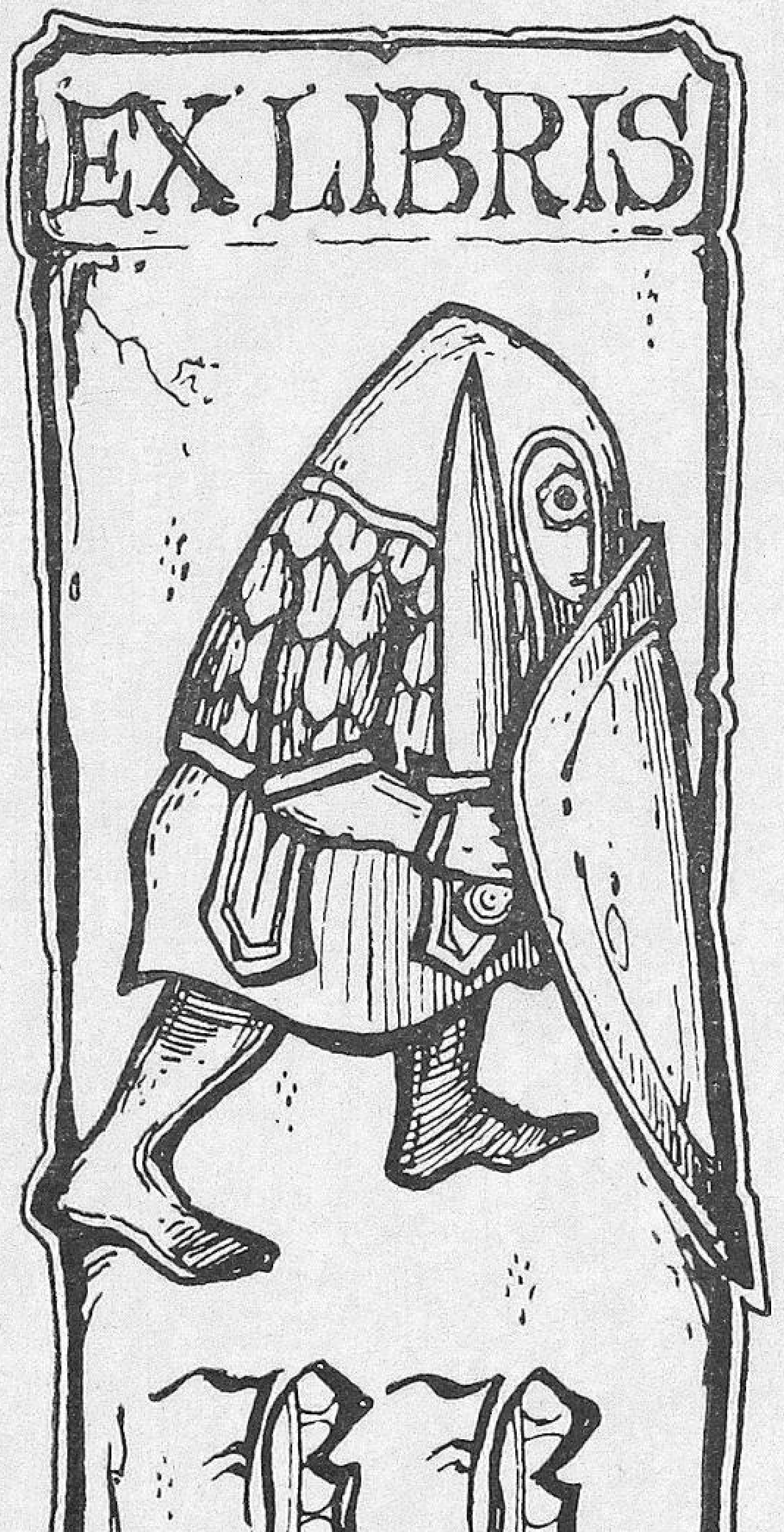



EX LIBRIS
B.B.

GRANDEUR

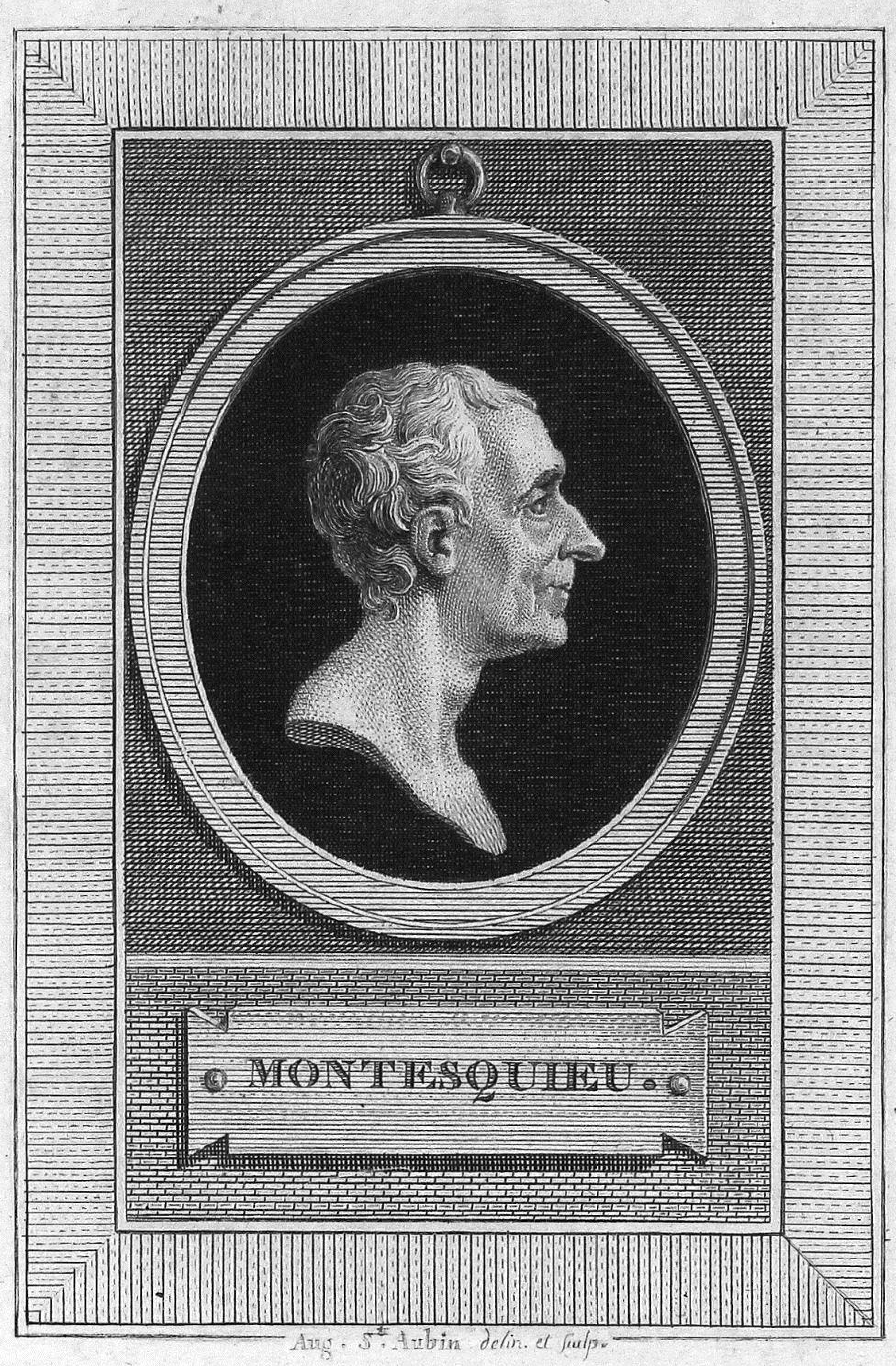
ET DÉCADENCE

DES ROMAINS.

DIJON, de l'imprimerie de P. CAUSSE.

An 3e.

PARIS, chez Ant. Aug. Renouard,
rue Apolline, no. 25.



Aug. St. Aubin delin. et sculp.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS,

ET DE LEUR DÉCADENCE,

PAR MONTESQUIEU.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

M. DCC. XCV.

TABLE

DES CHAPITRES.

ÉLOGE

DE MONTESQUIEU,

PAR D'ALEMBERT.

CHARLES de Secondat, baron de la Brede et de Montesquieu, ancien président à mortier au parlement de Bordeaux, de l'académie française, de l'académie royale des sciences et des belles lettres de Prusse, et de la société royale de Londres, naquit au château de la Brede, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, d'une famille noble de Guienne. Son trisaïeul, Jean de Secondat, maître d'hôtel de Henri II, roi de Navarre, et ensuite de Jeanne, fille de ce roi, qui épousa Antoine de Bourbon, acquit la terre

de Montesquieu, d'une somme de dix mille livres que cette princesse lui donna par un acte authentique, en récompense de sa probité et de ses services. Henri III, roi de Navarre, depuis Henri IV, roi de France, érigea en baronnie la terre de Montesquieu, en faveur de Jacob de Secondat, fils de Jean, d'abord gentilhomme ordinaire de la chambre de ce prince, et ensuite mestre de camp du régiment de Châtillon. Jean-Gaston de Secondat, son second fils, ayant épousé la fille du premier président du parlement de Bordeaux, acquit dans cette compagnie une charge de président à mortier. Il eut plusieurs enfans, dont un entra dans le service, s'y distingua, et le quitta de fort bonne heure : ce fut le

pere de Charles de Secondat, auteur de l'esprit des loix. Ces détails paroîtront peut-être déplacés à la tête de l'éloge d'un philosophe, dont le nom a si peu besoin d'ancêtres; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sur elle.

Les succès de l'enfance, présage quelquefois si trompeur, ne le furent point dans Charles de Secondat: il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être, et son pere donna tous ses soins à cultiver ce génie naissant, objet de son espérance et de sa tendresse. Dès l'âge de vingt ans, le jeune Montesquieu préparoit déjà les matériaux de l'esprit des loix, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du droit civil:

ainsi autrefois Newton avoit jeté, dès sa premiere jeunesse, les fondemens des ouvrages qui l'ont rendu immortel. Cependant l'étude de la jurisprudence, quoique moins aride pour Montesquieu, que pour la plupart de ceux qui s'y livrent, parce qu'il la cultivoit en philosophe, ne suffisoit pas à l'étendue et à l'activité de son génie. Il approfondissoit, dans le même temps, des matieres encore plus importantes et plus délicates, * et les discutoit dans le silence avec la sagesse, la décence et l'équité qu'il a depuis montrées dans ses ouvrages.

Un oncle paternel, président à

* C'étoit un ouvrage en forme de lettres, dont le but étoit de prouver que l'idolâtrie de la plupart des payens ne paroissoit pas mériter une damnation éternelle. *Note de d'Alembert.*

mortier au parlement de Bordeaux, juge éclairé et citoyen vertueux, l'oracle de sa compagnie et de sa province, ayant perdu un fils unique, et voulant conserver dans son corps l'esprit d'élévation qu'il avoit tâché d'y répandre, laissa ses biens et sa charge à Montesquieu. Il étoit conseiller au parlement de Bordeaux depuis le 24 février 1714, et fut reçu président à mortier le 13 juillet 1716. Quelques années après, en 1722, pendant la minorité du roi, sa compagnie le chargea de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt. Placé entre le trône et le peuple, il remplit, en sujet respectueux, et en magistrat plein de courage, l'emploi si noble et si peu envié, de faire parvenir au souverain le

cri des malheureux : et la misere publique, représentée avec autant d'habileté que de force, obtint la justice qu'il demandoit. Ce succès, il est vrai, par malheur pour l'état bien plus que pour lui, fut aussi passager que s'il eût été injuste; à peine la voix des peuples eut-elle cessé de se faire entendre, que l'impôt supprimé fut remplacé par un autre; mais le citoyen avoit fait son devoir.

Il fut reçu, le 3 avril 1716, dans l'académie de Bordeaux, qui ne faisoit que de naître. Le goût pour la musique et pour les ouvrages de pur agrément, avoit d'abord rassemblé les membres qui la formoient. Montesquieu crut, avec raison, que l'ardeur naissante et les talens de ses confreres pourroient

s'exercer avec encore plus d'avantage sur les objets de la physique. Il étoit persuadé que la nature, si digne d'être observée par-tout, trouvoit aussi par-tout des yeux dignes de la voir; qu'au contraire les ouvrages de goût ne souffrant point de médiocrité, et la capitale étant en ce genre le centre des lumieres et des secours, il étoit trop difficile de rassembler loin d'elle un assez grand nombre d'écrivains distingués. Il regardoit les sociétés de bel esprit, si étrangement multipliées dans nos provinces, comme une espèce, ou plutôt comme une ombre de luxe littéraire, qui nuit à l'opulence réelle, sans même en offrir l'apparence. Heureusement le duc de la Force, par un prix qu'il venoit de fonder à Bordeaux, avoit

secondé des vues si éclairées et si justes. On jugea qu'une expérience bien faite seroit préférable à un discours foible ou à un mauvais poëme; et Bordeaux eut une académie des sciences.

Montesquieu, nullement empressé de se montrer au public, sembloit attendre, selon l'expression d'un grand génie, *un âge mûr pour écrire*. Ce ne fut qu'en 1721, c'est à dire, âgé de trente-deux ans, qu'il mit au jour les *lettres persanes*. Le *Siamois* des *amusemens sérieux et comiques* pouvoit lui en avoir fourni l'idée; mais il surpassa son modele. La peinture des mœurs orientales, réelles ou supposées, de l'orgueil et du flegme de l'amour asiatique, n'est que le moindre objet de ces lettres; elle n'y sert,

pour ainsi dire, que de prétexte à une satyre fine de nos mœurs, et à des matieres importantes que l'auteur approfondit, en paroissant glisser sur elles. Dans cette espèce de tableau mouvant, Usbek expose sur-tout, avec autant de légéreté que d'énergie, ce qui a le plus frappé parmi nous ses yeux pénétrans, notre habitude de traiter sérieusement les choses les plus futiles, et de tourner les plus importantes en plaisanterie; nos conversations si bruyantes et si frivoles; notre ennui dans le sein du plaisir même; nos préjugés et nos actions en contradiction continuelle avec nos lumieres; tant d'amour pour la gloire, joint à tant de respect pour l'idole de la faveur; nos courtisans si rampans et si vains; notre poli-

tesse extérieure, et notre mépris réel pour les étrangers, ou notre prédilection affectée pour eux; la bizarrerie de nos goûts, qui n'a rien au dessous d'elle que l'empressement de toute l'Europe à les adopter; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen, le commerce et la magistrature; nos disputes littéraires si vives et si inutiles; notre fureur d'écrire avant que de penser, et de juger avant que de connoître. A cette peinture vive, mais sans fiel, il oppose, dans l'apologue des Troglodites, le tableau d'un peuple vertueux, devenu sage par le malheur: morceau digne du portique. Ailleurs, il montre la philosophie long-temps étouffée, reparoissant tout à coup, regagnant, par ses

progrès, le temps qu'elle a perdu, pénétrant jusque chez les Russes à la voie d'un génie qui l'appelle; tandis que, chez d'autres peuples de l'Europe, la superstition, semblable à une atmosphere épaisse, empêche la lumiere qui les environne de toutes parts, d'arriver jusqu'à eux. Enfin, par les principes qu'il établit sur la nature des gouvernemens anciens et modernes, il présente le germe de ces idées lumineuses, développées depuis par l'auteur dans son grand ouvrage.

Ces différens sujets, privés aujourd'hui des grâces de la nouveauté qu'ils avoient dans la naissance des lettres persanes, y conserveront toujours le mérite du caractere original qu'on a su leur donner: mé-

rite d'autant plus réel, qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain, et non du voile étranger dont il s'est couvert; car Usbek a pris, durant son séjour en France, non-seulement une connoissance si parfaite de nos mœurs, mais une si forte teinture de nos manieres même, que son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance peut n'être pas sans dessein et sans adresse : en relevant nos ridicules et nos vices, il a voulu sans doute aussi rendre justice à nos avantages. Il a senti toute la fadeur d'un éloge direct; et il nous a plus finement loués, en prenant si souvent notre ton pour médire plus agréablement de nous.

Malgré le succès de cet ouvrage, Montesquieu ne s'en étoit point dé-

claré ouvertement l'auteur. Peut-être croyoit-il échapper plus aisément par ce moyen à la satyre littéraire, qui épargne plus volontiers les écrits anonymes, parce que c'est toujours la personne, et non l'ouvrage, qui est le but de ses traits. Peut-être craignoit-il d'être attaqué sur le prétendu contraste des lettres persanes avec l'austérité de sa place; espèce de reproche, disoit-il, que les critiques ne manquent jamais, parce qu'il ne demande aucun effort d'esprit. Mais son secret étoit découvert, et déjà le public le montroit à l'académie française. L'événement fit voir combien le silence de Montesquieu avoit été sage. Usbek s'exprime quelquefois assez librement, non sur le fond du christianisme, mais sur des

matieres que trop de personnes affectent de confondre avec le christianisme même; sur l'esprit de persécution dont tant de chrétiens ont été animés ; sur les usurpations temporelles de la puissance écclésiastique; sur la multiplication excessive des monasteres, qui enleve des sujets à l'état, sans donner à Dieu des adorateurs; sur quelques opinions qu'on a vainement tenté d'ériger en dogmes; sur nos disputes de religion, toujours violentes, et souvent funestes. S'il paroît toucher ailleurs à des questions plus délicates, et qui intéressent de plus près la religion chrétienne, ses réflexions, appréciées avec justice, sont en effet très favorables à la révélation ; puisqu'il se borne à montrer combien la raison humaine,

abandonnée à elle-même, est peu éclairée sur ces objets. Enfin, parmi les véritables lettres de Montesquieu, l'imprimeur étranger en avoit inséré quelques-unes d'une autre main : et il eût fallu du moins, avant que de condamner l'auteur, démêler ce qui lui appartenoit en propre. Sans égard à ces considérations, d'un côté la haine sous le nom de zèle, de l'autre le zèle sans discernement, ou sans lumieres, se souleverent et se réunirent contre les *lettres persanes*. Des délateurs, espèce d'hommes dangereuse et lâche, que même dans un gouvernement sage on a quelquefois le malheur d'écouter, alarmerent, par un extrait infidele, la piété du ministere. Montesquieu, par le conseil de ses amis, soutenu

de la voix publique, s'étant présenté pour la place de l'académie française, vacante par la mort de Sacy, le ministre * écrivit à cette compagnie, que sa majesté ne donneroit jamais son agrément à l'auteur des lettres persanes; qu'il n'avoit point lu ce livre, mais que des personnes en qui il avoit confiance, lui en avoient fait connoître le poison et le danger. Montesquieu sentit le coup qu'une pareille accusation pouvoit porter à sa personne, à sa famille, à la tranquillité de sa vie. Il n'attachoit pas assez de prix aux honneurs littéraires, ni pour les rechercher avec avidité, ni pour affecter de les dédaigner quand ils se présentoient à lui, ni enfin pour en regarder la simple privation comme

* Le cardinal de Fleury.

un malheur; mais l'exclusion perpétuelle, et sur-tout les motifs de l'exclusion, lui paroissoient une injure. Il vit le ministre, lui déclara que, par des raisons particulieres, il n'avouoit point les lettres persanes; mais qu'il étoit encore plus éloigné de désavouer un ouvrage dont il croyoit n'avoir point à rougir; et qu'il devoit être jugé d'après une lecture, et non sur une délation. Le ministre prit enfin le parti par où il auroit dû commencer; il lut le livre, aima l'auteur, et apprit à mieux placer sa confiance. L'académie française ne fut point privée d'un de ses plus beaux ornemens; et la France eut le bonheur de conserver un sujet que la superstition ou la calomnie étoit prêtes à lui faire perdre: car Montesquieu

avoit déclaré au gouvernement, qu'après l'espèce d'outrage qu'on alloit lui faire, il iroit chercher, chez les étrangers qui lui tendoient les bras, la sûreté, le repos, et peut-être les récompenses qu'il auroit dû espérer dans son pays. La nation eût déploré cette perte, et la honte en fût pourtant retombée sur elle.

Le maréchal d'Estrées, alors directeur de l'académie française, se conduisit dans cette circonstance en courtisan vertueux, et d'une ame vraiment élevée : il ne craignit, ni d'abuser de son crédit, ni de le compromettre; il soutint son ami, et justifia Socrate. Ce trait de courage, si précieux aux lettres, si digne d'avoir aujourd'hui des imitateurs, et si honorable à

la mémoire du maréchal d'Estrées, n'auroit pas dû être oublié dans son éloge.

Montesquieu fut reçu le 24 janvier 1728. Son discours est un des meilleurs qu'on ait prononcés dans une pareille occasion : le mérite en est d'autant plus grand, que les récipiendaires, gênés jusqu'alors par ces formules et ces éloges d'usage, auxquels une espèce de prescription les assujétit, n'avoient encore osé franchir ce cercle pour traiter d'autres sujets, ou n'avoient point pensé du moins à les y renfermer. Dans cet état même de contrainte, il eut l'avantage de réussir. Entre plusieurs traits dont brille son discours, on reconnoîtroit l'écrivain qui pense, au seul portrait du cardinal de Richelieu,

qui apprit à la France le secret de ses forces, et à l'Espagne celui de sa foiblesse; qui ôta à l'Allemagne ses chaînes, et lui en donna de nouvelles. Il faut admirer Montesquieu d'avoir su vaincre la difficulté de son sujet, et pardonner à ceux qui n'ont pas eu le même succès.

Le nouvel académicien étoit d'autant plus digne de ce titre, qu'il avoit, peu de temps auparavant, renoncé à tout autre travail, pour se livrer entiérement à son génie et à son goût. Quelque importante que fût la place qu'il occupoit, avec quelques lumieres et quelque intégrité qu'il en eût rempli les devoirs, il sentoit qu'il y avoit des objets plus dignes d'occuper ses talens; qu'un citoyen est redevable

à sa nation et à l'humanité, de tout le bien qu'il peut leur faire; et qu'il seroit plus utile à l'une et à l'autre, en les éclairant par ses écrits, qu'il ne pouvoit l'être en discutant quelques contestations particulieres dans l'obscurité. Toutes ces réflexions le déterminerent à vendre sa charge. Il cessa d'être magistrat, et ne fut qu'homme de lettres.

Mais, pour se rendre utile par ses ouvrages aux différentes nations, il étoit nécessaire qu'il les connût. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit de voyager. Son but étoit d'examiner par-tout le physique et le moral; d'étudier les loix et la constitution de chaque pays; de visiter les savans, les écrivains, les artistes célebres; de chercher

sur-tout ces hommes rares et singuliers, dont le commerce supplée quelquefois à plusieurs années d'observations et de séjour. Montesquieu eût pu dire, comme Démocrite : » Je n'ai rien oublié pour m'instruire : j'ai quitté mon pays, et » parcouru l'univers, pour mieux » connoître la vérité : j'ai vu tous » les personnages illustres de mon » temps. » Mais il y eut cette différence entre le Démocrite français et celui d'Abdere, que le premier voyageoit pour instruire les hommes, et le second pour s'en moquer.

Il alla d'abord à Vienne, où il vit souvent le célebre prince Eugene. Ce héros si funeste à la France, à laquelle il auroit pu être si utile, après avoir balancé la fortune de Louis XIV, et humilié la

fierté ottomane, vivoit sans faste durant la paix, aimant et cultivant les lettres dans une cour où elles sont peu en honneur,* et donnant à ses maîtres l'exemple de les protéger. Montesquieu crut entrevoir dans ses discours quelques restes d'intérêt pour son ancienne patrie. Le prince Eugene ** en laissoit voir

* Quelques Allemands ont pris, très mal à propos, ces paroles pour une injure. L'amour des hommes est un devoir dans les princes : l'amour des lettres est un goût qu'il leur est permis de ne pas avoir. *Note de d'Alembert.*

** Le prince (Eugene) lui demanda un jour en quel état étoient les affaires de la constitution en France; Montesquieu lui répondit que le ministere prenoit des mesures pour éteindre peu à peu le jansénisme; et que, dans quelques années, il n'en seroit plus question. » Vous n'en sortirez » jamais, dit le prince : le feu roi s'est laissé » engager dans une affaire dont son arriere petit » fils ne verra pas la fin. » *Eloge manuscrit* de Montesquieu, *par son fils*.

sur-tout, autant que le peut faire un ennemi, sur les suites funestes de cette division intestine qui trouble depuis si long-temps l'église de France : l'homme d'état en prévoyoit la durée et les effets, et les prédit au philosophe.

Montesquieu partit de Vienne pour voir la Hongrie, contrée opulente et fertile, habitée par une nation fiere et généreuse, le fléau de ses tyrans, et l'appui de ses souverains. Comme peu de personnes connoissent bien ce pays, il a écrit avec soin cette partie de ses voyages.

D'Allemagne il passa en Italie. Il vit à Venise le fameux Law, à qui il ne restoit de sa grandeur passée, que des projets heureusement destinés à mourir dans sa

tête, et un diamant qu'il engageoit pour jouer aux jeux de hazard. Un jour la conversation rouloit sur le fameux systême que Law avoit inventé, époque de tant de malheurs et de fortunes, et sur-tout d'une dépravation remarquable dans nos mœurs. Comme le parlement de Paris, dépositaire immédiat des loix dans les temps de minorité, avoit fait éprouver au ministre écossois quelque résistance dans cette occasion, Montesquieu lui demanda pourquoi on n'avoit pas essayé de vaincre cette résistance par un moyen presque toujours infaillible en Angleterre, par le grand mobile des actions des hommes, en un mot, par l'argent? *Ce ne sont pas*, répondit Law, *d'aussi grands génies*

que mes compatriotes; mais ils sont beaucoup plus incorruptibles. Nous ajouterons, sans aucun préjugé de vanité nationale, qu'un corps libre pour quelques instans, doit mieux résister à la corruption, que celui qui l'est toujours : le premier, en vendant sa liberté, la perd; le second ne fait, pour ainsi dire, que la prêter, et l'exerce même en l'engageant. Ainsi, les circonstances et la nature du gouvernement font les vices et les vertus des nations.

Un autre personnage non moins fameux, que Montesquieu vit encore plus souvent à Venise, fut le comte de Bonneval. Cet homme, si connu par ses aventures, qui n'étoient pas encore à leur terme, et flatté de converser avec un juge digne de l'entendre, lui faisoit avec

plaisir le détail singulier de sa vie, le récit des actions militaires où il s'étoit trouvé, le portrait des généraux et des ministres qu'il avoit connus. Montesquieu se rappelloit souvent ces conversations, et en racontoit différens traits à ses amis.

Il alla de Venise à Rome. Dans cette ancienne capitale du monde, qui l'est encore à certains égards, il s'appliqua sur-tout à examiner ce qui la distingue aujourd'hui le plus, les ouvrages des Raphaël, des Titien, et des Michel-Ange. Il n'avoit point fait une étude particuliere des beaux arts; mais l'expression dont brillent les chefs-d'œuvre en ce genre, saisit infailliblement tout homme de génie. Accoutumé à étudier la nature, il la reconnoît quand elle est imitée,

comme un portrait ressemblant frappe tous ceux à qui l'original est familier. Malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes!

Après avoir parcouru l'Italie, Montesquieu vint en Suisse. Il examina soigneusement les vastes pays arrosés par le Rhin. Et il ne lui resta plus rien à voir en Allemagne, car Frédéric ne régnoit pas encore. Il s'arrêta ensuite quelque temps dans les Provinces-unies, monument admirable de ce que peut l'industrie humaine animée par l'amour de la liberté. Enfin il se rendit en Angleterre, où il demeura deux ans. Digne de voir et d'entretenir les plus grands hommes, il n'eut à regretter que de n'avoir

pas fait plutôt ce voyage : Locke et Newton étoient morts. Mais il eut souvent l'honneur de faire sa cour à leur protectrice, la célebre reine d'Angleterre, qui cultivoit la philosophie sur le trône, et qui goûta, comme elle le devoit, Montesquieu. Il ne fut pas moins accueilli par la nation, qui n'avoit pas besoin, sur cela, de prendre le ton de ses maîtres. Il forma à Londres des liaisons intimes avec des hommes exercés à méditer, et à se préparer aux grandes choses par des études profondes. Il s'instruisit avec eux de la nature du gouvernement, et parvint à le bien connoître. Nous parlons ici d'après les témoignages publics que lui en ont rendus les Anglais eux-mêmes, si

jaloux de nos avantages, et si peu disposés à reconnoître en nous aucune supériorité.

Comme il n'avoit rien examiné, ni avec la prévention d'un enthousiaste, ni avec l'austérité d'un cynique, il n'avoit remporté de ses voyages, ni un dédain outrageant pour les étrangers, ni un mépris encore plus déplacé pour son propre pays. Il résultoit de ses observations, que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre.

De retour enfin dans sa patrie, Montesquieu se retira, pendant deux ans, à sa terre de la Brede. Il y jouit en paix de cette solitude que le spectacle et le tumulte du monde servent à rendre plus agréa-

ble : il vécut avec lui-même, aprés en être sorti si long-temps ; et ce qui nous intéresse le plus, il mit la derniere main à son ouvrage *sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui parut en 1734.

Les empires, ainsi que les hommes, doivent croître, dépérir et s'éteindre. Mais cette révolution nécessaire a souvent des causes cachées, que la nuit des temps nous dérobe, et que le mystere ou leur petitesse apparente a même quelquefois voilées aux yeux des contemporains. Rien ne ressemble plus, sur ce point, à l'histoire moderne, que l'histoire ancienne. Celle des Romains mérite néanmoins, à cet égard, quelque exception : elle présente une politique raisonnée, un

système suivi d'agrandissement, qui ne permet pas d'attribuer la fortune de ce peuple à des ressorts obscurs et subalternes. Les causes de la grandeur romaine se trouvent donc dans l'histoire ; et c'est au philosophe à les y découvrir. D'ailleurs, il n'en est pas des systêmes dans cette étude, comme dans celle de la physique. Ceux-ci sont presque toujours précipités, parce qu'une observation nouvelle et imprévue peut les renverser en un instant ; au contraire, quand on recueille avec soin les faits que nous transmet l'histoire ancienne d'un pays, si on ne rassemble pas toujours tous les matériaux qu'on peut desirer, on ne sauroit du moins espérer d'en avoir un jour davantage. L'étude réfléchie de l'histoire, étude si impor-

tante et si difficile, consiste à combiner, de la maniere la plus parfaite, ces matériaux défectueux : tel seroit le mérite d'un architecte, qui, sur des ruines savantes, traceroit, de la maniere la plus vraisemblable, le plan d'un édifice antique ; en suppléant, par le génie et par d'heureuses conjectures, à des restes informes et tronqués.

C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager l'ouvrage de Montesquieu. Il trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie, qu'on leur inspiroit dès l'enfance ; dans ces dissensions intestines, qui donnoient du ressort aux esprits, et qui cessoient tout à coup à la vue de l'ennemi ; dans cette constance après le mal-

heur, qui ne désespéroit jamais de la république; dans le principe où ils furent toujours de ne jamais faire la paix qu'après des victoires; dans l'honneur du triomphe, sujet d'émulation pour les généraux; dans la protection qu'ils accordoient aux peuples révoltés contre leurs rois; dans l'excellente politique de laisser aux vaincus leurs dieux et leurs coutumes; dans celle de n'avoir jamais deux puissans ennemis sur les bras, et de tout souffrir de l'un, jusqu'à ce qu'ils eussent anéanti l'autre. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état, qui changea en guerres civiles les tumultes populaires; dans les guerres éloignées, qui, forçant les citoyens à une trop longue absence, leur faisoient

perdre insensiblement l'esprit républicain; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations, et qui ne fit plus du peuple romain qu'une espèce de monstre à plusieurs têtes; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla, qui avilirent l'esprit de la nation, et la préparerent à l'esclavage; dans la nécessité où les Romains se trouverent de souffrir des maîtres, lorsque leur liberté leur fut devenue à charge; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes, en changeant de gouvernement; dans cette suite de monstres qui régnerent, presque sans interruption, depuis Tibere jusqu'à Nerva, et depuis Commode jusqu'à Constantin; enfin, dans la trans-

lation et le partage de l'empire, qui périt d'abord en occident par la puissance des barbares; et qui, après avoir langui plusieurs siécles en orient, sous des empereurs imbécilles ou féroces, s'anéantit insensiblement, comme ces fleuves qui disparoissent dans des sables.

Un assez petit volume a suffi à Montesquieu, pour développer un tableau si intéressant et si vaste. Comme l'auteur ne s'appesantit point sur les détails, et ne saisit que les branches fécondes de son sujet, il a su renfermer en très peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement apperçus, et rapidement présentés, sans fatigue pour le lecteur. En laissant beaucoup voir, il laisse encore plus à penser; et il auroit pu intituler son livre : *Histoire ro-*

maine, à l'usage des hommes d'état et des philosophes.

Quelque réputation que Montesquieu se fût acquise par ce dernier ouvrage, et par ceux qui l'avoient précédé, il n'avoit fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise, à celle qui doit immortaliser son nom, et le rendre respectable aux siécles futurs. Il en avoit dès long-temps formé le dessein : il en médita pendant vingt ans l'exécution; ou, pour parler plus exactement, toute sa vie en avoit été la méditation continuelle. D'abord il s'étoit fait, en quelque façon, étranger dans son propre pays, afin de le mieux connoître. Il avoit ensuite parcouru toute l'Europe, et profondément étudié les différens peuples qui l'habitent. L'île fameuse,

qui se glorifie tant de ses loix, et qui en profite si mal, avoit été pour lui, dans ce long voyage, ce que l'île de Crete fut autrefois pour Lycurgue, où il avoit su s'instruire sans tout approuver. Enfin, il avoit, si on peut parler ainsi, interrogé et jugé les nations et les hommes célebres qui n'existent plus aujourd'hui que dans les annales du monde. Ce fut ainsi qu'il s'éleva par degrés au plus beau titre qu'un sage puisse mériter, celui de législateur des nations.

S'il étoit animé par l'importance de la matiere, il étoit effrayé en même temps par son étendue : il l'abandonna, et y revint à plusieurs reprises. Il sentit plus d'une fois, comme il l'avoue lui même, tomber les mains paternelles. Encouragé

enfin par ses amis, il ramassa toutes ses forces, et donna l'*esprit des loix*.

Dans cet important ouvrage, Montesquieu, sans s'appésantir, à l'exemple de ceux qui l'ont précédé, sur des discussions métaphysiques relatives à l'homme supposé dans un état d'abstraction; sans se borner, comme d'autres, à considérer certains peuples dans quelques relations ou circonstances particulieres, envisage les habitans de l'univers dans l'état réel où ils sont, et dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux. La plupart des autres écrivains en ce genre sont presque toujours, ou de simples moralistes, ou de simples jurisconsultes, ou mêmes quelquefois de simples théologiens. Pour lui, l'homme de tous

les pays et de toutes les nations, il s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous, que des moyens par lesquels on peut nous obliger de le remplir; de la perfection métaphysique des loix, que de celle dont la nature humaine les rend susceptibles; des loix qu'on a faites, que de celles qu'on a dû faire; des loix d'un peuple particulier, que de celles de tous les peuples. Ainsi, en se comparant lui-même à ceux qui ont couru avant lui cette grande et noble carriere, il a pu dire, comme le Correge, quand il eut vu les ouvrages de ses rivaux : *et moi aussi, je suis peintre.*

Rempli et pénétré de son objet, l'auteur de l'esprit des loix y embrasse un si grand nombre de matieres, et les traite avec tant de

briéveté et de profondeur, qu'une lecture assidue et méditée peut seule faire sentir le mérite de ce livre. Elle servira sur-tout, nous osons le dire, à faire disparoître le prétendu défaut de méthode dont quelques lecteurs ont accusé Montesquieu; avantage qu'ils n'auroient pas dû le taxer légérement d'avoir négligé dans une matiere philosophique, et dans un ouvrage de vingt années. Il faut distinguer le désordre réel, de celui qui n'est qu'apparent. Le désordre est réel, quand l'analogie et la suite des idées ne sont point observées; quand les conclusions sont érigées en principes, ou les précedent; quand le lecteur, après des détours sans nombre, se retrouve au point d'où il est parti. Le désordre n'est qu'ap-

parent, quand l'auteur, mettant à leur véritable place les idées dont il fait usage, laisse à suppléer aux lecteurs les idées intermédiaires. Et c'est ainsi que Montesquieu a cru pouvoir et devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent, dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires et raisonnées.

L'ordre, qui se fait appercevoir dans les grandes parties de l'esprit des loix, ne regne pas moins dans les détails : nous croyons que, plus on approfondira l'ouvrage, plus on en sera convaincu. Fidele à ses divisions générales, l'auteur rapporte à chacune les objets qui lui appartiennent exclusivement; et, à l'égard de ceux qui, par différentes branches, appartiennent à plusieurs

divisions à la fois, il a placé sous chaque division la branche qui lui appartient en propre. Par-là on apperçoit aisément et sans confusion, l'influence que les différentes parties du sujet ont les unes sur les autres; comme dans un arbre, ou système bien entendu des connoissances humaines, on peut voir le rapport mutuel des sciences et des arts. Cette comparaison d'ailleurs est d'autant plus juste, qu'il en est du plan qu'on peut se faire dans l'examen philosophique des loix, comme de l'ordre qu'on peut observer dans un arbre encyclopédique des sciences : il y restera toujours de l'arbitraire; et tout ce qu'on peut exiger de l'auteur, c'est qu'il suive, sans détour et sans écart, le système qu'il s'est une fois formé.

Nous dirons de l'obscurité, que l'on peut se permettre dans un tel ouvrage, la même chose que du défaut d'ordre. Ce qui seroit obscur pour les lecteurs vulgaires, ne l'est pas pour ceux que l'auteur a eus en vue. D'ailleurs, l'obscurité volontaire n'en est point une. Montesquieu ayant à présenter quelquefois des vérités importantes, dont l'énoncé absolu et direct auroit pu blesser sans fruit, a eu la prudence louable de les envelopper; et, par cet innocent artifice, les a voilées à ceux à qui elles seroient nuisibles, sans qu'elles fussent perdues pour les sages.

Parmi les ouvrages qui lui ont fourni des secours, et quelquefois des vues pour le sien, on voit qu'il a sur-tout profité des deux

historiens qui ont pensé le plus, Tacite et Plutarque : mais quoiqu'un philosophe qui a fait ces deux lectures, soit dispensé de beaucoup d'autres, il n'avoit pas cru devoir, en ce genre, rien négliger ni dédaigner de ce qui pouvoit être utile à son objet. La lecture que suppose l'esprit des loix est immense; et l'usage raisonné que l'auteur a fait de cette multitude prodigieuse de matériaux, paroîtra encore plus surprenant, quand on saura qu'il étoit presque entiérement privé de la vue, et obligé d'avoir recours à des yeux étrangers. Cette vaste lecture contribue non-seulement à l'utilité, mais à l'agrément de l'ouvrage. Sans déroger à la majesté de son sujet, Montesquieu sait en tempérer l'austérité,

et procurer aux lecteurs des momens de repos, soit par des faits singuliers et peu connus, soit par des allusions délicates, soit par ces coups de pinceau énergiques et brillans, qui peignent d'un seul trait les peuples et les hommes.

Enfin, car nous ne voulons pas jouer ici le rôle des commentateurs d'Homere, il y a, sans doute, des fautes dans l'esprit des loix, comme il y en a dans tout ouvrage de génie, dont l'auteur a le premier osé se frayer des routes nouvelles. Montesquieu a été parmi nous pour l'étude des loix, ce que Descartes a été pour la philosophie : il éclaire souvent, et se trompe quelquefois; mais, en se trompant même, il instruit ceux qui savent lire. Les dernieres éditions de cet ouvrage mon-

trent, par les additions et corrections qu'il y a faites, que, s'il est tombé de temps en temps, il a su le reconnoître, et se relever. Par-là il acquiert du moins le droit à un nouvel examen, dans les endroits où il n'a pas été de l'avis de ses censeurs; peut-être même ce qu'il a jugé le plus digne de correction, leur a-t-il absolument échappé, tant l'envie de nuire est ordinairement aveugle!

Mais ce qui est à la portée de tout le monde dans l'esprit des loix; ce qui doit rendre l'auteur cher à toutes les nations; ce qui serviroit même à couvrir des fautes plus grandes que les siennes, c'est l'esprit de citoyen qui l'a dicté. L'amour du bien public, le desir de voir les hommes heureux, s'y mon-

trent de toutes parts ; et n'eût-il que ce mérite si rare et si précieux, il seroit digne, par cet endroit seul, d'être la lecture des peuples et des rois. Nous voyons déjà, par une heureuse expérience, que les fruits de cet ouvrage ne se bornent pas, dans ses lecteurs, à des sentimens stériles. Quoique Montesquieu ait peu survécu à la publication de l'esprit des loix, il a eu la satisfaction d'entrevoir les effets qu'il commence à produire parmi nous; l'amour naturel des Français pour leur patrie, tourné vers son véritable objet; ce goût pour le commerce, pour l'agriculture, et pour les arts utiles, qui se répand insensiblement dans notre nation; cette lumiere générale sur les principes du gouvernement, qui rend les peuples

plus attachés à ce qu'ils doivent aimer. Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage, lui doivent peut-être plus qu'ils ne s'imaginent. L'ingratitude, au reste, est le moindre reproche qu'on ait à leur faire. Ce n'est pas sans regret et sans honte pour notre siécle, que nous allons les dévoiler : mais ce détail importe trop à la gloire de Montesquieu, et à l'avantage de la philosophie, pour être passé sous silence. Puisse l'opprobre, qui couvre enfin ses ennemis, leur devenir salutaire!

A peine l'esprit des loix parut-il, qu'il fut recherché avec empressement, sur la réputation de l'auteur : mais quoique Montesquieu eût écrit pour le bien du peuple, il ne devoit pas avoir le peuple

pour juge : la profondeur de l'objet étoit une suite de son importance même. Cependant les traits qui étoient répandus dans l'ouvrage, et qui auroient été déplacés s'ils n'étoient pas nés du fond du sujet, persuaderent à trop de personnes qu'il étoit écrit pour elles. On cherchoit un livre agréable; et on ne trouvoit qu'un livre utile dont on ne pouvoit d'ailleurs, sans quelque attention, saisir l'ensemble et les détails. On traita légérement l'esprit des loix; le titre même fut un sujet de plaisanterie; * enfin, l'un des plus beaux monumens littéraires qui soient sortis de notre nation, fut regardé d'abord par elle avec assez d'indifférence. Il fallut

* Montesquieu, disoit-on, devoit intituler son livre : *de l'esprit sur les loix.*

que les véritables juges eussent eu le temps de le lire : bientôt ils ramenerent la multitude, toujours prompte à changer d'avis. La partie du public qui enseigne, dicta à la partie qui écoute ce qu'elle devoit penser et dire; et le suffrage des hommes éclairés, joint aux échos qui le répéterent, ne forma plus qu'une voix dans toute l'Europe.

Ce fut alors que les ennemis publics et secrets des lettres et de la philosophie, car elles en ont de ces deux espèces, réunirent leurs traits contre l'ouvrage. De là cette foule de brochures qui lui furent lancées de toutes parts, et que nous ne tirerons pas de l'oubli où elles sont déjà plongées. Si leurs auteurs n'avoient pris de bonnes mesures pour être in-

connus à la postérité, elle croiroit que l'esprit des loix a été écrit au milieu d'un peuple de barbares.

Montesquieu méprisa sans peine les critiques ténébreuses de ces auteurs sans talens, qui, soit par une jalousie qu'ils n'ont pas droit d'avoir, soit pour satisfaire la malignité du public qui aime la satyre et la méprise, outragent ce qu'ils ne peuvent atteindre; et, plus odieux par le mal qu'ils veulent faire, que redoutables par celui qu'ils font, ne réussissent pas même dans un genre d'écrire que sa facilité et son objet rendent également vil. Il mettoit les ouvrages de cette espèce sur la même ligne que ces relations hebdomadaires des affaires de l'Europe, dont les éloges sont sans autorité et les traits sans effet, que

des lecteurs oisifs parcourent sans y ajouter foi, et dans lesquelles les souverains sont insultés sans le savoir, ou sans daigner se venger. Il ne fut pas aussi indifférent sur les principes d'irréligion qu'on l'accusa d'avoir semés dans l'esprit des loix. En méprisant de pareils reproches, il auroit cru les mériter, et l'importance de l'objet lui ferma les yeux sur la valeur de ses adversaires. Ces hommes également dépourvus de zèle, et également empressés d'en faire paroître, également effrayés de la lumiere que les lettres répandent, non au préjudice de la religion, mais à leur désavantage, avoient pris différentes formes pour lui porter atteinte. Les uns, par un stratagême aussi puéril que pusillanime, s'étoient écrit à eux mêmes;

les autres, après l'avoir déchiré sous le masque de l'anonyme, s'étoient ensuite déchirés entre eux à son occasion. Montesquieu, quoique jaloux de les confondre, ne jugea pas à propos de perdre un temps précieux à les combattre les uns après les autres; il se contenta de faire un exemple sur celui qui s'étoit le plus signalé par ses excès.

C'étoit l'auteur d'une feuille anonyme et périodique, qui croit avoir succédé à Pascal, parce qu'il a succédé à ses opinions; panégyriste d'ouvrages que personne ne lit, et apologiste de miracles que l'autorité séculiere a fait cesser dès qu'elle l'a voulu; qui appelle impiété et scandale le peu d'intérêt que les gens de lettres prennent à ses que-

relles ; et s'est aliéné, par une adresse digne de lui, la partie de la nation qu'il avoit le plus d'intérêt de ménager. Les coups de ce redoutable athlete furent dignes des vues qui l'inspirerent : il accusa Montesquieu de spinosisme et de déisme, deux imputations incompatibles ; d'avoir suivi le systême de Pope, dont il n'y avoit pas un mot dans l'ouvrage ; d'avoir cité Plutarque, qui n'est pas un auteur chrétien ; de n'avoir point parlé du péché originel et de la grâce. Il prétendit enfin que l'esprit des loix étoit une production de la constitution *unigenitus* ; idée qu'on nous soupçonnera peut-être de prêter par dérision au critique. Ceux qui ont connu Montesquieu, l'ouvrage de

Clément XI et le sien, peuvent juger, par cette accusation, de toutes les autres.

Le malheur de cet écrivain dut bien le décourager; il vouloit perdre un sage par l'endroit le plus sensible à tout citoyen, il ne fit que lui procurer une nouvelle gloire, comme homme de lettres : la *défense de l'esprit des loix* parut. Cet ouvrage, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y regnent, doit être regardé comme un modele en ce genre. Montesquieu, chargé par son adversaire d'imputations atroces, pouvoit le rendre odieux sans peine; il fit mieux, il le rendit ridicule. S'il faut tenir compte à l'agresseur d'un bien qu'il a fait sans le vouloir, nous lui devons une éternelle re-

connoissance de nous avoir procuré ce chef-d'œuvre. Mais ce qui ajoute encore au mérite de ce morceau précieux, c'est que l'auteur s'y est peint lui même sans y penser; ou ceux qui l'ont connu croient l'entendre; et la postérité s'assurera, en lisant sa *défense*, que sa conversation n'étoit pas inférieure à ses écrits; éloge que bien peu de grands hommes ont mérité.

Une autre circonstance lui assure pleinement l'avantage dans cette dispute. Le critique, qui, pour preuve de son attachement à la religion, en déchire les ministres, accusoit hautement le clergé de France, et sur-tout la faculté de théologie, d'indifférence pour la cause de Dieu, en ce qu'ils ne proscrivoient pas authentiquement un

si pernicieux ouvrage. La faculté étoit en droit de mépriser le reproche d'un écrivain sans aveu : mais il s'agissoit de la religion ; une délicatesse louable lui a fait prendre le parti d'examiner l'esprit des loix. Quoiqu'elle s'en occupe depuis plusieurs années, elle n'a rien prononcé jusqu'ici ; et, fût-il échappé à Montesquieu quelques inadvertances légeres, presque inévitables dans une carriere si vaste, l'attention longue et scrupuleuse qu'elles auroient demandée de la part du corps le plus éclairé de l'église, prouveroit au moins combien elles seroient excusables. Mais ce corps, plein de prudence, ne précipitera rien dans une si importante matiere. Il connoît les bornes de la raison et de la foi : il sait que l'ou-

vrage d'un homme de lettres ne doit point être examiné comme celui d'un théologien; que les conséquences condamnables, auxquelles une proposition peut donner lieu par des interprétations odieuses, ne rendent point blâmable la proposition en elle même; que d'ailleurs nous vivons dans un siécle malheureux où les intérêts de la religion ont besoin d'être ménagés, et qu'on peut lui nuire auprès des simples, en répandant mal à propos, sur des génies du premier ordre, le soupçon d'incrédulité; qu'enfin, malgré cette accusation injuste, Montesquieu fut toujours estimé, recherché et accueilli par tout ce que l'église a de plus respectable et de plus grand. Eût-il conservé auprès des gens de bien la considération

dont il jouissoit, s'ils l'eussent regardé comme un écrivain dangereux?

Pendant que des insectes le tourmentoient dans son propre pays, l'Angleterre élevoit un monument à sa gloire. En 1752, Dassier, célebre par les médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne. Latour, cet artiste si supérieur par son talent, et si estimable par son désintéressement et l'élévation de son ame, avoit ardemment desiré de donner un nouveau lustre à son pinceau, en transmettant à la postérité le portrait de l'auteur de l'esprit des loix; il ne vouloit que la satisfaction de le peindre; et il méritoit, comme Apelle, que cet honneur

lui fût reservé : mais Montesquieu, d'autant plus avare du temps de Latour, que celui-ci en étoit plus prodigue, se refusa constamment et poliment à ses pressantes sollicitations. Dassier essuya d'abord des difficultés semblables. » Croyez-» vous, dit-il enfin à Montesquieu, » qu'il n'y ait pas autant d'orgueil » à refuser ma proposition, qu'à » l'accepter? » Désarmé par cette plaisanterie, il laissa faire à Dassier tout ce qu'il voulut.

L'auteur de l'esprit des loix jouissoit enfin paisiblement de sa gloire, lorsqu'il tomba malade au commencement de février 1755. Sa santé naturellement délicate, commençoit à s'altérer depuis long-temps, par l'effet lent et presque infaillible des études profondes, par les cha-

grins qu'on avoit cherché à lui susciter sur son ouvrage, enfin par le genre de vie qu'on le forçoit de mener à Paris, et qu'il sentoit lui être funeste. Mais l'empressement avec lequel on recherchoit sa société étoit trop vif, pour n'être pas quelquefois indiscret; on vouloit, sans s'en appercevoir, jouir de lui aux dépens de lui-même. A peine la nouvelle du danger où il étoit se fut-elle répandue, qu'elle devint l'objet des conversations et de l'inquiétude publique. Sa maison ne désemplissoit point de personnes de tout rang qui venoient s'informer de son état, les unes par un intérêt véritable, les autres pour s'en donner l'apparence, ou pour suivre la foule. Louis XV, pénétré de la

perte que son royaume alloit faire, en demanda plusieurs fois des nouvelles, témoignage de bonté et de justice, qui n'honore pas moins le monarque que le sujet. La fin de Montesquieu ne fut point indigne de sa vie. Accablé de douleurs cruelles, éloigné d'une famille à qui il étoit cher, et qui n'a pas eu la consolation de lui fermer les yeux, entouré de quelques amis, et d'un plus grand nombre de spectateurs, il conserva, jusqu'au dernier moment, la paix et l'égalité de son ame. Enfin, après avoir satisfait avec décence à tous ses devoirs, plein de confiance en l'Être éternel auquel il alloit se rejoindre, il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien, qui n'avoit jamais

consacré ses talens qu'à l'avantage de la vertu et de l'humanité. La France et l'Europe le perdirent le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans révolus.

Toutes les nouvelles publiques ont annoncé cet événement comme une calamité. On pourroit appliquer à Montesquieu ce qui a été dit autrefois d'un illustre Romain; que personne, en apprenant sa mort, n'en témoigna de joie, que personne même ne l'oublia dès qu'il ne fut plus. Les étrangers s'empresserent de faire éclater leurs regrets; et milord Chesterfield, qu'il suffit de nommer, fit imprimer dans un des papiers publics de Londres, un article en son honneur, article digne de l'un et de l'autre : c'est le portrait d'Anaxagore, tracé par

Périclès. * L'académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, quoiqu'on n'y soit point dans l'u-

* Voici cet éloge en anglais, tel qu'on le lit dans la gazette appellée *Evening-post*, ou *Poste du soir* :

On the 10th. of this month, died at Paris, universally and sincerely regretted, Charles Secondat, baron of Montesquieu, and president a mortier, of the parliament of Bordeaux. His virtues did honour to human nature, his writings to justice. A friend to mankind, he asserted their undoubted and inalienable rights, with freedom, even in his own country, whose prejudices in matters of religion and government he had long lamented, and endeavoured (not without some sucess) to remove. He well knew, and justly admired the happy constitution of this country, where fix'd and known laws equally restrain monarchy from tyranny, and liberty from licentiousness. His works will illustrate his name, and survive him as long as right reason; moral obligation, and the true spirit of laws, shall be understood, respected and maintened. C'est-à-dire :

sage de prononcer l'éloge des associés étrangers, a cru devoir lui faire cet honneur, qu'elle n'a fait

Le 10 de février est mort à Paris, universellement et sincérement regretté, Charles de Secondat, baron de Montesquieu, président à mortier au parlement de Bordeaux. Ses vertus ont fait honneur à la nature humaine, et ses écrits à la législation. Ami de l'humanité, il en soutint avec force et avec vérité les droits indubitables et inaliénables; et il l'osa dans son propre pays, dont les préjugés, en matiere de religion et de gouvernement, ont excité, pendant long-temps, ses gémissemens. Il entreprit de les détruire; et ses efforts ont eu quelque succès. (*Il faut se ressouvenir que c'est un Anglais qui parle.*) Il connoissoit parfaitement bien, et admiroit avec justice l'heureux gouvernement de ce pays, dont les loix, fixes et connues, sont un frein contre la monarchie qui tendroit à la tyrannie, et contre la liberté qui dégénéreroit en licence. Ses ouvrages rendront son nom célebre, et lui survivront aussi long-temps que la droite raison, les obligations morales et le vrai esprit des loix, seront entendus, respectés et conservés. *Note de d'Alembert.*

encore qu'à l'illustre Jean Bernoulli. Maupertuis, tout malade qu'il étoit, a rendu lui même à son ami ce dernier devoir, et n'a voulu se reposer sur personne d'un soin si cher et si triste. A tant de suffrages éclatans en faveur de Montesquieu, nous croyons pouvoir joindre, sans indiscrétion, les éloges que lui a donnés, en notre présence, le monarque même auquel cette académie célebre doit son lustre, prince fait pour sentir les pertes de la philosophie, et pour l'en consoler.

Le 17 février, l'académie française lui fit, selon l'usage, un service solemnel, auquel, malgré la rigueur de la saison, presque tous les gens de lettres de ce corps, qui n'étoient point absens de Paris, se

firent un devoir d'assister. On auroit dû, dans cette triste cérémonie, placer l'esprit des loix sur son cercueil, comme on exposa autrefois, vis à vis du cercueil de Raphaël, son dernier tableau de la transfiguration. Cet appareil simple et touchant eût été une belle oraison funebre.

Jusqu'ici nous n'avons considéré Montesquieu que comme écrivain et philosophe : ce seroit lui dérober la moitié de sa gloire, que de passer sous silence ses agrémens et ses qualités personnelles.

Il étoit, dans le commerce, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales. Sa conversation étoit légere, agréable et instructive, par le grand nombre d'hommes et de peuples qu'il avoit connus : elle étoit cou-

pée, comme son style, pleine de sel et de saillies, sans amertume et sans satyre. Personne ne racontoit plus vivement, plus promptement, avec plus de grâce et moins d'apprêt. Il savoit que la fin de l'histoire plaisante en est toujours le but ; il se hâtoit donc d'y arriver, et produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable ; il en sortoit toujours par quelque trait inattendu, qui réveilloit la conversation languissante : d'ailleurs elles n'étoient jamais ni jouées, ni choquantes, ni importunes. Le feu de son esprit, le grand nombre d'idées dont il étoit plein, les faisoient naître ; mais il n'y tomboit jamais au milieu d'un entretien intéressant

ou sérieux : le desir de plaire à ceux avec qui il se trouvoit, le rendoit à eux alors sans affectation et sans effort.

Les agrémens de son commerce tenoient, non seulement à son caractere et à son esprit, mais à l'espèce de régime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde et long-temps soutenue, il n'épuisoit jamais ses forces ; il quittoit toujours le travail, avant que d'en ressentir la moindre impression de fatigue. *

* L'auteur de la feuille anonyme et périodique dont nous avons parlé ci-dessus, prétend trouver une contradiction manifeste entre ce que nous disons ici et ce que nous avons dit un peu plus haut, que la santé de Montesquieu s'étoit altérée par l'*effet lent et presque infaillible des études profondes*. Mais pourquoi, en rapprochant les deux endroits, a-t-il supprimé les mots *lent et presque infaillible* qu'il avoit sous les yeux ?

Il étoit sensible à la gloire; mais il ne vouloit y parvenir qu'en la méritant. Jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par ces manœuvres sourdes, par ces voies obscures et honteuses, qui déshonorent la personne, sans ajouter au nom de l'auteur.

Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandoit rien, et ne s'étonnoit point d'être oublié : mais il a osé, même dans des circonstances délicates, protéger à la cour des hom-

C'est évidemment parce qu'il a senti qu'un effet lent n'est pas moins réel, pour n'être pas ressenti sur-le-champ; et que par conséquent ces mots détruisoient l'apparence de la contradiction qu'on prétendoit faire remarquer. Telle est la bonne foi de cet auteur dans des bagatelles, et à plus forte raison dans des matieres plus sérieuses. *Note tirée de l'avertissement du sixieme volume de l'encyclopédie.*

mes de lettres persécutés, célebres et malheureux, et leur a obtenu des grâces.

Quoiqu'il vécût avec les grands, soit par nécessité, soit par convenance, soit par goût, leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit, dès qu'il le pouvoit, à sa terre; il y retrouvoit avec joie sa philosophie, ses livres, et le repos. Entouré de gens de la campagne dans ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde et dans l'histoire des nations, il l'étudioit encore dans ces ames simples que la nature seule a instruites, et il y trouvoit à apprendre: il conversoit gaiement avec eux; il leur cherchoit de l'esprit, comme Socrate; il paroissoit se plaire autant dans leur entretien, que dans

les sociétés les plus brillantes, surtout quand il terminoit leurs différens, et soulageoit leurs peines par ses bienfaits.

Rien n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivoit, et qu'on a osé trouver excessive, dans un monde avare et fastueux, peu fait pour en pénétrer les motifs, et encore moins pour les sentir. Bienfaisant, et par conséquent juste, Montesquieu ne vouloit rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnoit aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages, la foiblesse de sa vue, et l'impression de ses ouvrages, l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans, sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avoit reçu de ses

peres ; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom et l'exemple de sa vie.

Il avoit épousé en 1715 Jeanne de Lartigue, fille de Pierre de Lartigue, lieutenant colonel au régiment de Maulévrier : il en a eu deux filles et un fils, qui, par son caractere, ses mœurs et ses ouvrages, s'est montré digne d'un tel pere.

Ceux qui aiment la vérité et la patrie, ne seront pas fâchés de trouver ici quelques-unes de ses maximes : il pensoit,

Que chaque portion de l'état doit être également soumise aux loix ; mais que les privileges de chaque portion de l'état doivent être respectés, lorsque leurs effets n'ont rien de contraire au droit na-

turel, qui oblige tous les citoyens à concourir également au bien public ; que la possession ancienne étoit en ce genre le premier des titres, et le plus inviolable des droits, qu'il étoit toujours injuste, et quelquefois dangereux de vouloir ébranler :

Que les magistrats, dans quelque circonstance et pour quelque grand intérêt de corps que ce puisse être, ne doivent jamais être que magistrats, sans parti et sans passion, comme les loix, qui absolvent et punissent sans aimer ni haïr.

Il disoit enfin, à l'occasion des disputes écclésiastiques qui ont tant occupé les empereurs et les chrétiens grecs, que les querelles théo-

logiques, lorsqu'elles cessent d'être renfermées dans les écoles, déshonorent infailliblement une nation aux yeux des autres : en effet, le mépris même des sages pour ces querelles ne la justifie pas; parce que les sages faisant par-tout le moins de bruit et le plus petit nombre, ce n'est jamais sur eux qu'une nation est jugée. Il disoit qu'il y avoit très peu de choses vraies dans le livre de l'abbé du Bos, sur *l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, et qu'il en auroit fait une réfutation suivie, s'il ne lui avoit fallu le relire une troisieme ou une quatrieme fois; ce qu'il regardoit comme le plus grand des supplices.

L'importance des ouvrages dont

nous avons eu à parler dans cet éloge, nous en a fait passer sous silence de moins considérables, qui servoient à l'auteur comme de délassement, et qui auroient suffi pour l'éloge d'un autre. Le plus remarquable est le *temple de Gnide* qui suivit d'assez près les lettres persanes. Montesquieu, après avoir été dans celles-ci, Horace, Théophraste et Lucien, fut Ovide et Anacréon dans ce nouvel essai. Ce n'est plus l'amour despotique de l'orient qu'il se propose de peindre; c'est la délicatesse et la naïveté de l'amour pastoral, tel qu'il est dans une ame neuve, que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. L'auteur, craignant peut-être qu'un tableau si étranger à nos

mœurs, ne parût trop languissant et trop uniforme, a cherché à l'animer par les peintures les plus riantes. Il transporte le lecteur dans des lieux enchantés, dont, à la vérité, le spectacle intéresse peu l'amant heureux, mais dont la description flatte encore l'imagination, quand les desirs sont satisfaits. Emporté par son sujet, il a répandu dans sa prose ce style animé, figuré et poétique, dont le roman de Télémaque a fourni parmi nous le premier modele. Nous ignorons pourquoi quelques censeurs du temple de Gnide ont dit, à cette occasion, qu'il auroit eu besoin d'être en vers. Le style poétique, si on entend, comme on le doit, par ce mot, un style plein de chaleur et d'images,

n'a pas besoin, pour être agréable, de la marche uniforme et cadencée de la versification : mais, si on ne fait consister ce style que dans une diction chargée d'épithetes oisives, dans les peintures froides et triviales des ailes et du carquois de l'Amour, et de semblables objets, la versification n'ajoutera presque aucun mérite à ces ornemens usés : on y cherchera toujours en vain l'ame et la vie. Quoi qu'il en soit, le temple de Gnide étant une espèce de poëme en prose, c'est à nos écrivains les plus célebres en ce genre à fixer le rang qu'il doit occuper : il mérite de pareils juges. Nous croyons du moins que les peintures de cet ouvrage soutiendroient avec succès une des princi-

pales épreuves des descriptions poétiques, celle de les représenter sur la toile. Mais ce qu'on doit sur-tout remarquer dans le temple de Gnide, c'est qu'Anacréon même y est toujours observateur et philosophe. Dans le quatrieme chant, il paroît décrire les mœurs des Sybarites; et on s'apperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres. La préface porte sur-tout l'empreinte de l'auteur des lettres persanes. En présentant le temple de Gnide comme la traduction d'un manuscrit grec, plaisanterie défigurée depuis par tant de mauvais copistes, il en prend occasion de peindre, d'un trait de plume, l'ineptie des critiques, et le pédantisme des traducteurs, et finit par ces paroles dignes

d'être rapportées : » Si les gens
» graves desiroient de moi quel-
» que ouvrage moins frivole, je
» suis en état de les satisfaire. Il
» y a trente ans que je travaille
» à un livre de douze pages, qui
» doit contenir tout ce que nous
» savons sur la métaphysique, la
» politique et la morale, et tout
» ce que de très grands auteurs
» ont oublié dans les volumes qu'ils
» ont publiés sur ces matieres. »

Nous regardons comme une des plus honorables récompenses de notre travail, l'intérêt particulier que Montesquieu prenoit à l'encyclopédie, dont toutes les ressources ont été jusqu'à présent dans le courage et l'émulation de ses auteurs. Tous les gens de lettres, selon lui, de-

voient s'empresser de concourir à l'exécution de cette entreprise utile. Il en a donné l'exemple avec Voltaire et plusieurs autres écrivains célebres. Peut-être les traverses que cet ouvrage a essuyées, et qui lui rappelloient les siennes propres, l'intéressoient - elles en notre faveur ; peut - être étoit - il sensible, sans s'en appercevoir, à la justice que nous avions osé lui rendre dans le premier volume de l'encyclopédie, lorsque personne n'osoit encore élever sa voix pour le défendre. Il nous destinoit un article sur *le goût*, qui a été trouvé imparfait dans ses papiers : nous le donnerons en cet état au public, et nous le traiterons avec le même respect que Rome témoigna autrefois

pour les dernieres paroles de Séneque. La mort l'a empêché d'étendre plus loin ses bienfaits à notre égard : et en joignant nos propres regrets à ceux de l'Europe entiere, nous pourrions écrire sur son tombeau :

Finis vitae ejus nobis luctuosus, patriæ *tristis, extraneis etiam ignotisque non sine curâ fuit.*

Tacit. in agricol. c. 43.

GRANDEUR

ET DÉCADENCE

DES ROMAINS.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS,

ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens de Rome. Ses guerres.

Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne soient celles de Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les noms anciens

des principaux lieux de Rome, ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, et très petites; car les hommes, toujours au travail, ou dans la place publique, ne se tenoient guere dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages * qui ont donné, et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des

* Voyez l'étonnement de Denis d'Halicarnasse, sur les égoûts faits par Tarquin l'ancien. *Ant. Rom. lib. 3, pag. 200, edit. Francof. anni* 1586. Ils subsistent encore.

peuples vaincus; c'étoient des gerbes de bled et des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs et belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus * prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'étoit servi jusqu'alors. Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi, ne les obligeoient point envers son successeur; c'étoit pour

* Plutarque, vie de Romulus, édit. de Cussac, tome 1er. page 121.

elles une espèce de droit des gens : * ainsi tout ce qui avoit été soumis par un roi de Rome, se prétendoit libre sous un autre, et les guerres naissoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long et pacifique, étoit très propre à laisser Rome dans sa médiocrité; et si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'état et de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

* Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

Tarquin prit la couronne, sans être élu par le sénat, * ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire; il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisieme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé: car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande: mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de

* Le sénat nommoit un magistrat de l'interregne, qui élisoit le roi: cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez *Denis d'Halicarnasse*, liv. 2, 3 et 4.

Lucrece ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, et renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une ; ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite et pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, et ceci est bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changemens sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands ; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privileges du peuple, * pour abaisser le sénat. Mais le

* Voyez *Zonaras* et *Denis d'Halicarnasse*, liv. 4.

peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté ; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit ; sa douceur pour les peuples vaincus ; sa libéralité envers les soldats ; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation ; ses ouvrages publics ; son courage à la guerre ; sa constance dans son malheur ; une guerre de vingt ans, qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple romain, sans royaume et sans biens ; ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne, sont sujetes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit !

Rome, ayant chassé les rois, établit

des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition; après quoi d'autres passions, et l'oisiveté même succedent: mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, et qui cherchoient à signaler leur magistrature, pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition; ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, et lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même: car, étant fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, et à l'occuper au dehors. *

Or, la guerre étoit presque toujours agréable au peuple; parce que, par la

* D'ailleurs, l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, et presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline dans la maniere de piller; et on y observoit à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun, * et on le distribuoit aux soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin, les citoyens qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on

* Voyez *Polybe*, liv. 10, chap. 16.

faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public ; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe, que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, et la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle et toujours violente : or, une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passageres, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là, ils consternoient les vainqueurs, et s'imposoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires ; et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun *

* Denis d'Halicarnasse le dit formellement, livre 9 ; et cela paroît par l'histoire. Ils ne savoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des assiégés ; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. Ephorus a écrit qu'Ar-

usage des machines propres à faire les siéges ; et, de plus, les soldats n'ayant point de paie, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place : ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres ; après quoi, le vainqueur et le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer ; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, et qui leur laisserent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois et d'Annibal ; et,

témon, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en servit le premier au siége de Samos, dit Plutarque, *vie de Périclès, édition de Cussac, tome 2, page 236.*

par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vîte de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, et trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre ; et, dans une circonférence très petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses et par leur luxe ; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie et de la grande Grece, languissoient dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques et les Volsques aimoient passionnément la guerre ; ils étoient autour de Rome ; ils lui firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies

d'Albe, qui furent fondées [1] par Latinus Sylvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; et Servius Tullius [2] les avoit engagées à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance et une société [3] de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu [4] l'ame qui le faisoit mouvoir.

1 Comme on le voit dans un traité intitulé : *Origo gentis Romanae*, qu'on croit être d'Aurélius Victor, chap. 17.

2 *Denis d'Halicarnasse*, livre 4.

3 Voyez, dans *Denis d'Halicarnasse*, livre 4, un des traités faits avec eux.

4 Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez *Denis d'Halicarnasse*, liv. 11, p. 680 et suiv.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens; ceux qui souffroient la servitude; et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirerent de Rome comme d'une ville étrangere; et les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paie aux soldats, le siége de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, et une autre maniere de faire la guerre; leurs succès furent plus éclatans; ils profiterent mieux de leurs victoires; ils firent de plus grandes conquêtes; ils envoyerent plus de colonies: enfin, la prise de Veïes fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques et aux Volsques, cela même fit que les Latins et les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes et la même discipline qu'eux, les abandonnerent; que des li-

gues se formerent chez les Toscans; et que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paie, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir * à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du bled et des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entiere à Veïes; le peuple se sauva dans les villes voisines; et l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

* Voyez les traités qui furent faits.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre chez les Romains.

Les romains se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est, sans doute, un Dieu, dit Végece, * qui leur inspira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives, plus fortes et plus ** pe-

* Liv. 2, chap. 21.

** Voyez dans *Polybe*, et dans Josephe, *de bello judaico*, livre 3, chap. 6, quelles étoient les armes du soldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés et les soldats romains. » Ils portent, dit Cicéron, » leur nourriture pour plus de quinze jours, tout » ce qui est à leur usage, tout ce qu'il faut pour » se fortifier; et à l'égard de leurs armes, ils » n'en sont pas plus embarrassés que de leurs » mains. » *Tuscul.* liv. 2, chap. 15.

santes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans son sein une troupe légere qui pût en sortir, pour engager le combat; et, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle se retranchât; et fût, comme dit Végece, * une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, et par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre

* *Lib. 2, cap. 25.*

chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail * immodéré des soldats; et cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs ** nous disent de l'éducation des

* Sur-tout par le fouillement des terres.

** Voyez *Végece*, liv. 1. Voyez dans *Tite-Live*, livre 26, chapitre 51, les exercices que Scipion l'Africain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre tout armé avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, et lançoit ses javelots. Plutarqne, *vie de Marius et de Pompée*.

soldats romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir et de sauter tout armés : ils prenoient, * dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une pesanteur double des armes ordinaires; et ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit dans la ville un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars). Après le travail, ** ils se jetoient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et nétoyer la poussiere et la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît méprisable,

* *Végece*, liv. 1, chap. 11, 12, 14.

** *Idem*, *ibid.* chap. 10.

par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé parmi nous qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule ; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses héros la force, l'adresse, ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée * de ce qu'il couroit, sautoit et portoit un fardeau, aussi bien qu'homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent

* *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis rectè certabat.* Fragm. *de Salluste*, rapporté par *Végece*, liv. 1er. chap. 9.

réparer quelque perte, ce fut une pratique constante chez eux, d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes ? Manlius songe à augmenter la force du commandement, et fait mourir son fils qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance ? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis. * Les légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie ? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les fleuves ; et Sylla fait si bien ** travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mi-

* Il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, et fit porter à chaque soldat du bled pour trente jours, et sept pieux. *Sommaire de Florus*, liv. 57.

** Frontin, *stratagêmes*, liv. 1er. chap. 11, ex. 20.

thridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulugelle * donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains, de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que, la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

* Liv. 10, chap. 8.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes; parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, et qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guere penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvoit mieux les connoître, et voyoit plus aisément les fautes et les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des marches longues et rapides. * Leur présence inopinée glaçoit les esprits : ils se montroient sur-tout après un mauvais

* Voyez sur-tout la défaite d'Asdrubal, et leur diligence contre Viriatus.

succès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guere de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuste et plus aguerri que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'est-à-dire, de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux ; et d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumoient à

voir le sang et les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques.[1]

Les épées tranchantes[2] des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur cavalerie,[3] d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite en y mêlant des vélites.[4] Quand

1 Fragment de Nicolas de *Damas*, liv. 10, tiré d'Athénée, liv. 4, chap. 13. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capitolin, *vie de Maxime et de Balbin*.

2 Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées gauloises, et les émoussoient.

3 Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable, et très souvent elle déterminoit la victoire.

4 C'étoient de jeunes hommes légérement armés, les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux;

ils eurent connu l'épée espagnole,* ils quitterent la leur. Ils éluderent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josephe,** la guerre étoit pour eux une méditation; la paix, un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son institution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage: ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, et ne la fit avec tant d'audace.

ou combattoient à pied. *Val. Max.* liv. 2, chap. 3, art. 3. *Tite-Live*, liv. 26, chap. 4.

* Fragment de *Polybe*, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα.

** *De bello judaico, lib. 3, cap. 6.*

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'agrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi, nous verrions des événemens sans les comprendre ; et, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire

connoître en Europe, qu'un prince qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée ; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, et la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de

mains ; et d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens ni de soldats ; car les fonds de terre destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves et des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi l'état, qui, malgré son déréglement, doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves et aux artisans ; d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient guere propres à la guerre : ils étoient lâches, et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, et qu'ils jouissoient de

leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome,* fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes,** il se trouva à peu près le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cent quarante mille; Athenes, quatre cent trente-un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution; et celui d'Athenes, dans un temps où elle étoit en-

* C'est le dénombrement dont parle *Denis d'Halicarnasse*, dans le livre 9, page 583, et qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixieme livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(Le dénombrement rapporté par Denis d'Halicarnasse, livre 6, page 390, est le même dont il parle plus haut, livre 5, page 293, et qui fut fait l'an de Rome 246, un an après l'expulsion des rois; et au contraire, celui dont il est question dans le livre 9, page 583, fut fait l'an de Rome 278. *Note de l'éditeur.*)

** *Ctesiclès*, dans *Athénée*, livre 6, ch. 19.

tiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faisoit à Rome le quart de ses habitans, et qu'il faisoit à Athenes un peu moins du vingtieme : la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtieme, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis et Cléomenes, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue, [1] il n'y en avoit plus que sept cents, dont à peine cent possédoient des terres, [2] et que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix [3] à cet égard; et Lacé-

1 C'étoient des citoyens de la ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit pour eux neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plutarque, *vie de Lycurgue*, tome 1er. page 177, édit. de Cussac.

2 Voyez Plutarque, *vie d'Agis et de Cléomenes*, tome 7e. page 365.

3 Voyez Plutarque, *ibid.* pag. 410, 411.

démone reprit sa premiere puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres, qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; et cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville. * » A peine à présent, dit Tite-
» Live, Rome, que le monde entier ne
» peut contenir, en pourroit-elle faire
» autant, si un ennemi paroissoit tout
» à coup devant ses murailles; marque
» certaine que nous ne nous sommes
» point agrandis, et que nous n'avons
» fait qu'augmenter le luxe et les ri-
» chesses qui nous travaillent. »

» Dites-moi, disoit Tiberius Gracchus

* Tite-Live, premiere décade, livre 7, chap. 25. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus, et de Ap. Claudius Crassus.

» aux nobles, * qui vaut mieux, un ci-
» toyen, ou un esclave perpétuel; un
» soldat, ou un homme inutile à la
» guerre ? Voulez-vous, pour avoir
» quelques arpens de terre plus que les
» autres citoyens, renoncer à l'espé-
» rance de la conquête du reste du mon-
» de, ou vous mettre en danger de vous
» voir enlever par les ennemis ces terres
» que vous nous refusez ? »

* Appien, *de la guerre civile*, liv. 1, ch. 11.

CHAPITRE IV.

Des Gaulois. De Pyrrhus. Parallele de Carthage et de Rome. Guerre d'Annibal.

Les Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, et leur épée mauvaise : aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siecles, les Mexicains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux, et dans presque tous les temps, se laisserent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Ro-

mains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister et de s'instruire par ses victoires : il leur apprit à se retrancher, à choisir et à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphans, et les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles. [1] Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir huit mille hommes de pied, et cinq cents chevaux qu'il avoit. [2] Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres. [3] Il auroit pu faire de gran-

1 Voyez un fragment du livre premier de *Dion*, dans l'*extrait des vertus et des vices.*

2 Vie de *Pyrrhus*, tome 4e. page 196.

3 *Justin*, liv. 20, chap, 1er.

des choses avec les Samnites; mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue: ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, et ne donnoient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés: mais, lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parens du prince, il faut faire la fortune des amis et des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu; les loix sont éludées plus dan-

gereusement qu'elles ne sont violées par un prince qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près égales : mais, à Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, et l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage. *

Dans les états gouvernés par un prin-

* La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions : mais la présence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restoit de force; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, et le peuple devint plus furieux. Voyez, dans *Appien*, toute cette guerre du premier Scipion.

ce, les divisions s'appaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive qui ramene les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit, par cela même, du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil; et les Carthaginois, par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulevement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens et des maux ; elle ne se déterminoit que par sa gloire : et, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone : car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement, toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangeres ; et les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers

n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, * devenir les auxiliaires des Romains; et quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirerent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui n'étoit guere plus grand que les états du pape et de Naples, sept cents mille hommes de pied, et soixante et dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois. **

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite-Live, que

* *Florus*, liv. 1, chap. 16.

** Voyez *Polybe*. Le sommaire de Florus dit qu'ils leverent trois cents mille hommes dans la ville et chez les Latins.

le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de forces pour attaquer, Rome pour se défendre : celle-ci, comme on vient de le dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal qui l'attaquoient ; et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays, étoit moins solide que celui de Rome dans le sien : cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts. * Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquerent,

* *Tite-Live*, liv. 27, chap. 9 et 10.

Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guere attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville et leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses. *

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, et les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui, et les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très dur ; ** ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que lors-

* Voyez Appien, *liber libycus, seu de rebus punicis, cap.* 25.

** Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, sur-tout dans le fragment du livre 9. *Extrait des vertus et des vices.*

que les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs; et, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succomberent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagere, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissoit, en quelque façon, les étrangers de l'Egypte; et lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets: mais, sous les rois Grecs, l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à décheoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister long-temps dans leur médiocrité; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élevent peu à peu, et sans que personne s'en apperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit, et signale

leur puissance : mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valoit mieux que la romaine, par deux raisons; l'une, que les chevaux numides et espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie; et l'autre, que la cavalerie romaine étoit mal armée : car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe. *

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires. **

* Livre 6, chap. 25.

** Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès lors commencerent à respirer.

Scipion, ayant conquis l'Espagne et fait alliance avec Massinissa, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, et finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, et connoissoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'étoit pas pour lors si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvoient guere naviguer que sur les côtes ; aussi ne se servoient-ils que de bâtimens à rames, petits et plats : presque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la science des pilotes étoit très bornée, et leur manœuvre très peu de chose : aussi Aristote disoit-il * qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisoient pour cela.

* *Polit.* liv. 7, chap. 6.

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guere, avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent. *

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit à Actium une funeste expérience;** ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole, on

* Voyez ce que dit *Perrault* sur les rames des anciens. *Essai de physique, tit.* 3, *méchanique des animaux.*

** La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, *vie de Thémistocle,* tome 2, page 34. L'histoire est pleine de faits pareils.

a changé de maniere ; on a abandonné les rames, * on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux ; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée ; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art : car, pour résister à la violence du canon, et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain, et les soldats combattoient des deux parts ; on mettoit sur une flotte toute une armée de terre : dans la bataille navale que Régulus et son collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains contre

* En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les soldats étoient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu : à présent les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du Consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation : une galere carthaginoise échoua sur leurs côtes ; ils se servirent de ce modele pour en bâtir : en trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, et la battit.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer ; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince réussit d'abord, * l'expérience a fait voir à d'au-

* Louis XIV.

tres, que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi. *

La seconde guerre punique est si fameuse, que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présenterent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies et de Thrasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes : il agissoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement, tandis qu'il seroit en Italie : et je trouve dans Denys d'Halicarnasse,** que, lors de la négociation

* L'Espagne et la Moscovie.

** *Antiquités romaines*, liv. 8, pag. 488.

de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix, tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes : le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Venouse : cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple; il alla

au devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, c'est-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes, qui est funeste à un état; mais la perte imaginaire et le découragement, qui le privent des forces même que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême: mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une

grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne considere point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue ? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit, dans une occasion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-Kan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent. *

Ce furent les conquêtes même d'Annibal, qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevoit très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'au-

* *Histoire de sa vie.* Paris, 1742, pag. 402

tre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains : mais, lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites; et il perdit en détail une grande partie de son armée. les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie et de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.

Je m'imagine qu'Annibal disoit très peu de bons mots, et qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius et de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, et qui sait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, et à décou-

rager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois en Espagne, en Sicile et en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état et un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience et son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cin-

quante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux et ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain ; et, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinissa, son ennemi éternel.

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres et de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires et de grandes guerres.

Il y avoit dans ces temps là, comme deux mondes séparés : dans l'un combattoit les Carthaginois et les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre : on n'y pensoit point à ce qui se passoit en Occident : * car, quoique

* Il est surprenant, comme Josephe le remarque dans sa réponse à Appion, livre 1er. chap. 4, qu'Hérodote ni Thucydide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; et ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur, entreprend d'abord de nouvelles guerres; et une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps là: car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'Orient, que quatre puissances capables de résister aux Romains, la Grece et les

royaumes de Macédoine, de Syrie et d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premieres puissances, parce que les Romains commencerent par les soumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples considérables, les Etoliens, les Achaïens et les Béotiens : c'étoient des associations de villes libres, qui avoient des assemblées générales, et des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours libres de leur parole et de leurs sermens, enfin, faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter :

et ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même. *

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient en quelque façon asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Acarnaniens et les Athamanes étoient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine et de l'Etolie. Les Athéniens, sans forces par eux-mêmes et sans alliés, ** n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; et l'on ne montoit plus sur la tribune où avoit parlé Démosthenes,

* Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment du livre 20 de Polybe, dans l'*extrait de vertus et des vices*.

** Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. *Polybe*, liv. 8.

que pour proposer les décrets les plus lâches et les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art; et elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre et Antipater, mais non pas subjuguée : et les rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner leurs prétentions et leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étoient très propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables; et il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grece se maintenoit par une espèce de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens ; et les Macédoniens l'étoient des Achaïens. Mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes, * le moindre échec étoit de conséquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'agrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; et les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés, étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls et par

* Voyez Plutarque, *vie de Flaminius*, tome 4, page 64.

les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, et diviser ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe qui, dans le commencement de son regne, s'étoit attiré l'amour et la confiance des Grecs par sa modération, changea tout à coup ; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juste par politique et par ambition.* Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois et les Romains dont les forces étoient immenses ; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés, et s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita au contraire par de petites usurpations ; et, s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois

* Voyez, dans *Polybe*, les injustices et les cruautés par lesquelles Philippe se décrédita.

ou quatre mauvaises actions, il se rendit odieux et détestable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités : et les Romains saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, et l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales ; et cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces ; il fit sortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, et s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages et les inconvéniens de la phalange et de la légion ; il donne la préférence à l'ordonnance romaine ; et il y a apparence qu'il a raison,

si l'on en juge par tous les événemens de ces temps là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la romaine : mais les Grecs ne changerent ni leurs armes ni leur maniere de combattre : il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe, fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grece, ils abaisserent, par toutes sortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnerent que chaque ville greque, qui avoit été à Philippe, ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendan-

tes. Les Grecs se livrerent à une joie stupide, et crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir; et, comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Egypte près: mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se souleverent: les royaumes de Pergame,

de Cappadoce et de Bithynie se formerent. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours, avec une envie extrême, la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songerent qu'à le conquérir; ce qui fit que, négligeant l'orient, ils y perdirent plusieurs provinces, et furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute et basse Asie : mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale et les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; et que, quand le siége de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses et celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume

de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, et avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, et celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passerent, les Parthes les firent presque toujours périr : * quand les Parthes oserent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir : et, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie et d'Egypte avoient dans leur pays deux sortes de sujets ; les peuples conquérans et les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte

* J'en dirai les raisons au chapitre 15. Elles sont tirées en partie de la disposition géographique des deux empires.

à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie, venoit de celle de la cour où régnoient des successeurs de Darius, et non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, la mollesse, qui, en aucun siecle, n'ont quitté les cours d'Asie, régnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple et aux soldats, et devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus, est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsque Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvelât la guerre en Italie, et qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se

montra dans la Grece avec une petite partie de ses forces ; et, comme s'il avoit voulu y voir la guerre, et non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, et s'enfuit en Asie, plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, et devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger et de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut, et qu'on lui laisseroit quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs, le déterminerent ; et, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore ; et, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait,

Je ne sache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours, * de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fiere pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; et il savoit bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui savent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre, qui soient également capables de se servir de la fortune, et de l'attendre ; et qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne lui restoit plus que de petites puis-

* Louis XIV.

sances, si l'on en excepte l'Egypte qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer et de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les freres; et, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin, soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus,

les royaumes de Cyrène et de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnans, et des prétendans à la couronne; que ces rois étoient sur un trône chancelant; et que, mal établis au dedans, ils étoient sans pouvoir au dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur et de gloire, qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force et de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi

exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, et menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, et leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses: premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement: de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales. *

* Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent, par le traité, à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur; et, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples: à la fin de chaque guerre, il décidoit des peines et des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés: en quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des rois dont elle avoit peu à craindre, et beaucoup à espérer; et il en affoiblissoit d'autres dont elle n'avoit rien à espérer, et tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi ; mais d'abord on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens : mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, et attendoit, dans le silence, que le temps de la punition fût venu : que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guere de ligue contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas en approcher.

Par là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la maniere et avec ceux qu'il leur convenoit; et, de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités : ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre. *

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, et que dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient

* Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez *Polybe*.

proprement que des suspensions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphans ; et, si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie qui le forçoit d'opprimer ses sujets, et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de ses enfans en otage ; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils inti-

midoient le possesseur; s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romain; * et par-là ils le rendoient sacré et inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il étoit néanmoins très recherché; ** car on étoit sûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, et l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres : ainsi il n'y avoit point de ser-

* Voyez sur-tout leur traité avec les juifs, au premier livre des Machabées, ch. 8, v. 23.

** Ariarathe fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

vices que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent, pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, et une participation de leur grandeur, comme les Latins et les Herniques; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Massinissa, Eumènes et Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur agrandissement; d'autres, par des traités libres, et ceux là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes greques; plusieurs enfin, par des traités forcés, et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi, qui ne contînt une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quel-

ques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions;[1] l'une défendoit les loix et la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains; et, comme cette derniere faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession: ils entrerent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'Attalus, de Nicomede[2] et d'Appion; et l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur;[3] et, comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

1 Voyez *Polybe* sur les villes de Grece.

2 Fils de Philopator.

3 Ce fut le cas d'Antiochus.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable, ils mettoient dans le traité, qu'il ne pourroit faire la guerre pour ses différens avec les alliés des Romains, c'est-à-dire ordinairement avec tous ses voisins; mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus et de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeller comment, avec une parole, ils chasserent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils

établirent comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, et d'y assujétir quelque peuple que ce fût.[1] Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques barbares.[2]

Lorqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scene; et, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denis d'Halicarnasse,[3] une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés

1 La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois.

2 Appian, *de bello Mithrid. cap.* 13.

3 Fragment de *Denis*, tiré de l'extrait des ambassades.

par hazard; c'étoient des principes toujours constans : et cela se peut voir aisément ; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances , furent précisément celles qu'ils avoient employées , dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumènes et de Massinissa pour subjuguer Philippe et Antiochus , comme ils s'étoient servis des Latins et des Herniques , pour subjuguer les Volsques et les Toscans ; ils se firent livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie , comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium ; ils ôterent les liaisons politiques et civiles entre les quatre parties de la Macédoine , comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes latines. *

Mais sur-tout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe

* *Tite-Live*, livre 7.

étoit formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres loix, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes: mais comme, dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grâce, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a régné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, et le borner dans l'isle qui lui resta fidele: en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'af-

faire; et par là ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoient des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois : * si l'un d'eux étoit en bas âge, ** ils décidoient en sa faveur, et ils en prenoient la tutele, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point que les peuples et les rois étoient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloi-

* Comme il arriva à Ariarathes et Holopherne, en Cappadoce. *Appiani liber de rebus Syriacis*, cap. 47.

** Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarerent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius qui étoit chez eux en otage, et qui les conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mere, et les sénateurs ses peres.

gnées, sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient: et, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en * tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisieme dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposoient qu'une très petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hazard toutes les siennes. **

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, et non pas la ville. On sait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés : les Romains prétendirent

* C'étoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire.

** Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine.

que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, et des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, et continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, et qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauvées : et, lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains près de mourir de faim, à demander la paix, cette paix, qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à

Rome; et l'on éluda la foi publique, en envoyant le consul qui l'avoit signée. *

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables; et, lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer ** par Jugurtha ses éléphans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demanderent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugerent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers. Ils

* Ils agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens, et les peuples de Corse. Voyez sur ces derniers, un fragment du liv. 1er. de *Dion*.

** Ils agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes; à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. *Fragment de Dion*.

écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe ; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sûreté : et ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres et quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours, et chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés, se ruinoient * tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande ; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour cet effet aux Romains, auroit suffi pour les vaincre.

* Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise et un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magistrature.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les trésors : ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent * une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnerent l'hérédité d'un homme vivant, et la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuisé : car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes,

* *Florus*, liv. 3, chap. 9.

pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens : on faisoit mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance; mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi, des rois qui vivoient dans le faste et dans les délices, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple romain; et, perdant le courage, ils atendoient, de leur patience et de leurs bassesses, quelque délai aux miseres dont ils étoient menacés. *

Remarquez, je vous prie, la conduite

* Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puissance et leurs richesses aux Romains. Voyez là-dessus, un fragment du premier livre de *Dion*.

des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grece, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner: mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies. *

Il falloit attendre que toutes les na-

* Ils n'oserent y exposer leurs colonies : ils aimerent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois et Massinissa, et se servir du secours des uns et des autres pour soumettre la Macédoine et la Grece.

tions fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille : * il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, et on se contentoit de l'affoiblir ; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement ; s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage, et il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais

* *Denis d'Halicarnasse* le rapporte, liv. 6, ch. 95, édit. d'Oxford. Page 415 de l'édit. de Francfort, 1586.

la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix et leurs coutumes : cela n'est bon à rien; car, dans toute sorte de gouvernemens, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entre eux de liaisons dangereuses; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune; et, sans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puissans. Mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains et celui des barbares : et, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la

force, l'autre de la foiblesse : dans l'un, la sujétion étoit extrême ; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vassaux, le droit seulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

De tous les rois que les Romains attaquerent, Mithridate seul se défendit avec courage, et les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir; de là, ils s'étendoient sur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, et alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie étoit ouverte à ses invasions : il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps là, obligerent plusieurs Romains de quitter

leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts ; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes. *

D'un autre côté, Rome, travaillée par ses dissentions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, et laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix ; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à

* Frontin, stratagêmes, livre 2, chap. 3, exemple 17, dit qu'Archélaüs, lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ses charriots à faux ; au second, sa phalange ; au troisieme, les auxiliaires armés à la romaine, *mixtis fugitivis Italiae, quorum pervicaciae plurimum fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi *Plutarque*, vie de Sertorius, tome 5, pag. 445.

toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, et qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grece et d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices et l'orgueil, comme Antiochus et Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Persée et Jugurtha; mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulieres, parce que les révolutions y sont continuelles et toujours inopinées; car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance et de discipline, ses troupes barbares l'abandon-

noient : s'il avoit l'art de solliciter les peuples, et de faire révolter les villes, il éprouvoit à son tour des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans et de ses femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux Romains mal habiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus et Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux Romains, et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla; réduit par un traité à ses anciennes limites; fatigué par les généraux Romains; devenu encore une fois leur vainqueur et le conquérant de l'Asie; chassé par Lucullus, et suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane : et, le voyant perdu sans ressource après sa défaite, ne comptant plus que sur lui même, il se réfugia dans ses propres états, et s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, et Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états; et, passant l'Arax, il marcha de

péril en péril, par le pays des Laziens; et, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore devant son fils Maccharès, qui avoit fait sa paix avec les Romains. *

Dans l'abîme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siecles après, et par le même chemin qu'elles tinrent. **

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des hazards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire

* Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

** Voyez Appian, *de bello Mithridatico*, chap 109.

des pays infinis ; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine, qu'à sa vraie puissance ; et, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, et la liberté publique n'en fut que plus exposée. *

* Voyez *Plutarque*, dans la vie de Pompée; et *Zonaras*, livre 2.

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit dans ses murailles une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent si-tôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique : les familles patriciennes obtenoient seules * toutes les magistratures, toutes les dignités, et par conséquent tous les honneurs militaires et civils. **

* Les patriciens avoient même, en quelque façon, un caractere sacré : il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les auspices. Voyez, dans *Tite-Live*, liv. 6, chap. 40-41, la harangue d'Appius Claudius.

** Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls et commander les armées.

Les patriciens voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple ; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entiere entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté, dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plébéiens, et à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique ; où les richesses, cette voie sourde pour acquérir la puissance, étoient méprisées, la naissance et les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre, et

l'aristocratie se changer peu à peu en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un roi sont moins tourmentés d'envie et de jalousie, que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets, qu'il n'en est presque pas vu; et il est si fort au dessus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer : mais les nobles, qui gouvernent, sont sous les yeux de tous, et ne sont pas si élevés, que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse. Aussi a-t-on vu, de tous temps, et le voit-on encore, le peuple détester les sénateurs. Les républiques, où la naissance ne donne aucune part au gouvernement, sont, à cet égard, les plus heureuses; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, et qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple mécontent des patriciens, se retira sur le mont sacré : on lui en-

voya des députés qui l'appaiserent; et, comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données, * ce qui eût causé, à tous les instans, des séditions, et auroit troublé toutes les fonctions des magistrats; on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébéien. ** Mais par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer; ils enleverent, peu-à-peu, toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns; et les patriciens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, et qui craignoit

* *Zonaras*, livre 2.

** Origine des tribuns du peuple.

que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces, et sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses loix, enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice, et l'amour qu'il inspiroit pour la patrie; par ses bienfaits, et une sage dispensation des trésors de la république; par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles et la vertu des grands personnages; * par la religion même;

* Le peuple, qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, et il élisoit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un consul plébéien : aussi les familles plébéiennes, qui entrerent dans les charges, y furent-elles ensuite continuellement

les institutions anciennes, et la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables; par les cliens; par l'opposition d'un tribun à un autre; par la création d'un dictateur, * les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, et cette maxime constante de préférer la conservation

portées; et quand le peuple éleva aux honneurs quelque homme de néant, comme Varron et Marius, ce fut une espèce de victoire qu'il remporta sur lui-même.

* Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien : mais les plébéiens ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez dans *Tite-Live*, liv. 8, chap. 12, comment Publilius Philo les abaissa dans sa dictature : il fit trois loix qui leur furent très préjudiciables.

de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébéiens eurent tellement abaissé les patriciens, que cette * distinction de familles devint vaine, et que les unes et les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple, agité par ses tribuns, et les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, et qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, et qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résisterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait; ce qui fut cause de la mort des Gracches, et de

* Les patriciens ne conserverent que quelques sacerdoces, et le droit de créer un magistrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

plusieurs de ceux qui travaillerent sur leur plan. *

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome, ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple; et, de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, et l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir. ** Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes; et plus d'états ont péri, parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui

* Comme Saturninus et Glaucias.

** On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui, par une mauvaise interprétation, lui avoient manqué de parole.

pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, et en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les censeurs : ils pouvoient chasser du sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, et même parmi ceux qui payoient les charges de la ville sans avoir part à ses privileges. *

M. Livius nota le peuple même; et, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville. ** » Car, disoit il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait consul et censeur : il faut donc que vous ayez préva-

* Cela s'appelloit *Ærarium aliquem facere, aut in caeritum tabulas referre*. On étoit mis hors de la centurie, on n'avoit plus le droit de suffrage.

** *Tite-Live*, liv. 29, chap. 37.

riqué une fois, en m'infligeant une peine; ou deux fois, en me créant consul et ensuite censeur. »

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs; parce que, pendant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins. [1]

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique : [2] mais ils faisoient déchoir de l'ordre et du rang, et privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que Tite-Live [3] et Denis d'Halicarnasse [4] nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent

1 *Valere Maxime*, liv. 2, chap. 9, art. 5.

2 La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature.

3 Liv. 1, chap. 43.

4 Liv. 4, art. 15 et suiv. Page 220 et suiv. de l'édition de Francfort, 1586.

quatre-vingt-treize centuries en six classes, et mis tout le bas peuple dans la derniere centurie, qui formoit seule la sixieme classe. On voit que cette disposition excluoit le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit, dans les suffrages, la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, et trente-une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les tribus de la campagne; et celles de la ville reçurent le bas peuple, * qui, y étant enfermé, influoit très peu dans les affaires: et cela étoit regardé comme le salut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très grand. ** Les censeurs

* Appellé *turba forensis*.

** Voyez *Tite-Live*, liv. 9, chap. 46.

jetoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, et distribuoient de maniere le peuple dans ses divers tribus, que les tribuns et les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Annibal même. Athenes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus; aussi n'ont elles pas plus

de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs. *

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, et qui s'examine continuellement lui même : et telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues ; et que, par l'esprit d'attention, qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est-à-dire toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est, par ses propres loix, capable de correction.

* Ni même plus de puissance.

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

Lorsque la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen : chaque consul levoit une armée ; et d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. * Enfin,

* Les affranchis, et ceux qu'on appelloit *capite censi*, parce qu'ayant très peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixieme classe, et on ne prenoit des soldats que dans les cinq premieres. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment

le sénat voyoit de près la conduite des généraux, et leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passerent les Alpes et la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; et les généraux, qui disposerent des armées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.

Les soldats commencerent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de

tout le monde : *Milites scribere*, dit Salluste, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat*, capite censos *plerosque* : de bello Jugurthino. Remarquez que, dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient à peu près les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixieme classe.

Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, et la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent, leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès et les malheurs d'un état où le peuple est soumis, confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hazarder

qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens temps, divers privileges. * La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains ; et quelques-uns aimerent mieux garder leurs usages. ** Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde, si l'on n'étoit citoyen romain, et qu'avec ce titre on étoit tout, les peu-

* *Jus Latii, jus italicum.*

** Les Eques disoient dans leurs assemblées : ceux qui ont pu choisir ont préféré leur loi au droit de la cité romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. *Tite-Live*, liv. 9, chap. 45.

ples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prieres, ils prirent la voie des armes ; ils se révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne ; les autres alliés alloient les suivre. * Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue, elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fideles ; ** peu à peu elle l'accorda à tous.

* Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, et autres. *Appian*, de la *guerre civile*, livre premier, chap. 39.

** Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à se soumettre ; et, comme on les fit aussi citoyens, d'autres poserent encore les armes ; et enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur.* La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : et, comme on n'en étoit citoyen que par une espèce de fiction; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentimens romains ne furent plus.

* Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entieres, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appella *comices* une troupe de quelques séditieux; l'autorité du peuple, ses loix, lui-même, devinrent des choses chimériques; et l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite. *

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été, et qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions; et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvoient pas être bien

* Voyez les *lettres de Cicéron à Atticus*, liv. 4, lettre 13.

modérés au dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre, et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles : et, pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très équivoque : la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société ; comme des dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble ; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, et la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme

asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle. Le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance; et, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les loix de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république : mais c'est une chose qu'on a vue toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie; parce qu'elles étoient telles que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les loix bonnes et les loix convenables; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui main-

tiennent sa puissance, lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une république que presque personne ne connoît, * et qui, dans le secret et le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses loix; ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'agrandir, et ses loix étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement; elle a soutenu une petite,

* Le canton de Berne.

une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

Je crois que la secte d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains. * Les Grecs en avoient été infatués avant eux: aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné. **

* Cynéas en ayant discouru à la table de *Pyrrhus*, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, *vie de Pyrrhus*, tome 4, page 178.

** » Si vous prêtez aux Grecs un talent avec » dix promesses, dix cautions, autant de témoins, » il est impossible qu'ils gardent leur foi : mais » parmi les Romains, soit qu'on doive rendre

Il y a un fait dans les lettres de Cicéron à Atticus, * qui nous montre combien les Romains avoient changé à cet égard, depuis le temps de Polybe.

» MEMMIUS, dit-il, vient de com-
» muniquer au sénat l'accord que son
» compétiteur et lui avoient fait avec
» les consuls, par lequel ceux-ci s'é-
» toient engagés de les favoriser dans
» la poursuite du consulat pour l'année
» suivante : et eux, de leur côté, s'o-
» bligeoient de payer aux consuls quatre
» cents mille sesterces, s'ils ne leur four-
» nissoient trois augures qui déclare-
» roient qu'ils étoient présens lorsque
» le peuple avoit fait la loi *curiate*, **

» compte des deniers publics, ou de ceux des
» particuliers, on est fidele, à cause du serment
» que l'on a fait. On a donc sagement établi la
» crainte des enfers; et c'est sans raison qu'on
» la combat aujourd'hui ». *Polybe*, liv. 6, chap. 56.

* Livre 4, lettre 18.

** La loi *curiate* donnoit la puissance militaire; et le sénatus-consulte régloit les troupes, l'argent,

» quoiqu'il n'en eût point fait, et deux » consulaires qui affirmeroient qu'ils » avoient assisté à la signature du *sé-* » *natus-consulte* qui régloit l'état de » leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût » point eu. » Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat!

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie. Cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus, leur roi et leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, et la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'état fit la grandeur

les officiers que devoit avoir le gouverneur : or les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi et un faux sénatus-consulte.

des fortunes particulieres. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs, et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avoient point. * Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les desirs et les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats ; et, comme dit Salluste, ** on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

* La maison que Cornélie avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cents mille. Plutarque, *vie de Marius*, tome 4, page 305.

** *Ut méritò dicatur genitos esse, qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'histoire de Salluste, tiré du livre de la cité de Dieu, liv. 2, chap 18.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque et toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté ; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce * et les arts comme des occupations d'esclaves ; ** ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur premiere industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que l'art de la guerre,

* Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture et la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. *Denis d'Halicarnassse,* liv 2, pag. 98, *id.* liv. 9.

** Cicéron en donne les raisons dans ses offices, liv. 1, chap. 42.

qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs. * Ainsi les vertus guerrieres resterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

* Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans et celui de 47. Voyez *Polybe*, liv. 6, chap. 19.

CHAPITRE XI.

De Sylla, de Pompée et César.

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius et de Sylla : on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition et la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens et les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république ; * et l'on se faisoit une guerre qui,

* Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate au préjudice de Sylla, avoit, par le secours du tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages ; ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le sénat et les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

par un caractere particulier, étoit en même temps civile et étrangere.

Sylla fit des loix très propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus: elles augmentoient l'autorité du sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république : mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines, * et lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit une fois des soldats qui devoient dans la suite corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, et

* Voyez, dans la conjuration de Catilina, chap. 11 et 12, le portrait que Salluste nous fait de cette armée.

enseigna aux généraux Romains à violer l'asyle de la liberté. *

Il donna les terres des citoyens aux soldats, ** et il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, et mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès-lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république: car, parmi deux hommes ambitieux et qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres et pour le parti de la liberté, étoient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui seroit le vainqueur.

* *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'extrait des *vertus et des vices.*

** On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus; mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron, * un homme qui, dans une cause impie, et une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla, quittant la dictature, avoit semblé ne vouloir vivre que sous la protection de ses loix mêmes : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une suite de ses violences. Il avoit donné des établissemens à quarante-sept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sûreté, et étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger. **

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de

* *Offices*, liv. 2, chap. 8.

** On peut voir ce qui arriva après la mort de César.

savoir comment, et par qui elle devoit être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne savoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacerent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple : et, quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut; et la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures qui se soutenoient, s'arrêtoient et se tempéroient l'une l'autre : et, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; et le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre,

ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps ci, le système de la république changea : les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires ; ce qui anéantit l'autorité du peuple et des magistrats, et mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens. *

Fallut-il faire la guerre à Sertorius, on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate, tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome, le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates, il n'y a que Pompée. Et, lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, et n'espere plus qu'en Pompée.

» Je crois bien, disoit Marcus ** au » peuple, que Pompée, que les nobles » attendent, aimera mieux assurer votre » liberté que leur domination : mais il

* *Plebis opes immunitae, paucorum potentia crevit.* Salluste, *de conjurat. Catilinae*, cap. 39.

** Fragment de l'histoire de Salluste.

» y a eu un temps où chacun de vous
» devoit avoir la protection de plu-
» sieurs, et non pas tous la protection
» d'un seul; et où il étoit inoui qu'un
» mortel pût donner ou ôter de pareilles
» choses. »

A Rome, faite pour s'agrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs et la puissance; ce qui, dans les temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée, retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses ar-

mées avant que d'y entrer, et d'y paroître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que dans la suite, quelque chose qu'il eût faite au préjudice des loix, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente et plus douce que celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée : il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple : il ne pouvoit consentir à usurper la puissance ; mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son crédit ; * et ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmenterent le leur, et s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses égale-

* Voyez *Plutarque*, vie de Pompée, tome 6, pag. 103 et suiv.

ment funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, et mit, dans les élections, un prix aux suffrages de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues et les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César; mais, sans le savoir, il le lui sacrifia. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, et ses artifices même :

il troubla la ville par ses émissaires, et se rendit maître des élections ; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée; il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au sénat que César n'oseroit faire la guerre; et, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre, c'est que, par une malheureuse con-

formité de noms, on avoit joint à son gouvernement de la Gaule Cisalpine, celui de la Gaule d'au delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entiérement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule Cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *sénatus-consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césene, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, et l'on déclaroit sacrilege et parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore;

c'étoit celui de la Gaule Transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui, et qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule Transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule Cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de

parti à prendre, que celui qui reste dans les affaires désespérées; il ne sut que céder et que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur; et qu'en quelque republique qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, et des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misere et la faim : mais, comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit

s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse. * Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, et être, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avan-

* Voyez Plutarque, *vie de Pompée*, tome 6, pag. 248.

tages, il risqua tout, et perdit tout : et, lorsque Brutus et Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisieme fois. *

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : et lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres qui n'ont guere que des citoyens. D'ail-

* Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, liv. 4, chap. 108 et suiv. L'armée d'Octave et d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

leurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, et on l'est presque toujours tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les Français n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, et de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe: et nous voyons aujourd'hui la Perse renaître

des cendres de la guerre civile, et humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée: et il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il faut en accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, et qui ne desire tout que parce qu'il possede beaucoup.

Si César et Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César et Pompée; et la république, destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde: mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur avec raison. Il dit à Cassius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne

et en Afrique ; et que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, et qu'ils se seroient retirés avec Scipion et Caton en Afrique. * Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres ; et en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistratures ; car les hommes ne sont guere touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul et de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi ; de sorte que, dans ces temps là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadême sur la tête : mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres ten-

* *Lettres familieres*, liv. 15, lettr. 15.

tatives : * et je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever; et pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tous temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là, sa clémence même fut insultante. On regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

* Il cassa les tribuns du peuple.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes ; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. » J'apprends quelquefois, dit Cicéron,* » qu'un sénatus-consulte, passé à mon » avis, a été porté en Syrie et en Arménie avant que j'aie su qu'il ait été » fait ; et plusieurs princes m'ont écrit » des lettres de remerciemens sur ce » que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, que non-seulement je ne savois pas être rois, mais » même qu'ils fussent au monde. »

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps là,** qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement et le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva

* *Lettres familieres*, liv 9, lettre 15.

** Voyez les lettres de *Cicéron*, et de *Servius Sulpicius*.

de leurs honneurs et de leurs occupations même; lorsque le sénat étant sans fonction, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul; et cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, et d'un siécle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti, * ou avoient été par lui comblés de bienfaits; et la

* Décimus Brutus, Caïus Casca, Trébonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus, étoient amis de César. Appien, *de bello civili*, liv. 2, *cap.* 113.

raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun: * car, à un homme qui n'a rien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece et d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, et l'avouoit pour sa défense.

* Je ne parle pas des satellites d'un tyran, qui seroient perdus après lui; mais de ses compagnons dans un gouvernement libre.

Brutus * ose bien dire à ses amis que, quand son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même : et quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguste, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des regles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutoit que lui seul, et ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere : la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même ; et l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ? Et deman-

* Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron, lettr. 16.

der pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

Il étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva, ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, et qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, et n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirerent au capitole ; le sénat ne s'assembla pas ; et le lendemain Lépidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome : cela fit que le sénat approuva

tous les actes de César, et que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés ; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement : ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour longtemps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, et que l'exécution en fut donnée aux consuls, Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son secrétaire, et y fit écrire tout ce qu'il voulut : de maniere que le dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit ; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit ; et tout homme qui avoit de mauvaises in-

tentions contre la république, trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses qu'il avoit mises dans le temple d'Ops : Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tybre : * ils n'y auroient trouvé nul obstacle ; car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté, et voici ce qui en arriva.

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obseques de César : et effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la

* Cela n'auroit pas été sans exemple : après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appellé Vespillo, jeta son corps dans le Tybre. Aurélius Victor, *de vir. illust.* cap. 64.

sépulture. Or, c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, et de faire ensuite l'oraison funebre du défunt : Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament, où il lui faisoit de grandes largesses, et l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le sénat dans toute cette affaire, * qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, et s'exposer à périr; et que même on n'auroit point péri : mais il se disculpe, sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps. Et ceux qui savent le prix d'un moment, dans les affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident. Pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comete à longue chevelure parut pendant sept jours; le peuple crut

* Lettres à Atticus, livre 14, lettre 10.

que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece et d'Asie, de bâtir des temples aux rois, et même aux pro-consuls qui les avoient gouvernés : * on leur laissoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude : les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques. **

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui là, avoir celui des Gaules; on

* Voyez, là dessus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre 5; et la remarque de l'abbé de Mongaut.

** Dion dit que les triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de César, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : livre 47.

voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule Cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave ; et, au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile ; il le flatta, le loua, le consulta, et employa tous les artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, et les rendent contens d'eux.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux

choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier : il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'étoit la vertu ; chez Caton, c'étoit la gloire : * Cicéron se voyoit toujours le premier ; Caton s'oublioit toujours ; celui ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit ; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre à travers cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène : les deux consuls Hirtius et Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au dessus de ses affaires, songea à abaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine,

* *Esse quàm videri bonus malebat : itaque quò minus gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.* Salluste, *de bello Catil.* c. 54.

mena son armée à Rome, et se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, et ses droits en apparence plus légitimes. *

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule Transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus : ces deux hommes s'unirent avec Octave, et ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis et de leurs ennemis. ** Lépidus resta à Rome : les deux autres allerent chercher Brutus et Cassius, et ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus et Cassius se tuerent avec une précipitation qui n'est pas excusable ; et

* Il étoit héritier de César, et son fils par adoption.

** Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez *Dion*.

l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit; l'établissement des triomphes et de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie et leurs biens confisqués; * une espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole; enfin une grande commo-

* *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta, pretium festinandi.* Tacit., *annal.* lib. 6, c. 29.

dité pour l'héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde, à l'endroit où il vouloit. *

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort; parce que la passion fait sentir, et jamais voir.

L'amour propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, et agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être; et tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel et obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont de-

* Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

venus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient, lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit, à tous les instans, échapper à toute autre puissance.

CHAPITRE XIII.

Auguste.

Sextus Pompée tenoit la Sicile et la Sardaigne; il étoit maître de la mer, et il avoit avec lui une infinité de fugitifs et de proscrits, qui combattoient pour leurs dernieres espérances. Octave lui fit deux guerres très laborieuses; et, après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie; * et il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abattu tant de fois, dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De là, cependant, on tira la

* De nos jours, presque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guere possible de faire des actions pareilles, sans avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, et par conséquent sans courir une infinité de périls.

conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César, et proscrivoit leur cause.

Octave gagna les soldats de Lépidus, et le dépouilla de la puissance du triumvirat : il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, et le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république, toujours le premier à commencer les troubles ; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge, * et cite Antoine qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guere l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'af-

* L'abbé de Saint-Réal.

fection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorerent le plus, aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui; et s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine, se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La Bataille d'Actium se donna; Cléopatre fuit, et entraîna Antoine avec elle. Il est certain que dans la suite elle le trahit.* Peut-être que, par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisieme maître du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier, le trahit : tant de capitaines et tant de rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manquerent : et, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits, la premiere idée que vous lui inspirez, c'est de chercher des moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, et qu'une défaite ne se réparoit pas.

* Voyez *Dion*, liv. 51.

Les soldats romains n'avoient point proprement d'esprit de parti ; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne ; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses : mais le chef battu n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincérement dans la querelle, car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du sénat ou du peuple. Ainsi, sitôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient à l'autre ; * car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu en France deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour

* Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour les contenir ; et les Romains n'avoient eu besoin d'assurer leur empire que par des armées ou des colonies.

prétexte la religion ; et elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands, et elles étoient d'abord étouffées.

Auguste, c'est le nom que la flatterie donna à Octave, établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable : car, dans un état libre, où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus et César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit

faire une bonne police, ils l'abolirent; et, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; et, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences; et, quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges : * l'autorité même du peuple étoit anéantie; témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée, à main armée, vint froidement demander le triomphe. **

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, et à devenir nécessaires, en

* Cela se voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

** César fit la guerre aux Gaulois, et Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez *Dion*.

rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais, lorsqu'Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats, et non pas les conjurations des citoyens ; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, et fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : et, ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe ; il refusa le nom de dictateur : et, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, et que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du sénat, et de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire

qui fût possible, sans choquer ses intérêts; et il en fit un aristocratique par rapport au civil, et monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, et étoit entiérement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste : et, quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont ré-

fléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglemens tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain ; tous ses réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté : Auguste, rusé tyran, * les conduit doucement à la servitude. Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : et pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste ; ou plutôt cet

* J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs et des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie.

honneur devint un privilege de la souveraineté. [1] La plupart des choses qui arriverent sous les empereurs, avoient leur origine dans la république, [2] et il faut les approcher : celui là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite : [3] or, elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, et par conséquent de l'empereur qui étoit le chef de toutes les armées.

1 On ne donnoit plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

2 Les Romains ayant changé de gouvernement, sans avoir été envahis, les mêmes coutumes resterent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta, à peu près.

3 Dion, *in Aug.* liv. 54, dit qu'Agrippa négligea, par modestie, de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, et refusa même le triomphe; et que, depuis lui, personne de ses pareils ne triompha : mais c'étoit une grâce qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, et qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

Comme, du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix: les victoires ne furent regardées que comme des suites d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement, craignirent d'entreprendre de trop grandes choses: il fallut modérer sa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, et non pas la jalousie du prince, et ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie romaine; [1] il fit des loix [2] pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves; [3] il recommanda, par son testament, que l'on gardât ces

1 Suétone, *in Augusto*.

2 *Idem, ibid.* Voyez les *institutes*, liv. 1.

3 Dion, *in Augusto*.

deux maximes, et qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la suite plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent, pour avoir part au droit de suffrage ; et ils s'y établirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer : enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favoriserent les mariages, et même les rendirent nécessaires : Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux : et, lorsque ses citoyens furent comblés de richesses, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent sans

nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse : * les uns vouloient récompenser des esclaves fideles ; les autres vouloient recevoir en leur nom le bled que la république distribuoit aux pauvres citoyens ; d'autres enfin desiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis ; ** de façon que ces maîtres du monde, non-seulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque tout composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit esclaves, et les renvoyoit Romains.

* *Denis d'Halicarnasse*, liv. 4, pag. 227.

** Voyez *Tacite*, *annal.* liv. 13, c. 27. *Latè fusum id corpus*, etc.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur et une garnison; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontieres, et établit des fonds particuliers pour les payer; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, et non pas en terres. *

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla. La propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, et devenoient de dangereux citoyens: ** mais si on les distribuoit par légions, les ambitieux

* Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille drachmes; deux après seize ans de service, et les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. Dion, *in Augusto*.

** Voyez *Tacite*, *annal.* liv. 14, c. 27, sur les soldats menés à Tarente et à Antium.

pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sûreté des convois, et la communication des diverses parties de l'empire : car, d'ailleurs, les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée; on ne naviguoit, dans ces temps là, que dans cette mer; et ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs; on ne sut plus que ce que la folie et la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturerent.

Fin du premier tome.

GRANDEUR

ET DÉCADENCE

DES ROMAINS.

Dijon, de l'imprimerie de P. Causse.

An 3e.

Paris, chez Ant. Aug. Renouard, rue Apolline, no. 25.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS,

ET DE LEUR DÉCADENCE,

PAR MONTESQUIEU.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

M. DCC. XCV.

TABLE

DES CHAPITRES.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS,

ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE XIV.

Tibere.

COMME on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservoient; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa, sous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre

ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple romain. Tibere se saisit de cette loi, et l'appliqua, non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes et des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller, dans l'esprit des peuples, le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, et avec les couleurs de la justice ;

lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeoit point encore les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *lèse-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs alloient au devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le sénat. Après que César eut vaincu le parti de la république, les amis et les ennemis qu'il avoit

dans le sénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient mises à sa puissance, et à lui déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du sénat, et qu'il y fut assassiné; mais cela fit aussi que, dans les regnes suivans, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, et qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent presque toutes ôtées sous les empereurs; les sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit guere rien prendre dans les provinces que pour César, sur-tout lorsque ses procurateurs, qui étoient à peu près

comme sont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistoient toujours; le train de vie étoit pris, et on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des loix, et celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. Tibere, qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilege, et le donna au sénat, c'est-à-dire à lui-même :* or, on ne sauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple disposoit des dignités, les magistrats qui les briguoient, faisoient bien des bassesses; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui

* *Tacite, annal.* liv. 1, chap. 15. *Dion*, liv. 54.

les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, et que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda et on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le sénat : il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là desssus: mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulieres. Il auroit desiré un sénat libre, et capable de faire respecter son gouverne-

ment; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines : enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu des patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps, qui le défendroient contre les insultes et les injustices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés et inviolables; et on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privileges; et c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise; et que l'accusation de lèse-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendu à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de

ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui ; et je ne puis penser que Tibere eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec sa maison, la statue de l'empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, et un citoyen, parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondée sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, et à

faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret et de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée : * et cela n'étoit point joué ; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie, qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoit que son impuissance ; il s'affligeoit comme les enfans et les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal ; il plaça ses craintes et ses espérances sur la personne de Germanicus ; et cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent

* Voyez *Tacite*, l. 2, c. 82.

si fort les malheurs, que ceux que la misere de leur condition pourroit rassurer, et qui devroient dire, avec Andromaque, *plût à Dieu que je craignisse!* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbe, et n'ont, pour tout bien, que la moitié d'un habit de toile : ces gens là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Vésuve; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des empereurs, depuis Caius Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA succéda à Tibere. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître : ces deux choses sont assez liées ; car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins, lorsque l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices * que Tibere avoit ôtés, et abolit ce crime arbitraire de lèse-majesté qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes est souvent comme la fin de celui des bons, parce que, par un es-

* Il les ôta dans la suite.

prit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : et c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, et bien de mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on ? Caligula ôta les accusations des crimes de lèse-majesté ; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient ; et ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit ; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tomberent tout à coup sous un gouvernement arbitraire, et qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander et servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces : l'humeur féroce resta ; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, et furent gouvernés sur le

même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athenes; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les loix leur manquent, ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs, rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, et qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans la personne de leurs enfans et de leurs esclaves, * ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons

* Voyez les loix romaines sur la puissance des peres et celle des meres.

dans les habitans de nos colonies, que de cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur et de la justice naturelles ?

On est fatigué de voir, dans l'histoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens : nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, et à une religion plus réprimante ; et, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres : nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens. *

Le peuple de Rome, ce que l'on ap-

* Le duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.

pelloit *plebs*, ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, et qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves: et les distributions de bled qu'il recevoit, lui faisoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux et aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, et son oisiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cause de leur folie même: car ils aimoient avec fureur ce que le peuple aimoit, et contribuoient, de tout leur pouvoir, et même de leur personne, à ses plaisirs; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire; et, quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, et

il en jouissoit purement; car il trouvoit sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssoient naturellement les gens de bien; ils savoient qu'ils n'en étoient pas approuvés: * indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austere; enivrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, et qu'il n'y avoit que des gens

* Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre: les Romains n'avoient guere que des spectacles; et celui des infâmes gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arène, ou montât sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffroit pas. Comment un sénateur auroit il pu s'y résoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens même du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs: et cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marquée, chez les historiens, avec le caractere de la tyrannie.

mal intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté : comme il descendoit également d'Antoine et d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, et qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas ; et Drusilla, à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse, et de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres !

Quoi ! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts ! On n'éleve donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée ! Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains !

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques soldats entrerent dans le palais pour piller : ils trouverent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le saluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice.* Les guerres

* Auguste avoit établi les procurateurs : mais ils n'avoient point de jurisdiction ; et, quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du

de Marius et de Sylla ne se faisoient que pour savoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers; * une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns et aux autres : étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers!

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succede à la république; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les rois de Dannemark exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat et les chevaliers. Nous avons vu que, jusqu'au temps des empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville, se discipli-

préteur. Mais, sous Claude, ils eurent la jurisdiction ordinaire, comme lieutenans de la province : ils jugerent encore des affaires fiscales; ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

* Voyez *Tacite, annal.* liv. 12, c. 54.

noient sur-le-champ, et alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius et de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux, et pleine de bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit pro-

curés la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César; et que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contre-balancer la militaire; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibere commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat? * Il apprit que les armées d'Illyrie et de Germanie s'étoient soulevées: il leur accorda quelques demandes, et il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres; ** il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats comment, dans une armée romaine, les enfans de l'empereur et les envoyés

* *Tacite, annal.* liv. 1.

** *Cœtera senatui servanda. Tacit. annal.* liv. 1, c. 25.

du sénat romain couroient risque de la vie,[1] ils purent se repentir, et aller jusqu'à se punir eux-mêmes:[2] mais quand le sénat fut entiérement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangue-t-il ses soldats pour leur parler de la dignité du sénat;[3] en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien:[4] on ne rend point dans un moment, aux ordres de l'état, le respect qui leur a été ôté si long-temps. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Ro-

1 Voyez la harangue de Germanicus. *Tacite, annal.* liv. 1, c. 42.

2 *Gaudebat cœdibus miles, quasi semet absolveret. Tacite. annal.* liv. 1, c. 44. On révoqua dans la suite, les privileges extorqués. *Tacite, ibid.*

3 *Tacite,* hist. liv. 1, c. 84.

4 *Id. Ibid.* liv. 3, c. 80.

mains, que celui qui triomphoit, distribuoit quelques deniers à chaque soldat; c'étoit peu de chose. * Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons. ** On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens; et les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumerent; et ils frémirent contre Galba, qui leur disoit avec courage, qu'il ne savoit pas les acheter, mais qu'il savoit les choisir.

* Voyez dans *Tite-Live*, les sommes distribuées dans diverses triomphes. L'esprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le trésor public, et d'en donner peu aux soldats.

** Paul Æmile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat; mais César en donna deux mille, et son exemple fut suivi par Antoine et Octave, par Brutus et Cassius. Voyez *Dion et Appien*.

Galba, Othon, * Vitellius, ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son regne, qu'à rétablir l'empire qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, et, pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Titus, qui lui succéda, fut les délices du peuple romain. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, et, à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, et qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances, ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils je-

* *Suscepere duo manipulares imperium populi romani transferendum, et transtulerunt.* Tacite, hist. liv. 1, cap. 25.

terent les yeux sur un successeur, et choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli, dont l'histoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né sous son regne : il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur ; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, et fit avec succès la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, et les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, et où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, et dans la situation des deux empires, et dans la

maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie vers les sources du Tygre et de l'Euphrate, on trouvoit un pays montueux et difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi ruinée avant d'arriver en Médie. * Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe, on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, et aller par la Mésopotamie, on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; et le Tygre et l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays, sans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme et la mieux disciplinée du monde.

* Le pays ne fournissoit pas d'asse z grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. *Plutarque*, vie *d'Antoine*. tome 8, pag. 375.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable : ils combattoient de loin et hors de la portée des armes romaines ; le javelot pouvoit rarement les atteindre : leurs armes étoient l'arc et des fleches redoutables : ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient ; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre : ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, et ne laissoient dans les places que les garnisons ; et, lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, et lui ôtoient jusque à l'herbe même : enfin, ils faisoient à peu près la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie et de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres : * les

* Voyez *Hérodien*, vie *d'Alexandre*.

soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan, * et borna l'empire à l'Euphrate; et il est admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que lorsque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la science

* Voyez *Eutrope*. La Dacie ne fut abandonnée que sous Aurélien.

qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse et du dieu Terme. * Là dessus s'établirent trois opinions religieuses ; que le peuple de Mars ne céderoit à personne le lieu qu'il occupoit ; que la jeunesse romaine ne seroit point surmontée ; et qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant sous Adrien.

* *Saint Augustin*, de la cité de Dieu, liv. 6, chap. 23 et 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

Dans ces temps là, la secte des stoïciens s'étendoit et s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurele, qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; et les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinerent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein: je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, et non pas quatre-vingt mille; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succéda à Marc-Aurele son pere. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions et toutes celles de

ses ministres et de ses courtisans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, et Didius Julien l'emporta par ses promesses : cela souleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévere et Albin furent salués empereurs; et Julien, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévere défit Niger et Albin : il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures romaines; que dictateurs, sous le nom d'empereurs,

tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, et, quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive; ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés; le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance. Au lieu que les rois d'Europe, législateurs, et non pas exécuteurs de la loi, princes et non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; et, faisant eux-mêmes les grâces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guere eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere et Sévere: cependant ils se laisserent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une maniere misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; et il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la

pas suivre : car, comme ses ministres et ses favoris jetoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, et des périls de la clémence.

Les proscriptions de Sévere firent que plusieurs soldats de Niger [1] se retirerent chez les Parthes : [2] ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes romaines, et même à en fabriquer ; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs. [3]

Il est remarquable que dans cette suite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions

1 *Hérodien*, vie de *Severe*.

2 Le mal continua sous Alexandre. Artaxerxès, qui rétablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains, parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, déserterent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre 80 de Dion.

3 C'est-à-dire les Perses qui les suivirent.

d'Europe, vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie; * et l'on trouve dans l'histoire de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces; ** et elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples

* Sévere défit les légions asiatiques de Niger, Constantin celles de Licinius. Vespasien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mœsie, de Pannonie et de Dalmatie. Cicéron, étant dans son gouvernement, écrivoit au sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-après, le septieme alinéa du chapitre 22.

** Auguste rendit les légions des corps fixes, et les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps, on ne faisoit de levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

même, qui, par la nature et par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers et quelquefois barbares; Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : et Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, et ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secretes que Dieu choisit, et que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, et l'on y étoit préparé à recevoir

toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans ; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sait de plus que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adopter à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts ; et ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron et Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome ; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Séyere avoit employé les exactions d'un long regne, et les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commencé son regne par tuer, de sa propre main, Géta son frere, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, et disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévere, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur qui en est ébloui ; et, s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, et qui est plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats ; Macrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante et dix

millions[1] de drachmes.[2] Il y a apparence que ce prince enfloit les choses; et si l'on compare la dépense de la paie de nos soldats d'aujourd'hui, avec le reste des dépenses publiques, et qu'on suive la même proportion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du soldat Romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie.[3] Il paroît, par le discours d'un soldat, dans Tacite,[4] qu'à la mort d'Auguste, elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve dans Suétone,[5] que César avoit doublé la paie de son

1 Sept mille miriades. *Dion, in Macrin.*

2 La drachme attique étoit le denier romain, la huitieme partie de l'once, et la soixante-quatrieme partie de notre marc.

3 Il l'augmenta en raison de soixante et quinze à cent.

4 *Annal*, liv. 1, c. 17.

5 Vie de *César*.

temps. Pline [1] dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la premiere guerre punique; [2] de cinq onces, dans la seconde; [3] de dix, sous César; et de treize et un tiers, sous Domitien. [4] Je ferai ici quelques réflexions.

La paie que la république donnoit aisément, lorsqu'elle n'avoit qu'un petit

1 *Histoire naturelle*, liv. 33, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

2 Un Soldat, dans Plaute, *in Mostellariâ*, dit qu'elle étoit de trois asses; ce qui ne peut être entendu que des asses de dix onces. Mais, si la paie étoit exactement de six asses dans la premiere guerre punique, elle ne diminua pas, dans la seconde, d'un cinquieme, mais d'un sixieme, et on négligea la fraction.

3 Polybe, qui l'évalue en monnoie greque, ne differe que d'une fraction.

4 Voyez Oroze et Suétone, *in Domit.* Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas besoin de la connoissance des monnoies romaines.

état, que chaque année elle faisoit une guerre, et que chaque année elle recevoit des dépouilles, elle ne put la donner sans s'endetter dans la premiere guerre punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à soutenir une guerre longue, et à entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; et cette diminution put se faire sans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la solde même, et voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée et ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs. * Dans l'opulence publique et particuliere, on eut la sagesse de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paie, on fît une

* Cicéron, *des offices*, liv. 2.

déduction pour le bled, les habits et les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, et son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius et de Pansa, de rétablir les tributs.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'est pas que le luxe y regne, mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choses, ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur

du meurtre de son frere, le mit au rang des dieux : et ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, et y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie ; et que le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui. *

De deux grands empereurs, Adrien et Sévere, ** l'un établit la discipline militaire, et l'autre la relâcha. Les effets répondirent très bien aux causes : les regnes qui suivirent celui d'Adrien, furent heureux et tranquilles ; après Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

* Ælius Lampridius, *in vitâ Alex. Severi.*

** Voyez l'abrégé de Xiphilin, *vie d'Adrien*; et Hérodien, *vie de Sévere.*

Les profusions de Caracalla envers les soldats, avoient été immenses; et il avoit très bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, et de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne; car le successeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée: de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats, et les méchans, par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran, qui se livroit aux gens de guerre, avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences et à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les

embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent Héliogabale: * et, quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrerent : ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la discipline, et parloit de les punir. **

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux, périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque, et la force de son corps, l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en

* Dans ce temps là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voy. *Dion*, l. 79.

** Voyez *Lampridius*.

Afrique. Maxime, Balbin, et le troisieme Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils : et Dece, qui fut élu en sa place, périt à son tour par la trahison de Gallus. *

Ce qu'on appelloit l'empire romain, dans ce siecle là, étoit une espèce de république irréguliere, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle le dey : et peut-être est-ce une regle assez générale, que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats

* Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de César : *adeò erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta :* ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cents ans de temps, que soixante-trois rois.

ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances et leurs révoltes : les harangues que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls et les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu et agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats ?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe, * qui étoit préfet du prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, et il ne put l'obtenir ; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale

* Voyez *Jules Capitolin*.

entre eux, et il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de césar, et on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, et on rejeta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition : s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes et de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laisserent-ils les Germains dans

leurs forêts, et les peuples du nord dans leurs glaces : et il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célebres, ravagerent l'Europe; et les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y resterent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts. * La même chose arriva quelques siecles après. Les conquêtes de Charlemagne et ses tyrannies avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : si-tôt que cet empire

* On voit à quoi se réduit la fameuse question : *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois.*

fut affoibli, ils se porterent une seconde fois du nord au midi. Et si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient et conquerroient l'Europe une troisieme fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire, étant venu à son comble, on vit paroître sur la fin du regne de Valérien, et pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entre-détruits, ayant eu un regne très court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, et Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrerent par-tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siecle après, en occident; * et il auroit dès lors été détruit,

* Cent cinquante ans après, sous Honorius, les barbares l'envahirent.

sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odenat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misere, la faim, et sa grandeur même. Et Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite et Probus, quatre grands hommes qui, par un grand bonheur, se succéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

Pour prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associerent des personnes en qui ils avoient confiance : et Dioclétien, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs et deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; et qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance, partagée entre quatre pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant, dans toute son étendue, qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les

gens de guerre, c'est que les richesses des particuliers et la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de maniere que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir et pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands visirs de ces temps là, et faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre à leur place, furent fort abaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, et en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, et cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne verserent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde; ce ne furent plus des massacres,

mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée et gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence : enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, et de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, et des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la mollesse : ils se montrerent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs palais, et plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force, à mesure qu'il fut plus séparé : on ne dit rien, on insinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; et les ministres et les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peu-

vent servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire. *

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entiérement bannie. Le prince ne sut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, et leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; et Dioclétien, d'autres disent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faste et cette pompe asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumerent d'abord : et, lorsque Julien voulut mettre de la simplicité et de la modestie dans ses manieres, on appella oubli de

* Voyez ce que les auteurs nous disent de la cour de Constantin, de Valens, etc.

la dignité, ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc-Aurele, il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; et l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galere et Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire; * et, par cet exemple, qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le plan de Galere, et non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminerent à porter en orient le siége de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, si grande qu'elle est à

* Voyez *Orose*, liv. 7; et Aurélius Victor.

présent, les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus : * l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome : les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte ; ** et les jardiniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens Romains. Mais, lorsque le siége de l'empire fut établi en orient, Rome presque entiere y passa ; les grands y menerent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple ; et l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut

* *Exspatiantia tecta multas addidere urbes*, dit *Pline*, hist. nat. liv. 3.

** On portoit autrefois d'Italie, dit *Tacite*, du bled dans les provinces reculées, et elle n'est pas encore stérile ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique et l'Egypte, et nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple romain. *Annales*, liv. 12, c. 43.

qu'on y distribuât aussi du bled, et ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, et celui de l'Afrique à Rome; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, et ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista contre les principes de la monarchie; on laissoit cet abus à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin, fondant une ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées; cela y fit à peu près la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, et que de certains systêmes ont fait de nos jours: les

fonds doublerent de prix à Rome.[1] Et comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique et de l'orient, l'or et l'argent devinrent très communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très considérables en espèces.

Mais, lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses allerent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes;[2] qu'il y en avoit très peu en Italie et dans les Gaules;[3] que, depuis les

1 Suétone, *in Augusto*. Orose, liv. 6. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine, qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. Cicéron, *des Offices*, liv. 2.

2 Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On sait d'ailleurs, à peu près, l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voy. *Thomas Schreiber*, sur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

3 Voyez *Pline*, liv. 37, art. 77.

Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient guere plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches : * l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'orient, pendant que l'occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or et l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, et que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser; parce que les raisons, souvent compliquées et inconnues, qui font qu'un pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore : mais quand on change le systême total, on ne peut remédier qu'aux inconvé-

* Les Carthaginois, dit *Diodore*, surent très bien l'art d'en profiter, et les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitassent.

niens qui se présentent dans la théorie, et on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps ensemble, s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester, et dépendre les unes des autres.

Constantin, * après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontieres; il ôta les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces : ce qui produisit deux maux; l'un, que la barriere qui contenoit tant de nations, fut ôtée; et l'autre, que les soldats ** vécurent et

* Dans ce qu'on dit de Constantin, on ne choque point les auteurs ecclésiastiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, et non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Eusebe, vie de *Constantin*, liv. 1, chapitre 9; *Socrate*, liv. 1, chap. 1.

** *Zozime*, liv. 8.

s'amollirent dans le cirque et dans les théâtres.[1]

Lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin,[2] avoient été prises par les barbares; que les provinces avoient été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée romaine, que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, et une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les barbares;[3] et

1 Depuis l'établissement du christianisme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Constantin défendit d'en donner: ils furent entiérement abolis sous Honorius, comme il paroît par Théodoret et Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent, de leurs anciens spectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, et servoit d'attrait à la volupté.

2 *Ammien Marcellin*, livres 16, 17, et 18.

3 *Id. ibid.*

la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut. *

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulieres de ces religions, ont fait que le caractere des empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples. Cet Alexandre, si lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron.

Valentinien sentit plus que personne la nécessité de l'ancien plan : il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui déter-

* Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce prince, liv. 25. Voyez aussi les fragmens de l'histoire de Jean d'Antioche.

mina Valens, son frere, à ouvrir le Danube, et eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase et la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns, ou de celle des Alains; leurs terres étoient extrêmement fertiles; ils aimoient la guerre et le brigandage; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, et erroient dans le pays où ils étoient enfermés: ils faisoient bien quelques ravages sur les frontieres de Perse et d'Arménie; mais on gardoit aisément les portes caspiennes, et ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Méotides, * ils ne connoissoient pas les Romains; et, pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

* Procope, *histoire mêlée*.

Quelques-uns[1] ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espèce de croûte sur le Bosphore cimmérien, sur laquelle ils avoient passé; d'autres,[2] que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde; et, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, et, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes.[3]

D'abord, des corps innombrables de Huns passerent; et, rencontrant les Goths les premiers, ils les chasserent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres; et que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présenterent sur

1 *Zozime*, liv. 4.

2 Jornandes, *de rebus geticis*. Histoire mêlée de Procope.

3 Voyez *Sozomène*, liv. 6.

les bords du Danube, et, les mains jointes, demanderent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, et la lui représenterent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple, qui venoit défendre l'empire, et l'enrichir. [1]

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent. [2] Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point: [3] on les priva

1 *Amm. Marcellin*, liv. 29.

2 De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infâme; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin et des couvertures bordées de franges: on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, et ses fermes de bétail. Histoire de *Dexipe*.

3 Voyez l'histoire gothique de *Priscus*, où cette différence est bien établie.

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres, pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Améri-

même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, et ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, et on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout, depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens et son armée, et ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite. *

que sont si petites? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par *Ammien Marcellin* que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages, et arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

* Voyez *Zozime*, livre 4. Voyez aussi *Dexipe*, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénete.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir. * Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; et, libres au

* On donna dabord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; et, lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé; * et d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; et ces peuples du nord, déjà gouvernés par le point d'honneur, se vengerent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations ** qui entouroient l'empire en Europe et en Asie, absorberent peu à peu les richesses des Romains: et, comme ils s'étoient agrandis parce que l'or et l'argent de tous les rois

* *Ammien Marcellin*, liv. 25.

** *Ammien Marcellin*, liv. 26.

étoit porté chez eux, * ils s'affoiblirent parce que leur or et leur argent étoit porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; et les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'état: les soldats avoient trois sortes d'avantage, la paie ordinaire, la récompense après le service, et les libéralités d'accident, qui devenoient très souvent des droits pour

* » Vous voulez des richesses, disoit un em-» pereur à son armée qui murmuroit : voilà le » pays des Perses; allons en chercher. Croyez-» moi, de tant de trésors que possédoit la répu-» blique romaine, il ne reste plus rien; et le mal » vient de ceux qui ont appris aux princes à » acheter la paix des barbares. Nos finances sont » épuisées, nos villes détruites, nos provinces » ruinées. Un empereur, qui ne connoit d'autres » biens que ceux de l'ame, n'a pas honte d'avouer » une pauvreté honnête. » *Ammien Marcellin*, liv. 24.

des gens qui avoient le peuple et le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations barbares, qui n'avoient ni le luxe des soldats Romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les barbares tomboient tout à coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller et à se battre. On étoit servi pour le moment; mais, dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains * ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand

* C'est une observation de *Vegece*; et il paroît, par *Tite-Live*, que, si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

nombre de troupes auxiliaires que de romaines ; et, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : et, comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, et d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, et l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes : mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister ; il fallut changer de gouvernement : et des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gou-

vernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités, quand ils se gouvernerent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers, lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens sont soumis à ces causes ; et, si le hazard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particuliere, a ruiné un état, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux siécles, les troupes de terre de Dannemark ont presque toujours été battues par celles de Suede ; il faut qu'indépendamment du courage des deux nations

et du sort des armes, il y ait dans le gouvernement danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet ; et je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin, les Romains perdirent leur discipline militaire; ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. Végece dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse, et ensuite leur casque ; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songerent plus qu'à fuir. *

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp ; et que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzieme partie de la légion, et très souvent moins ; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup

* *De re militari*, liv. 1, chap. 20.

moins que nous, qui avons tant de siéges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; et que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légere n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours dans son désordre même. * L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance et une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir long-temps.

* La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes choses. Voyez les relations, et celle de la derniere conquête de la Chine.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même lorsqu'il est en paix, et qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer: il néglige donc la milice dont il croit n'avoir rien à espérer et tout à craindre, et souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien et Valentinien avoient à cet égard rétabli les anciennes peines. Mais les barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, * étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent

* Ils ne vouloient pas s'assujétir aux travaux des soldats Romains. Voyez *Ammien Marcellin*, livre 18, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien qui vouloit mettre des places en état de défense.

un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces nations : et, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla et Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage : mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager. *

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'af-

* Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, et où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voyez, dans *Procope*, ce que c'étoit que les Goths sous Vitigès.

foiblissent ; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples. * Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire française, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante entre une nation noble et une nation roturiere. Les barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glèbe, c'est-à-dire du champ auquel ils

* Voyez tout le livre *5 de gubernatione Dei*. Voyez aussi, dans *l'ambassade écrite par Priscus*, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ces pays là.

étoient attachés, n'introduisirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux. *

* Voyez encore *Salvien*, livre 5; et les loix du code et du digeste là dessus.

CHAPITRE XIX.

Grandeur d'Attila. Cause de l'établissement des barbares. Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abattu.

COMME, dans le temps que l'empire s'affoiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, et ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'associant trois collegues, * parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, et entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul; que par là le nombre de ceux qui recevoient, n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent

* Lactance, *de la mort des persécuteurs*, ch. 7.

abandonnées par les laboureurs, et se changerent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors : et comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordemens du Tybre et les autres effets de la nature à la colere des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, et au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, et par conséquent très capables de séduire.

» Quelle chose peut mieux nous con-
» duire à la connoissance des Dieux,
» disoit-il, que l'expérience de nos pros-
» pérités passées ? Nous devons être fi-
» deles à tant de siécles, et suivre nos
» peres qui ont suivi si heureusement
» les leurs. Pensez que Rome vous parle

» et vous dit : grands princes, peres de » la patrie, respectez mes années, pendant lesquelles j'ai toujours observé » les cérémonies de mes ancêtres : ce » culte a soumis l'univers à mes loix : » c'est par là qu'Annibal a été repoussé » de mes murailles, et que les Gaulois » l'ont été du capitole. C'est pour les » dieux de la patrie que nous demandons la paix ; nous la demandons » pour les dieux indigetes. Nous n'entrons point dans des disputes qui ne » conviennent qu'à des gens oisifs ; et » nous voulons offrir des prieres, et » non pas des combats.* »

Trois auteurs célebres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens

* *Lettres de Symmaque*, liv. 10, lettre 54.

qui avoient attiré les ravages des barbares : * et Saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre, ** où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage ; dans la suite ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts et tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, et rendit les deux empires tributaires.

» Théodose, disoit-il insolemment,
» est fils d'un pere très noble, aussi bien
» que moi ; mais, en me payant le tri-
» but, il est déchu de sa noblesse, et

* Du gouvernement de Dieu.

** De la cité de Dieu.

» est devenu mon esclave; il n'est pas » juste qu'il dresse des embûches à son » maître, comme un esclave méchant.*

» Il ne convient pas à l'empereur, » disoit-il dans une autre occasion, d'ê» tre menteur. Il a promis à un de mes » sujets de lui donner en mariage la fille » de Saturnilus : s'il ne veut pas tenir » sa parole, je lui déclare la guerre; s'il » ne le peut pas, et qu'il soit dans cet » état qu'on ose lui désobéir, je marche » à son secours. »

Il ne faut pas croire que ce fût par modération qu'Attila laissa subsister les Romains; il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, et non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus,** maître de toutes

* Histoire gothique; et relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

** Histoire gothique : *Hae sedes regis barbariem totam tenentis, haec captis civitatibus habitacula praeponebat.* Jornandes, *de rebus geticis.*

les nations barbares, et, en quelque façon, * de presque toutes celles qui étoient policées, étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voyoit à sa cour les ambassadeurs des Romains d'orient, et de ceux d'occident, qui venoient recevoir ses loix, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves Romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis, sur l'empire d'orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

* Il paroît, par la relation de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encore les Perses.

Il étoit craint de ses sujets, et il ne paroît pas qu'il en fût haï. * Prodigieusement fier, et cependant rusé; ardent dans sa colere, mais sachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidélement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance; il avoit gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guere louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, et où les peres versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations barbares se rediviserent; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

* Il faut consulter, sur le caractere de ce prince et les mœurs de sa cour, Jornandes et Priscus.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrein; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissât tout à coup sous Arcadius et Honorius.

En vain on avoit rechassé les barbares dans leur pays; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin. En vain on les extermina; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées. *

Lorsqu'une province avoit été ravagée, les barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à

* C'étoit une nation bien destructive que celle des Goths : ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, et coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Histoire byzantine de Malchus, dans *l'extrait des ambassades*.

une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Misie, la Pannonie; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grece; de là il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'est à dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, et l'Italie devenoit frontiere.

La raison pourquoi il ne se fit point sous Gallus et Gallien, d'établissement de barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi, lorsque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant plusieurs siécles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entiérement déserte, et se la partagerent. *

La Scythie, dans ces temps là, étant

* Voyez, dans les chroniques recueillies par *André du Chesne*, l'état de cette province, vers la fin du neuvieme et le commencement du dixieme siecle. *Script. Norm. hist. veteres.*

presque toute inculte,[1] les peuples y étoient sujets à des famines fréquentes; ils subsistoient en partie par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube.[2] Les barbares donnoient en retour les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or et l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorsqu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir.[3]

1 Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite mesure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille mesure de bled. *Olympiodore*, dans la bibliotheque de Photius, liv. 30.

2 On voit, dans l'histoire de *Priscus*, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, sur les bords du Danube.

3 Quand les Goths envoyerent prier Zénon de recevoir dans son alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à

L'empire d'occident fut le premier abattu : en voici les raisons.

Les barbares ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, et toutes les forces de l'empire d'orient, qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite du côté de l'Illyrie, et se poussoient vers l'occident. Il se fit un reflux de nations et un transport de peuples de ce côté là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe; au lieu que, dans la premiere invasion, sous Gallus, les forces des barbares se partagerent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'orient, qui avoient des alliances avec les barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'occident. Cette division dans l'admi-

Theudéric, fils de Balamer; le sénat, consulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas suffisans pour nourrir deux peuples Goths, et qu'il falloit choisir l'amitié de l'un des deux. Histoire de Malchus, dans *l'extrait des ambassades*.

nistration, dit Priscus,[2] fut très préjudiciable aux affaires d'occident. Ainsi les Romains d'orient[2] refuserent à ceux d'occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigoths, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en occident, et Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne.[3] Enfin, Zénon, pour se défaire de Théodoric, lui persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très étroite entre Attila et Genséric, roi des Vandales.[4] Ce dernier craignoit les Goths:[5] il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths; et, lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée: il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux

1 *Priscus*, liv. 2.

2 *Id.* liv. 2.

3 Procope, *guerre des Vandales.*

4 *Priscus*, liv. 2.

5 Voyez Jornandes, *de rebus geticis*, ch. 36.

princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'occident fut sur-tout déplorable : il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en orient, * en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales et d'autres peuples attaquoient par-tout les côtes d'occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus, ** pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans aucune réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en occident, ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit en quelque façon la tête, et en quelque façon le cœur de l'empire. On fit passer les barbares aux extrémités, et on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on

* Cela parut, sur-tout dans la guerre de Constantin et de Licinius.

** *Priscus*, liv. 2.

leur donnoit les plaines ; on se réservoit les pays montagneux, les passages des rivieres, les défilés, les places sur les grands fleuves, on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; et la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma, sous Odoacer, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie ; et ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs on cherche, avec une curiosité triste, le destin de la ville de Rome : elle étoit, pour ainsi dire, sans défense ; elle pouvoit être aisément affamée ; l'étendue de ses mu-

railles faisoit qu'il étoit très difficile de les garder; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer; il n'y avoit point de ressource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple Romain, presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, et à faire des traités pour sa conservation; * ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique et la Bretagne commencerent à vivre sous leurs propres loix. **

Telle fut la fin de l'empire d'occident.

* Du temps d'Honorius, Alaric, qui assiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, *guerre des Goths*, livre 1. Voyez *Zozime*, liv. 6.

** Zozime, *ibid*.

Rome s'étoit agrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives; chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, et pénétrerent par-tout.

CHAPITRE XX.

Des conquêtes de Justinien. De son gouvernement.

Comme tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement : et toute la politique de ces temps là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aisé à cause de leur férocité et de leur avarice. Ils s'entredétruisirent pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir ; et cela fit que l'empire d'orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le nord s'épuisa lui même, et l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car, après les premieres invasions des Goths et des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, et les peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armées, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup; répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions. Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique et l'Italie, et fit ce que nos Français exécuterent aussi heureusement contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards et les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux barbares, la secte arienne étoit en quelque façon dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion et leur établissement, cette secte fut en quelque façon détruite chez les Romains: les barbares ariens ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; et il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces barbares, dont l'art et le génie n'étoient guere d'attaquer les villes, et encore moins de les défendre, en laisserent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric,[1] comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa,[2] dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la mollesse, et devinrent incapables des fatigues de la guerre:[3] les Vandales languissoient dans la volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude

1 Procope, *guerre des Vandales*, liv. 1.

2 Mariana, *histoire d'Espagne*. liv. 6, ch. 19.

3 Procope, *guerre des Vandales*, liv, 2.

aux Romains,[1] dit Malchus,[2] depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoient toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, et étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths et des Vandales ne se servoit que de l'épée et de la lance, et ne pouvoit combattre de loin:[3] c'est à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains, sur-tout sous Justinien, tirerent de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, et qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par

1 Du temps d'Honoric.

2 Histoire byzantine, dans *l'extrait des ambassades*.

3 Voyez Procope, *guerre des Vandales*, liv. 1; et le même auteur, *guerre des Goths*, livre 1. Les archers Goths étoient à pied; ils étoient peu instruits.

la défaite d'Attila, et les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires, et ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations barbares se distinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre et de s'armer. * Les Goths et les Vandales étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Sueves, de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient pesamment armés; et les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, et combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de

* Un passage remarquable de Jornandes nous donne toutes ces différences : c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonstances : et, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'avanturiers qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule et en Espagne : les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passerent en Afrique, où ils fonderent un grand empire.

Justinien ne put équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux; et, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats.* C'étoit une entreprise bien hardie : et Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte

* Procope, *guerre des Goths*, liv. 2.

composée de tous les vaisseaux de l'orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, et avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guere jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique ; et ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de

Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir ; il affama ses ennemis, et se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome et Ravenne, et envoya les rois des Goths et des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés. *

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme, ** les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se

* Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

** Voyez *Suidas*, à l'article *Bélisaire*.

perdent ordinairement dans la servitude ; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce regne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur ; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un regne dur et foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles et une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulieres, perdirent tout : pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples

passerent le Danube, désolerent l'Illyrie, la Macédoine et la Grece; et les Perses, dans quatre invasions, firent à l'orient des plaies incurables. *

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie et l'Afrique furent à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit long-temps prostituée; ** elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; et, mettant sans cesse dans les affaires les passions et les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires et les succès les plus heureux.

En orient, on a, de tout temps, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats : mais à Constantinople, la loi d'une seule femme donna

* Les deux empires se ravagerent d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

** L'impératrice Théodora.

à ce sexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit de tout temps divisé en deux factions, celle des *bleus*, et celle des *verds* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd, disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; et chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs; parce qu'elles ne produisoient que le change-

ment du souverain, et non le rétablissement des loix et la cessation des abus.

Justinien, qui favorisa les *bleus*, et refusa toute justice aux *verds*,* aigrit les deux factions, et par conséquent les fortifia.

Elles allerent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles ; les *verds* cesserent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre. **

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoissance, furent ôtés : les familles s'entredétruisirent : tout scélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus*; tout homme

* Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïssoit le peuple parce qu'il applaudissoit à l'autre.

** Pour prendre une idée de ces temps-là, il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les verds et l'empereur.

qui fut volé ou assassiné, fut de celle des *verds*.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel; l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale, en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne serois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là dessus dans son histoire secrete ; parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince, dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide et le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'histoire secrete. La premiere, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce regne et dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe

encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernieres années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance,* qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrete, et qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens et ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matieres de religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entiérement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire en y laissant toute sorte de culte; dans la suite on le réduisit à

* Voyez les *novelles de Justinien*.

rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les samaritains et les juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie; les manichéens, les sabatiens, les ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, et entêtés d'une religion grossiere comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces sectes par l'epée ou par ses loix, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fideles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des samaritains, la Pales-

tine devint déserte : et ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire, par zèle pour la religion, du côté par où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même, avec l'impératrice, sur les points les plus essentiels : il suivoit le concile de Chalcédoine ; et l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein.*

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, et qu'on voit les places et les forts que ce prince fit élever partout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état florissant.

D'abord les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des

* Livre 4, chapitre 10.

tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; et alors on eut plus de places et moins de forces, plus de retraites et moins de sûreté.* La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands,** qui n'a jamais été

* Auguste avoit établi neuf frontieres ou marches : sous les empereurs suivans, le nombre en augmenta. Les barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et *Dion*, livre 55, rapporte que, de son temps, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius et Honorius, que, dans le seul empire d'orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphylie, la Lycaonie, la Pysidie, devinrent des marches; et tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

** Et des Anglois.

si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi, toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'orient.

DANS ces temps là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du nord, [1] parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne et le pont Euxin, les en séparoit; et qu'ils gardoient un passage fort étroit, fermé par une porte, [2] qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, et de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'ouest à l'est, et dont on défendoit aisément les passages. [3]

1 Les Huns.

2 Les Portes Caspiennes.

3 Procope, *guerre des Perses*, liv. 1.

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes Arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. » Nous savons, disoit un » ambassadeur de Hormisdas, * que les » Romains sont occupés à plusieurs » guerres, et ont à combattre contre » presque toutes les nations; ils savent » au contraire que nous n'avons de » guerre que contre eux. »

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. » Les Perses, di- » soit Bélisaire à ses soldats, ne vous » surpassent point en courage; ils n'ont » sur vous que l'avantage de la disci- » pline. »

Ils prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre.

* Ambassades de Ménandre.

Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontieres à garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les treves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, et contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut ; et la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibere et Maurice travaillerent avec soin à défendre l'empire : ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de

lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi piece d'argent par tête ; sur son refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée se révolta ; et les verds s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, et fit tuer Maurice et ses enfans.

L'histoire de l'empire grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes : et la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *porphyrogénete*, c'est-à-dire né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat,

par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du Saint-Esprit; Nestorius, l'unité de la personne de Jésus-Christ; Eutichès, ses deux natures; les Monothélites, ses deux volontés; il fallut assembler des conciles contre eux: mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux hérétiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique, ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; et les peuples s'accoutumerent à penser que des princes, si souvent rebelles à Dieu,

n'avoient pu être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus, lorsque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes, qui n'intéressoient pas directement la religion, furent foiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince : * des actions pareilles purent se commettre sans danger, et même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux, fit que l'on jeta d'abord les yeux sur ceux qui oserent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre ; mais

* Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez *Malchus*, histoire byzantine, dans *l'extrait des ambassades*.

dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps là, n'y ayant guere d'homme considérable qui n'eût pardevers lui quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guere,* l'astrologie judiciaire, et l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans

* Voyez Nicétas, vie *d'Andronic Comnene.*

la guerre, et les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, et l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; et la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'esprit général, et firent les mœurs, qui regnent aussi impérieusement que les loix.

Il semble que les grandes entreprises soient parmi nous plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guere les cacher; parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des ministres dans toutes les cours, et peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent et arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, et que depuis l'invention des lettres de change, les négocians en sont les maîtres, leurs affaires sont très souvent liées avec les secrets de l'état; et ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, sans une cause connue, font que bien des gens la cherchent, et la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes; enfin l'établissement des papiers politiques, font assez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aisément être éclaircis sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont de-

venues difficiles, parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité et de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, et le fit mourir : il trouva les provinces envahies et les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays, pour étendre la religion et l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, et envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante ; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est tou-

jours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célebre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire; et que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient depuis long-temps distingués parmi les auxiliaires des Romains et des Perses; les Osroéniens et eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre et Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, et s'en étoient servis

avec un grand succès contre les Germains qu'ils désoloient de loin : sous Valens, les Goths ne pouvoient leur résister ; * enfin, ils étoient, dans ces temps là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie : c'étoit tout le contraire pour la cavalerie : je parle de celle des Parthes, des Osroéniens et des Sarrasins ; et c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains ; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante,** et celle d'Europe étoit légere ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande et la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore

* *Zozime*, liv. 4.

** Voyez ce que dit *Zozime*, liv. 1, sur la cavalerie d'Aurélien et celle de Palmyre. Voyez aussi *Ammien Marcellin*, sur la cavalerie des Perses.

faites;[1] et l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs et de marais, où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, et l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Neker, et ceux des Romains sur le Rhin,[2] ont fait bien des changemens;[3] et le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point de chevaux, en ont donné, et on en a fait usage.[4]

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, et son fils Constant tué en Sicile, Constantin le *barbu*, son fils

1 C'étoit, pour la plupart, des terres submergées, que l'art a rendu propres à être la demeure des hommes.

2 Voyez *Ammien Marcellin*, liv. 27.

3 Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens.

4 César dit que les chevaux des Germains étoient vilains et petits, liv. 4, chap. 2. Et *Tacite*, des mœurs des Germains, dit : *Germania pecorum fœcunda, sed pleraque improcera.*

aîné, lui succéda : * les grands des provinces d'orient s'étant assemblés, voulurent couronner ses deux autres freres, soutenant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire greque est pleine de traits pareils ; et le petit esprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, et l'on vit des troubles sans cause, et des révolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abattit les courages, et engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'orient où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant près de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la con-

* Zonaras, *vie de Constantin le barbu.*

sidération du grand nombre de gens qui alloient être tués ! *

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens ! **

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique et une armée bigotte. On le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, et les armées d'Irlande et d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossiere, qui abaisse l'esprit autant que la religion l'éleve, plaça toute la vertu et toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images; et l'on vit des gé-

* *Théophilacte*, liv. 2, ch. 3, histoire de l'empereur Maurice.

** Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte, par les Sarrasins, par M. *Ockley*.

néraux lever un siége,* et perdre une ville,** pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra sous l'empire grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le czar Pierre Ier. eût fait renaître cette nation, et introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tomberent dans une espèce d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorsque les historiens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques et les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passerent pour aller dans la Terre-Sainte, Nicétas dit que les Arméniens

* Xonare, *vie de Romain Lacapene.*

** Nicétas, *vie de Jean Comnene.*

les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la maniere de penser des Grecs, les Italiens et les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quelle devoit être l'énormité du leur ?

Il pensa bien y avoir, en orient, à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siecles, en occident, lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus et les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis et trop peu dociles déchirerent l'église, au lieu de la réformer.

Léon l'*Isaurien*, Constantin *Copronyme*, Léon son fils, firent la guerre aux images; et, après que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irene, Léon l'*Arménien*, Michel le *begue*, et Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant; ils firent la guerre aux moines qui incommo-

doient l'état :[1] et, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines,[2] accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant à leur tour de magie :[3] et montrant au peuple les églises dénuées d'images, et de tout ce qui avoit fait jusques là l'objet de sa vénération, ils ne lui laisserent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

1 Long-temps avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, et fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandes, *de regn. success.* et la loi 26, cod. *de decur.*

2 Tout ce qu'on verra ici sur les moines Grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que, dans de certains temps, ou dans quelques pays, on en a abusé.

3 Léon le grammairien, *vie de Léon l'Arménien*. Ibid. *vie de Théophile*. Voyez *Suidas*, à l'article de Constantin, fils de Léon.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, et fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres; il étoit question de la puissance; et les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur, dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux; et que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva pour lors ce que l'on vit quelques siécles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam et Acyndine contre les moines, et qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumiere qui apparut autour de Jésus-Christ sur le Thabor, étoit créée ou increée. Dans le fond, les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il

falloit nécessairement que cette lumiere fût increéée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics; et qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, * qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images; et les moines recommencerent à abuser de la piété publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé séculier même : ils occuperent tous les grands siéges,** et exclurent peu à peu tous les

* Livre 4.

** Voyez *Pachymere*, liv. 8.

ecclésiastiques de l'épiscopat ; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable : et, si l'on en fait le parallele avec le clergé latin ; si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges et de la société civile, s'embarrasserent peu de ses affaires. Lorsque la religion chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec modération : mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens destinés par une profession plus particuliere, à fuir et à craindre les affaires, embrasserent toutes les occasions qui purent leur y donner part ; ils ne cesserent de faire du bruit par-tout, et d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix,

aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne se traiterent que par le ministere des moines : les conseils du prince en furent remplis, les assemblées de la nation presque toutes composées.

On ne sauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, et leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrasins, et prendre Syracuse ; et Léon son successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauroménie et l'isle de Lemnos. *

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce que l'on assura que Dieu étoit si content de son zèle pour la paix de l'église, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandât compte du temps qu'il

* Zonaras et Nicéphore, *vie de Basile et de Léon*.

employoit à gouverner son état, et qu'il déroboit aux affaires spirituelles. *

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cesserent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines et la cour se corrompoient réciproquement, et que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles, à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes qui, en décriant sa conduite,

* *Pachymere*, liv. 7.

avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, et de négliger la ruine des provinces. » Je me suis » contenté, disoit-il, de pourvoir à ces » parties éloignées par le ministere des » gouverneurs, qui m'en ont dissimulé » les besoins, soit qu'ils fussent gagnés » par argent, soit qu'ils appréhendas- » sent d'être punis. * »

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs et les grands de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, et exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoique indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic ** fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires

* *Pachymere*, liv. 6, ch. 29. On a employé la traduction de M. le président Cousin.

** *Paléologue*. Voyez l'histoire des deux Andronic, écrite par *Cantacuzene*, liv. 1, ch. 50.

de l'église, et le laissât gouverner celles de l'empire; » c'est, lui répondit le patriarche, comme si le corps disoit à » l'ame : je ne prétends avoir rien de » commun avec vous, et je n'ai que » faire de votre secours pour exercer » mes fonctions. »

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriarches furent très souvent chassés de leur siége. Mais chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que, lorsque Can-

tacuzene prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean et l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines :[1] et, quand Mahomet II l'assiégea, il ne put suspendre les haines théologiques ;[2] et on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée des Turcs.[3]

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté et l'obstination ne sont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie ; nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

1 *Cantacuzene*, liv. 3, chap. 99.

2 *Ducas*, histoire des derniers Paléologues.

3 On se demandoit si on avoit entendn la messe d'un prêtre qui eût consenti à l'union ; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande église comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ses anathêmes sur tous ceux qui desiroient la paix. Ducas, *ibid*.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymere, connoîtront bien l'impuissance où étoient et où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différens. On y voit un empereur * qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher : on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse ; et l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés qu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsene firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions chacun sur un papier ; qu'on jete-

* *Andronic Paléologue.*

roit les deux papiers dans un brasier; que si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dieu seroit suivi; et que si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différens. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais le lendemain ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, et non pas du hazard; et la guerre recommença plus vive que jamais.*

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer, les accréditant toujours, en faisant voir que leur maniere de penser est si importante, qu'elle décide du repos de l'état et de la sûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on

* *Pachymere*, liv. 1.

ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent si peu de prudence, que, quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anastase,[1] Justinien,[2] Héraclius,[3] Manuel Comnene,[4] proposerent des points de foi à leur clergé et à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, péchant toujours dans la forme et ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration, qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées; ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de Dieu, qui, se cachant aux savans, parce qu'ils sont orgueilleux,

1 *Evagre*, liv. 3.

2 *Procope*, histoire secrete.

3 Zonare, *vie d'Héraclius.*

4 Nicétas, *vie de Manuel Comnene.*

ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique ; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le grand seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son pere, ou un pere de tuer son fils ;* mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée ; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, et elle s'arrête nécessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les

* Voyez *Chardin*.

bornes de la puissance ecclésiastique et de la séculiere ; ce qui fit que l'on tomba de part et d'autre dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non-seulement sur la religion, mais encore sur la raison et la nature, qui veulent que des choses réellement séparées, et qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. Claudius avoit consacré à la liberté la maison de Cicéron, lequel, revenu de son exil, la demanda ; les pontifes déciderent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans blesser la religion. » Ils ont » déclaré, dit Cicéron, * qu'ils n'a-

* Lettres à Atticus, lettre 4.

» voient examiné que la validité de la » consécration, et non la loi faite par » le peuple; qu'ils avoient jugé le pre- » mier chef comme pontifes, et qu'ils » jugeroient le second comme séna- » teurs. »

CHAPITRE XXIII.

Raison de la durée de l'empire d'orient. Sa destruction.

Après ce que je viens de dire de l'empire grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si long-temps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, et en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputerent le caliphat, et le feu de leur premier zèle ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, et s'y étant divisés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau, et

qui étoit tel que l'eau et tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faisoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent usage, furent en possession, pendant plusieurs siécles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, sur-tout celles des Arabes qui venoient d'Afrique ou de Syrie, les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état; et Constantin Porphyrogénete, dans son ouvrage dédié à Romain son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que, lorsque les barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres nations; et que ceux qui avoient osé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand et presque le seul commerce du monde,

dans un temps où les nations gothiques, d'un côté, et les Arabes, de l'autre, avoient ruiné le commerce et l'industrie par-tout ailleurs : les manufactures de soie y avoient passé de Perse ; et, depuis l'invasion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même : d'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer ; cela mit dans l'état d'immenses richesses, et par conséquent de grandes ressources ; et, si tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme, parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices et les vexations des grands, on remarqua que,* pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent.

Enfin les barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils

* Nicétas, *vie d'Andronic Comnene*, liv. 2.

ne furent plus si redoutables, et servirent même de barrieres contre d'autres barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulieres le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les états temporels du Pape, par le respect que l'on a pour le souverain; et les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes. *

L'empire des Turcs est à présent, à peu près, dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs; mais il subsistera long-temps; car, si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop

* Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ. *

C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs et des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Basile Porphyrogénete, la puissance des Arabes fut détruite en Perse. Mahomet, fils de Sambraël, qui y régnoit, appella du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires. ** Sur quelque mécontentement il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné

* Ainsi, les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit se rendre, par la Bosnie, à Constantinople, le roi de France par l'Albanie et la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports: ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

** Histoire écrite par Nicéphore Bryene-Cesar, *vies de Constantin Ducas, et Romain Diogene.*

contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes ; mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, et ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent, d'orient en occident, sur les terres de l'empire ; et Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le firent prisonnier, et soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelque temps après, sous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'occident. Il y avoit long-temps qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites : et elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit en Europe une opinion religieuse, que les lieux où Jésus-Christ étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, et qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante; tout le monde prit donc la croix et les armes.

Les croisés, étant arrivés en orient, assiégerent Nicée et la prirent; ils la rendirent aux Grecs: et, dans la consternation des infideles, Alexis et Jean Comnene rechasserent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses états, et se succéder

des héros si fiers et de si grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises ; et les croisés trouverent par-tout des trahisons, de la perfidie, et tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les Français, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous, * on voit dans le fond que, chez une nation étrangere, nous ne nous contraignions point, et que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte Français alla se mettre sur le trône de l'empereur ; le comte Baudouin le tira par le bras, et lui dit : » Vous devez savoir que quand on est » dans un pays, il en faut suivre les » usages. Vraiment, voilà un beau

* Histoire d'Alexis son pere, liv. 10 et 11.

» paysan, répondit-il, de s'asseoir ici,
» tandis que tant de capitaines sont de-
» bout! »

Les Allemands qui passerent ensuite, et qui étoient les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, et trouverent par-tout des esprits que nous avions révoltés. *

Enfin, la haine fut portée au dernier comble: et, quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zèle, déterminerent les Français et les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouverent les Chinois. Les Français se moquoient de leurs habillemens efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire et du papier, par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à

* *Nicétas*, histoire de Manuel Comnene, liv. 1.

la profession des armes; * et, après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident, et y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient, séparés des Turcs par les montagnes, et des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople et presque tout l'occident.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, et n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guere en Asie que les provinces qui sont en deçà du Méandre et du Sangare : la plupart de celles

* *Nicétas*, histoire, après la prise de Constantinople, chap. 3.

d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, et les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entiérement aux villes d'Italie ; et Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs nouvellement rétablis, et qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droit : * et les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais quelques treves, et qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnene eût laissé tomber la marine ; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir : mais quand,

* *Cantacuzene*, liv. 4.

dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut sans remede, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, et qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviguer. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles : on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; et, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs. *

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singuliere : ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cents lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présens, faire la paix avec tous; et il étoit inutile de la faire avec quelques-

* *Pachymere*, liv. 7.

uns.[1] Ils s'étoient faits mahométans; et le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux;[2] et dès qu'ils eurent vu des Greques, ils n'en purent plus souffrir d'autres.[3] Cela les porta à des enle-

1 *Cantacuzene*, liv. 3, ch 96; et *Pachymere*, liv. 11, ch. 9.

2 Cela donna lieu à cettte tradition du nord, rapportée par le Goth *Jornandes*, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcieres, il les chassa loin de son armée; qu'elles errerent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus férocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum atque exile, nec aliâ voce notum, nisi quae humani sermonis imaginem assignabat.*

3 *Michel Ducas*, histoire de Jean Manuel, Jean et Constantin, chap. 9. Constantin Porphyrogénete, au commencement de son extrait des ambassades, avertit que, quand les barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent

vemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages; et c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire romain.*

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; et ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans: mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans Turcs, sous cette condition,** aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire, seroient menés en es-

bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

* Voyez la note 2, à la page 160.

** Voyez l'histoire des empereurs Jean Paléologue et Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

clavage : et chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miseres qui suivirent : je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

FIN.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES

DANS LES CONSIDÉRATIONS

SUR LES ROMAINS.

A

* Les chiffres romains désignent les volumes.

D

E

F

G

H

I

K

L

M

O

R

S

T

DIALOGUE

DE SYLLA

ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes, lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sauroit s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux loix.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit quelque jour que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, et ne pare de ton nom, de tes titres, et de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire: je voyois bien que votre ame étoit haute; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande: tout, dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se

chargeoit avec plaisir de la honte, des remords et de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains, vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors vous publiâtes ces tables qui déciderent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le sang que j'ai versé, qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature

étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens; et j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes vous leur parler de vous justifier, et prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que séveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour

ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même.

Le peuple, gêné par les loix et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pese. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république? Et sans moi le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au pre-

mier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance.

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presqu'autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang; et vous avez eu de l'attachement pour elle!

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples

dans les premiers temps de la république : et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils; et cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des con-

quérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime là; et je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles; la crainte a suspendu les jalousies; et Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la républi-

que, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous em-

pêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il ; et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire ; et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene et Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; et, dans ses songes même, je lui apparoîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables,

et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes loix ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, et le bouclier que je portai sur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat, avec la justice et les loix ; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes ; et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la

bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple; et, dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, et je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate; et je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications; et je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas

un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace ; et mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix ; les conditions étoient raisonnables : et, si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile ; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le

jour que je l'ai quittée ; et ce jour assure ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, et de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines Romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les

bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage, et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hazard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame : il y cache des desseins profonds. Mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

FIN.

DISSERTATION

SUR

LA POLITIQUE DES ROMAINS

DANS LA RELIGION.

Ce ne fut ni la crainte ni la piété qui établit la religion chez les Romains, mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à régler le culte et les cérémonies qu'à donner des loix et bâtir des murailles.

Je trouve cette différence entre les législateurs romains et ceux des autres peuples, que les premiers firent la religion pour l'état, et les autres l'état pour la religion. Romulus, Tatius et Numa asservirent les dieux à la politique : le culte et les cérémonies qu'ils instituerent

furent trouvés si sages, que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir.

Quand les législateurs romains établirent la religion, ils ne penserent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale : ils ne voulurent point gêner des gens *qu'ils ne connoissoient pas encore* *. Ils n'eurent donc d'abord qu'une vue générale, qui étoit d'inspirer à un peuple qui ne craignoit rien, la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à leur fantaisie.

Les successeurs de Numa n'oserent point faire ce que ce prince n'avoit point fait : le peuple, qui avoit beaucoup perdu de sa férocité et de sa rudesse, étoit devenu capable d'une plus grande discipline. Il eût été facile d'ajouter aux

* *Variante*. Qui ne connoissoient pas encore les engagemens d'une société dans laquelle ils venoient d'entrer.

cérémonies de la religion, des principes et des regles de morale dont elle manquoit; mais les législateurs des Romains étoient trop clairvoyans pour ne point connoître combien une pareille réformation eût été dangereuse : c'eût été convenir que la religion étoit défectueuse; c'étoit lui donner des âges, et affoiblir son autorité en voulant l'établir. La sagesse des Romains leur fit prendre un meilleur parti en établissant de nouvelles loix. Les institutions humaines peuvent bien changer, mais les divines doivent être immuables comme les dieux mêmes.

Ainsi le sénat de Rome, ayant chargé le préteur Petilius * d'examiner les écrits du roi Numa, qui avoient été trouvés dans un coffre de pierre quatre cents ans après la mort de ce roi, résolut de les faire brûler, sur le rapport que lui fit ce préteur, que les cérémonies qui étoient ordonnées dans ces écrits, différoient beaucoup de celles qui se prati-

* Tite-Live, liv. XL, chap. 29.

quoient alors; ce qui pouvoit jetter des scrupules dans l'esprit des simples, et leur faire voir que le culte prescrit n'étoit pas le même que celui qui avoit été institué par les premiers législateurs et inspiré par la nymphe Égérie.

On portoit la prudence plus loin : on ne pouvoit lire les livres sybillins sans la permission du sénat, qui ne la donnoit même que dans les grandes occasions, et lorsqu'il s'agissoit de consoler les peuples. Toutes les interprétations étoient défendues ; ces livres mêmes étoient toujours renfermés ; et, par une précaution si sage, on ôtoit les armes des mains des fanatiques et des séditieux.

Les devins ne pouvoient rien prononcer sur les affaires publiques sans la permission des magistrats : leur art étoit absolument subordonné à la volonté du sénat ; et cela avoit été ainsi ordonné par les livres des pontifes, dont Cicéron nous a conservé quelques fragmens *.

* De leg. lib. II, c. 9 : *Bella disceptanto : prodigia, portenta, ad Etruscos et aruspices, si*

Polybe met la superstition au rang des avantages que le peuple romain avoit par-dessus les autres peuples : ce qui paroît ridicule aux sages est nécessaire pour les sots ; et ce peuple, qui se met si facilement en colere, a besoin d'être arrêté par une puissance invisible.

Les augures et les aruspices étoient proprement les grotesques du paganisme : mais on ne les trouvera point ridicules, si on fait réflexion que, dans une religion toute populaire comme celle-là, rien ne paroissoit extravagant ; la crédulité du peuple réparoit tout chez les Romains ; plus une chose étoit contraire à la raison humaine, plus elle leur paroissoit divine. Une vérité simple ne les auroit pas vivement touchés : il leur falloit des sujets d'admiration, il leur

senatus jusserit, deferunto. Et dans un autre endroit, lib. II, c. 8 : *Sacerdotum duo genera sunto : unum, quod praesit caerimoniis et sacris ; alterum, quod interpretetur fatidicorum et vatum effata incognita, cùm senatus populusque adsciverit.*

falloit des signes de la divinité; et ils ne les trouvoient que dans le merveilleux et le ridicule.

C'étoit, à la vérité, une chose très extravagante, de faire dépendre le salut de la république de l'appétit sacré d'un poulet, et de la disposition des entrailles des victimes : mais ceux qui introduisirent ces cérémonies en connoissoient bien le fort et le foible, et ce ne fut que par de bonnes raisons qu'ils pécherent contre la raison même. Si ce culte avoit été plus raisonnable, les gens d'esprit en auroient été la dupe aussi bien que le peuple, et par là on auroit perdu tout l'avantage qu'on en pouvoit attendre : il falloit donc des cérémonies qui pussent entretenir la superstition des uns, et entrer dans la politique des autres; c'est ce qui se trouvoit dans les divinations. On y mettoit les arrêts du ciel dans la bouche des principaux sénateurs, gens éclairés, et qui connoissoient également le ridicule et l'utilité des divinations.

Cicéron dit [1] que Fabius, étant augure, tenoit pour regle que ce qui étoit avantageux à la république, se faisoit toujours sous de bons auspices. Il pense, comme Marcellus [2], que, quoique la crédulité populaire eût établi au commencement les augures, on en avoit retenu l'usage pour l'utilité de la république; et il met cette différence entre les Romains et les étrangers, que ceux-ci s'en servoient indifféremment dans toutes les occasions, et ceux-là seulement dans les affaires qui regardoient l'intérêt public. Cicéron [3] nous apprend que la foudre tombée du côté gauche étoit d'un bon augure, excepté dans les assemblées du peuple, *praeterquàm ad comitia*. Les regles de l'art cessoient dans cette occasion : les magistrats y

1 *Optimis auspiciis ea geri quae pro reipublicae salute gererentur; quae contra rempublicam fierent, contra auspicia fieri.* (De Senectute, cap. IV.)

2 *De divinatione*, l. II, c. 35.

3 Ibid.

jugeoient à leur fantaisie de la bonté des auspices, et ces auspices étoient une bride avec laquelle ils menoient le peuple. Cicéron ajoute : *Hoc institutum reipublicae causâ est, ut comitiorum, vel in jure legum, vel in judiciis populi, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes*[1]. Il avoit dit auparavant qu'on lisoit dans les livres sacrés : *Jove tonante et fulgurante, comitia populi habere nefas esse*[2]. Cela avoit été introduit, dit-il, pour fournir aux magistrats un prétexte de rompre les assemblées du peuple[3]. Au reste, il étoit indifférent que la victime qu'on immoloit se trouvât de bon ou de mauvais augure : car, lorsqu'on n'étoit pas content de la premiere, on en immoloit une seconde, une troisieme, une quatrieme, qu'on appelloit

1 *De divinatione*, lib. II, c. 35.

2 Ibid. c. 18.

3 *Hoc reipublicae causâ constitutum ; comitiorum enim non habendorum causas esse voluerunt.* Ibid.

hostiae succedaneae. Paul Émile, voulant sacrifier, fut obligé d'immoler vingt victimes : les dieux ne furent appaisés qu'à la derniere, dans laquelle on trouva des signes qui promettoient la victoire. C'est pour cela qu'on avoit coutume de dire que, dans les sacrifices, les dernieres victimes valoient toujours mieux que les premieres. César ne fut pas si patient que Paul Émile : ayant égorgé plusieurs victimes, dit Suétone *, sans en trouver de favorables, il quitta les autels avec mépris, et entra dans le sénat.

Comme les magistrats se trouvoient maîtres des présages, ils avoient un moyen sûr pour détourner le peuple d'une guerre qui auroit été funeste, ou pour lui en faire entreprendre une qui auroit pu être utile. Les devins qui suivoient toujours les armées, et qui étoient plutôt les interpretes du général que des

* *Pluribus hostiis caesis, cùm litare non posset, introiit curiam, spretâ religione.* (In Jul. Cæs. cap. LXXXI.)

dieux, inspiroient de la confiance aux soldats. Si par hasard quelque mauvais présage avoit épouvanté l'armée, un habile général en convertissoit le sens, et se le rendoit favorable : ainsi Scipion, qui tomba en sautant de son vaisseau sur le rivage d'Afrique, prit de la terre dans ses mains : « Je te tiens, dit-il, ô « terre d'Afrique ! » et par ces mots il rendit heureux un présage qui avoit paru si funeste.

Les Siciliens s'étant embarqués pour faire quelque expédition en Afrique, furent si épouvantés d'une éclipse de soleil, qu'ils étoient sur le point d'abandonner leur entreprise : mais le général leur représenta « qu'à la vérité cette « éclipse eût été de mauvais augure si « elle eût paru avant leur embarque- « ment ; mais que, puisqu'elle n'avoit « paru qu'après, elle ne pouvoit me- « nacer que les Africains. » Par là il fit cesser leur frayeur, et trouva dans un sujet de crainte le moyen d'augmenter leur courage.

César fut averti plusieurs fois par les devins de ne point passer en Afrique avant l'hiver. Il ne les écouta pas, et prévint par là ses ennemis, qui, sans cette diligence, auroient eu le temps de réunir leurs forces.

Crassus, pendant un sacrifice, ayant laissé tomber son couteau des mains, on en prit un mauvais augure; mais il rassura le peuple en lui disant: « Bon « courage! au moins mon épée ne m'est « jamais tombée des mains. »

Lucullus étant près de donner bataille à Tigrane, on vint lui dire que c'étoit un jour malheureux: « Tant mieux, « dit-il, nous le rendrons heureux par « notre victoire. »

Tarquin le Superbe, voulant établir des jeux en l'honneur de la déesse Mania, consulta l'oracle d'Apollon, qui répondit obscurément, et dit qu'il falloit sacrifier têtes pour têtes, *capitibus pro capitibus supplicandum*. Ce prince, plus cruel encore que superstitieux, fit immoler des enfans: mais Junius Bru-

tus changea ce sacrifice horrible; car il le fit faire avec des têtes d'ail et de pavot, et par là remplit ou éluda l'oracle [1].

On coupoit le nœud gordien quand on ne pouvoit pas le délier: ainsi Claudius Pulcher, voulant donner un combat naval, fit jetter les poulets sacrés à la mer, afin de les faire boire, disoit-il, puisqu'ils ne vouloient pas manger [2].

Il est vrai qu'on punissoit quelquefois un général de n'avoir pas suivi les présages, et cela même étoit un nouvel effet de la politique des Romains. On vouloit faire voir au peuple que les mauvais succès, les villes prises, les batailles perdues, n'étoient point l'effet d'une mauvaise constitution de l'état, ou de la foiblesse de la république; mais de l'impiété d'un citoyen contre lequel les dieux étoient irrités. Avec cette persuasion, il n'étoit pas difficile de rendre

1 Macrob. *Saturnal.* lib. 1, cap. 7.

2 *Quia esse nolunt, bibant.* Val. Maxim. 1, c. IV, art. 3.

la confiance au peuple ; il ne falloit pour cela que quelques cérémonies et quelques sacrifices. Ainsi, lorsque la ville étoit menacée ou affligée de quelque malheur, on ne manquoit pas d'en chercher la cause, qui étoit toujours la colere de quelque dieu dont on avoit négligé le culte : il suffisoit, pour s'en garantir, de faire des sacrifices et des processions ; de purifier la ville avec des torches, du soufre, et de l'eau salée. On faisoit faire à la victime le tour des remparts avant de l'égorger ; ce qui s'appelloit *sacrificium amburbium*, et *amburbiale*. On alloit même quelquefois jusqu'à purifier les armées et les flottes, après quoi chacun reprenoit courage.

Scévola, grand pontife, et Varron, un de leurs grands théologiens, disoient qu'il étoit nécessaire que le peuple ignorât beaucoup de choses vraies et en crût beaucoup de fausses : S. Augustin dit *

* *Totum consilium prodidit sapientum per*

que Varron avoit découvert par là tout le secret des politiques et des ministres d'état.

Le même Scévola, au rapport de Saint Augustin [1], divisoit les dieux en trois classes : ceux qui avoient été établis par les poëtes; ceux qui avoient été établis par les philosophes; et ceux qui avoient été établis par les magistrats, *à principibus civitatis.*

Ceux qui lisent l'histoire romaine, et qui sont un peu clairvoyans, trouvent à chaque pas des traits de la politique dont nous parlons. Ainsi on voit Cicéron, qui, en particulier et parmi ses amis, fait à chaque moment une confession d'incrédulité [2], parler en public avec un zèle extraordinaire contre l'impiété de Verrès. On voit un Claudius, qui avoit insolemment profané les mysteres de la bonne déesse, et dont

quod civitates et populi regerentur. (De civit. Dei, lib. IV, cap. XXXI.)

1 *Ibidem.*

2 *Adeòne me delirare censes ut ista credam?*

l'impiété avoit été marquée par vingt arrêts du sénat, faire lui-même à ce sénat qui l'avoit foudroyé, une harangue remplie de zèle contre le mépris des pratiques anciennes et de la religion. On voit un Salluste, le plus corrompu de tous les citoyens, mettre à la tête de ses ouvrages une préface digne de la gravité et de l'austérité de Caton. Je n'aurois jamais fait si je voulois épuiser tous les exemples.

Quoique les magistrats ne donnassent pas dans la religion du peuple, il ne faut pas croire qu'ils n'en eussent point. M. Cudworth a fort bien prouvé que ceux qui étoient éclairés parmi les payens, adoroient une divinité suprême, dont les divinités du peuple n'étoient qu'une participation. Les payens, très peu scrupuleux dans le culte, croyoient qu'il étoit indifférent d'adorer la divinité même, ou les manifestations de la divinité; d'adorer, par exemple, dans Vénus, la puissance passive de la nature, ou la divinité suprême, en tant

qu'elle est susceptible de toute génération; de rendre un culte au soleil ou à l'Être suprême, en tant qu'il anime les plantes, et rend la terre féconde par sa chaleur. Ainsi le stoïcien Balbus dit, dans Cicéron *, « que Dieu participe « par sa nature à toutes les choses d'ici « bas; qu'il est Cérès sur la terre, Nep« tune sur les mers. » Nous en saurions davantage si nous avions le livre qu'Asclépiade composa, intitulé l'*Harmonie de toutes les théologies*.

Comme le dogme de l'ame du monde étoit presque universellement reçu, et que l'on regardoit chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette ame étoit répandue, il sembloit qu'il étoit permis d'adorer indifféremment toutes ces parties, et que le

* *Deus pertinens per naturam cujusque rei, per terras Ceres, per maria Neptunus, alii per alia, poterunt intelligi : qui qualesque sint, quoque eos nomine consuetudo nuncupaverit, hos deos et venerari et colere debemus.* De nat. Deorum, lib. II, c. 28.

culte devoit être arbitraire comme étoit le dogme.

Voilà d'où étoit né cet esprit de tolérance et de douceur qui régnoit dans le monde payen : on n'avoit garde de se persécuter et de se déchirer les uns les autres : toutes les religions, toutes les théologies, y étoient également bonnes : les hérésies, les guerres et les disputes de religion, y étoient inconnues : pourvu qu'on allât adorer au temple, chaque citoyen étoit grand pontife dans sa famille.

Les Romains étoient encore plus tolérans que les Grecs, qui ont toujours gâté tout : chacun sait la malheureuse destinée de Socrate.

Il est vrai que la religion égyptienne fut toujours proscrite à Rome : c'est qu'elle étoit intolérante, qu'elle vouloit régner seule, et s'établir sur les débris des autres ; de manière que l'esprit de douceur et de paix qui régnoit chez les Romains, fut la véritable cause de la guerre qu'ils lui firent sans relâche.

Le sénat ordonna d'abattre les temples des divinités égyptiennes ; et Valère-Maxime [1] rapporte à ce sujet qu'Émilius-Probus donna les premiers coups, afin d'encourager par son exemple les ouvriers, frappés d'une crainte superstitieuse.

Mais les prêtres de Sérapis et d'Isis avoient encore plus de zèle pour établir ces cérémonies qu'on n'en avoit à Rome pour les proscrire. Quoiqu'Auguste, au rapport de Dion [2], en eût défendu l'exercice dans Rome, Agrippa, qui commandoit dans la ville en son absence, fut obligé de le défendre une seconde fois. On peut voir dans Tacite et dans Suétone les fréquens arrêts que le sénat fut obligé de rendre pour bannir ce culte de Rome.

Il faut remarquer que les Romains confondirent les Juifs avec les Égyptiens, comme on sait qu'ils confondirent les chrétiens avec les Juifs : ces deux

1 Liv. I, chap. III, art. 3.
2 Liv. XXXIV.

religions furent long-temps regardées comme deux branches de la première, et partagerent avec elle la haine, le mépris et la persécution des Romains. Les mêmes arrêts qui abolirent à Rome les cérémonies égyptiennes mettent toujours les cérémonies juives avec celles-ci, comme il paroît par Tacite [1], et par Suétone dans les vies de Tibere et de Claude. Il est encore plus clair que les historiens n'ont jamais distingué le culte des chrétiens d'avec les autres. On n'étoit pas même revenu de cette erreur du temps d'Adrien, comme il paroît par une lettre que cet empereur écrivit d'Égypte au consul Servianus : « Tous « ceux qui en Égypte adorent Sérapis « sont chrétiens, et ceux mêmes qu'on

1 Annal. lib. II, c. 85.

2 *Illi qui Serapin colunt, christiani sunt; et devoti sunt Serapi, qui se Christi episcopos dicunt. Nemo illic archi-synagogus Judaeorum, nemo Samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes, qui non Serapin colat. Ipse ille patriarcha*

« appelle évêques sont attachés au culte « de Sérapis. Il n'y a point de Juif, de « prince de synagogue, de Samaritain, « de prêtre des chrétiens, de mathéma- « ticien, de devin, de baigneur, qui « n'adore Sérapis. Le patriarche même « des Juifs adore indifféremment Sé- « rapis et le Christ. Ces gens n'ont « d'autre dieu que Sérapis : c'est le dieu « des chrétiens, des Juifs, et de tous « les peuples. » Peut-on avoir des idées plus confuses de ces trois religions, et les confondre plus grossiérement ?

Chez les Égyptiens, les prêtres faisoient un corps à part, qui étoit entretenu aux dépens du public : de là naissoient plusieurs inconvéniens; toutes les richesses de l'état se trouvoient englou-

(Judæorum scilicet), *cùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapin adorare, ab aliis cogitur Christum. Unus illis deus est Serapis : hunc Judaei, hunc christiani, hunc omnes venerantur et gentes* (Flavius Vopiscus, *in vita Saturnini.* Vid. *Historiae augustae scriptores*, in-fol. 1620, page 245; et in-8°. 1671, t. 2, p. 719.)

tiés dans une société de gens qui, recevant toujours et ne rendant jamais, attiroient insensiblement tout à eux. Les prêtres d'Égypte, ainsi gagés pour ne rien faire, languissoient tous dans une oisiveté dont ils ne sortoient qu'avec les vices qu'elle produit; ils étoient brouillons, inquiets, entreprenans; et ces qualités les rendoient extrêmement dangereux. Enfin un corps dont les intérêts avoient été violemment séparés de ceux de l'état, étoit un monstre; et ceux qui l'avoient établi avoient jetté dans la société une semence de discorde et de guerres civiles. Il n'en étoit pas de même à Rome: on y avoit fait de la prêtrise une charge civile; les dignités d'augure, de grand pontife, étoient des magistratures; ceux qui en étoient revêtus étoient membres du sénat, et par conséquent n'avoient pas des intérêts différens de ceux de ce corps. Bien loin de se servir de la superstition pour opprimer la république, ils l'employoient utilement à la soutenir. « Dans notre

« ville, dit Cicéron *, les rois, et les « magistrats qui leur ont succédé, ont « toujours eu un double caractère, et « ont gouverné l'état sous les auspices « de la religion. »

Les duumvirs avoient la direction des choses sacrées : les quindécimvirs avoient soin des cérémonies de la religion, gardoient les livres des sibylles ; ce que faisoient auparavant les décemvirs et les duumvirs. Ils consultoient les oracles lorsque le sénat l'avoit ordonné, et en faisoient le rapport, y ajoutant leur avis ; ils étoient aussi commis pour exécuter tout ce qui étoit prescrit dans les livres des sibylles, et pour faire célébrer les jeux séculaires : de maniere que toutes les cérémonies religieuses passoient par les mains des magistrats.

* *Apud veteres, qui rerum potiebantur, iidem auguria tenebant, ut testis est nostra civitas, in qua et reges, augures, et postea privati eodem sacerdotio praediti rempublicam religionum auctoritate rexerunt.* (De divinatione, lib. 1, c. 40.

Les rois de Rome avoient une espèce de sacerdoce. Il y avoit de certaines cérémonies qui ne pouvoient être faites que par eux. Lorsque les Tarquins furent chassés, on craignoit que le peuple ne s'apperçût de quelque changement dans la religion; cela fit établir un magistrat appellé *rex sacrorum*, qui, dans les sacrifices, faisoit les fonctions des anciens rois, et dont la femme étoit appellée *regina sacrorum*. Ce fut le seul vestige de royauté que les Romains conserverent parmi eux.

Les Romains avoient cet avantage, qu'ils avoient pour législateur le plus sage prince dont l'histoire profane ait jamais parlé : ce grand homme ne chercha pendant tout son regne qu'à faire fleurir la justice et l'équité, et il ne fit pas moins sentir sa modération à ses voisins qu'à ses sujets. Il établit les fécialiens, qui étoient des prêtres sans le ministere desquels on ne pouvoit faire ni la paix ni la guerre. Nous avons encore des formulaires de sermens faits par

ces fécialiens, quand on concluoit la paix avec quelque peuple. Dans celle que Rome conclut avec Albe, un fécialien dit, dans Tite-Live* : « Si le peuple « romain est le premier à s'en départir, « *publico consilio dolove malo*, qu'il « prie Jupiter de le frapper comme il va « frapper le cochon qu'il tenoit dans ses « mains ; » et aussitôt il l'abattit d'un coup de caillou.

Avant de commencer la guerre, on envoyoit un de ces fécialiens faire ses plaintes au peuple qui avoit porté quelque dommage à la république. Il lui donnoit un certain temps pour se consulter et pour chercher les moyens de rétablir la bonne intelligence. Mais, si on négligeoit de faire l'accommodement, le fécialien s'en retournoit, et sortoit des terres de ce peuple injuste, après avoir invoqué contre lui les dieux célestes et ceux des enfers : pour lors le sénat ordonnoit ce qu'il croyoit juste et pieux.

* Lib. 1, c. 24.

Ainsi les guerres ne s'entreprenoient jamais à la hâte, et elles ne pouvoient être qu'une suite d'une longue et mûre délibération.

La politique qui régnoit dans la religion des Romains se développa encore mieux dans leurs victoires. Si la superstition avoit été écoutée, on auroit porté chez les vaincus les dieux des vainqueurs; on auroit renversé leurs temples; et, en établissant un nouveau culte, on leur auroit imposé une servitude plus rude que la premiere. On fit mieux: Rome se soumit elle-même aux divinités étrangeres; elle les reçut dans son sein; et par ce lien, le plus fort qui soit parmi les hommes, elle s'attacha des peuples qui la regarderent plutôt comme le sanctuaire de la religion que comme la maîtresse du monde.

Mais, pour ne point multiplier les êtres, les Romains, à l'exemple des Grecs, confondirent adroitement les divinités étrangeres avec les leurs : s'ils

trouvoient dans leurs conquêtes un dieu qui eût du rapport à quelqu'un de ceux qu'on adoroit à Rome, ils l'adoptoient, pour ainsi dire, en lui donnant le nom de la divinité romaine, et lui accordoient, si j'ose me servir de cette expression, le droit de bourgeoisie dans leur ville. Ainsi, lorsqu'ils trouvoient quelque héros fameux qui eût purgé la terre de quelque monstre, ou soumis quelque peuple barbare, ils lui donnoient aussitôt le nom d'Hercule. « Nous « avons percé jusqu'à l'Océan, dit Ta- « cite *, et nous y avons trouvé les co- » lonnes d'Hercule, soit qu'Hercule y « ait été, soit que nous ayons attribué « à ce héros tous les faits dignes de sa « gloire. »

Varron a compté quarante-quatre de

* *Ipsum quinetiam Oceanum illà tentavimus; et superesse adhuc Herculis columnas fama vulgavit : sive adiit Hercules, seu quidquid ubique magnificum est, in claritatem ejus referre consensimus.* (De moribus German. cap. XXXIV.)

ces dompteurs de monstres; Cicéron [1] n'en a compté que six, vingt-deux Muses, cinq Soleils, quatre Vulcains, cinq Mercures, quatre Apollons, trois Jupiters.

Eusebe va plus loin [2]; il compte presque autant de Jupiters que de peuples.

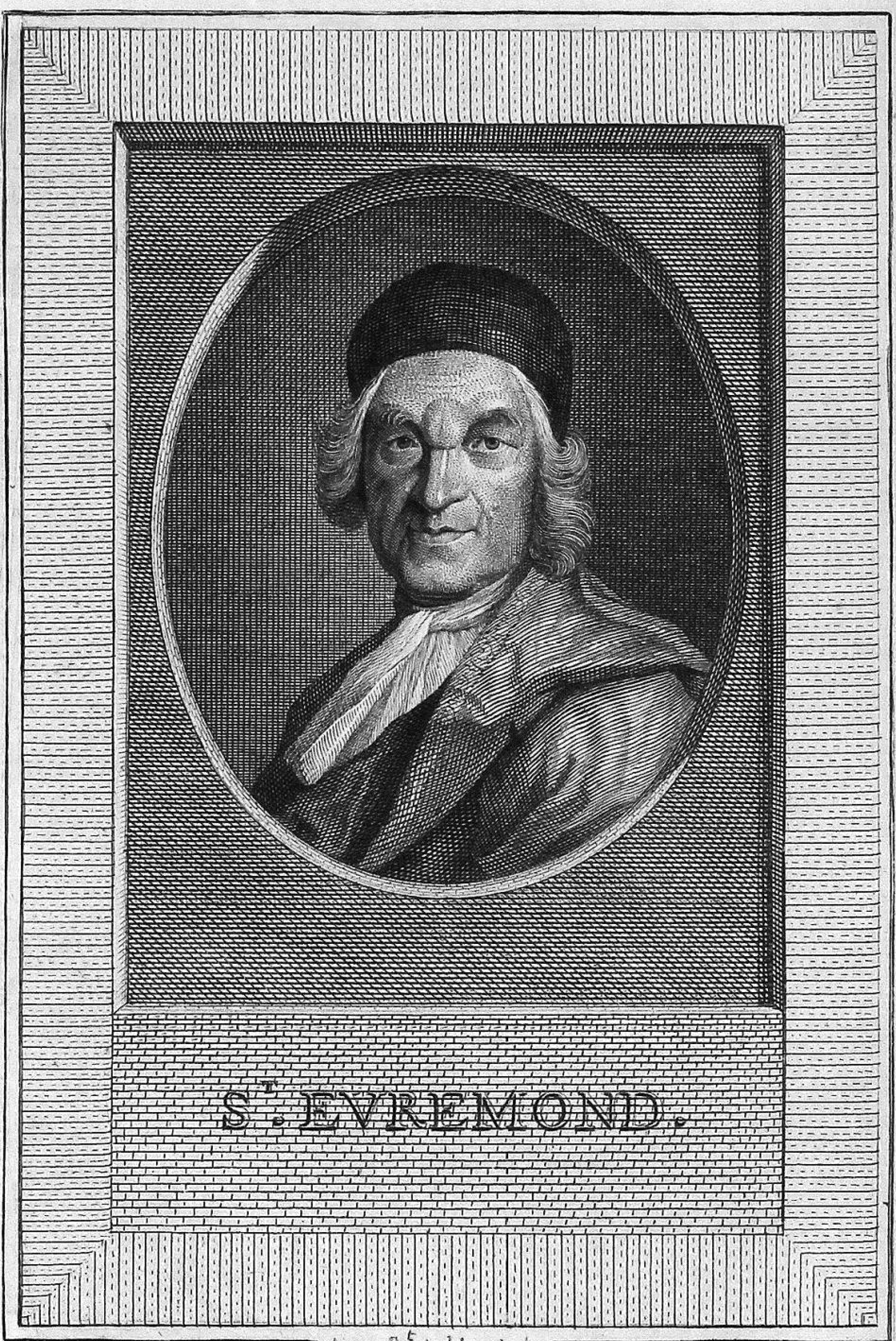
Les Romains, qui n'avoient proprement d'autre divinité que le génie de la république, ne faisoient point d'attention au désordre et à la confusion qu'ils jettoient dans la mythologie: la crédulité des peuples, qui est toujours au dessus du ridicule et de l'extravagant, réparoit tout.

1 *De natura deorum*, lib. III, cap. 16, 21, 22, 23.

2 *Praeparatio evangelica*, lib. III.

FIN.

DIJON,
DE L'IMPRIMERIE DE J. P. MOROGE.
An 4e.



Aug. St. Aubin sculp.

RÉFLEXIONS

SUR

LES DIVERS GÉNIES

DU PEUPLE ROMAIN

DANS LES DIVERS TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE.

PAR SAINT-ÉVREMOND.



A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

M. DCC. XCV.

RÉFLEXIONS
SUR LES DIVERS GÉNIES
DU PEUPLE ROMAIN,
DANS LES DIVERS TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine fabuleuse des Romains, et de leur génie sous leurs premiers rois.

Il est de l'origine des peuples, comme des généalogies des particuliers : on ne peut souffrir des commencemens bas et obscurs. Ceux-ci vont à la chimere ; ceux-là donnent dans les fables. Les hommes sont naturellement défectueux, et naturellement vains. Parmi eux, les fondateurs des états, les législateurs, les conquérans, peu satisfaits de la con-

dition humaine, dont ils connoissoient les foiblesses et les défauts, ont cherché bien souvent hors d'elle les causes de leur mérite ; et de là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque dieu, dont ils se disoient descendus, ou dont ils reconnoissoient une protection particuliere. Quelques uns ont fait semblant d'en être persuadés pour persuader les autres, et se sont servis ingénieusement d'une tromperie avantageuse, qui donnoit de la vénération pour leur personne, et de la soumission pour leur puissance.

Il y en a eu qui s'en sont flattés sérieusement : le mépris qu'ils faisoient des hommes, et l'opinion présomptueuse qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimériquement une origine différente de la nôtre. Mais il est arrivé plus souvent que les peuples, pour se faire honneur, et par un esprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien servis, ont donné cours à cette sorte de fables.

Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité-là. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Énée conducteur des Troyens en Italie ; ils ont rafraîchi leur alliance avec les dieux par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du dieu Mars, et qu'ils ont fait dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin en sa race, mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particuliere avec la déesse Égérie, et ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses cérémonies. Enfin les destins n'eurent autre soin que de fonder Rome, si on les en croit : jusques-là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses rois aux différens besoins de son peuple.

Je hais les admirations fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les vouloir

favoriser par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes, sans aucun assujettissement à de folles opinions, laissées et reçues. Le travail seroit ennuyeux, si j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques temps mémorables, et l'esprit différent dont on a vu Rome diversement animée.

Les rois ont eu si peu de part à la grandeur du peuple romain, qu'ils ne m'obligent pas à des considérations fort particulieres. C'est avec raison que les historiens ont nommé leur regne, l'enfance de Rome; car elle n'a eu sous eux qu'un très foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept rois, au bout de deux cents tant d'années, n'ont pas laissé un état beaucoup plus grand que celui de Parme, ou de Mantoue.

Une seule bataille gagnée aujourd'hui en des lieux serrés donneroit plus d'étendue. Pour ces talens divers et singuliers qu'on attribue à chacun par une mystérieuse providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de princes. Rarement on a vu le successeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux et agissant a mis tout le mérite dans la guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est cru le plus grand politique du monde, de se conserver dans la paix. Celui-là faisoit de la justice sa principale vertu : celui-ci n'a eu de zele que pour ce qui regarde la religion. Ainsi chacun a suivi son naturel, et s'est plu dans l'exercice de son talent ; et il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus : tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au peuple romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu Rome sous les rois. Car il n'y a rien

qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt, qu'on n'entend point, par un nouvel esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, et ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces institutions nouvelles auroient toute leur utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entiere à la guerre sous Romulus. On ne fit autre chose sous Numa que d'établir des pontifes et des prêtres. Tullus Hostilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux, pour les tourner à la discipline militaire. Cette discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit Ancus se porter aux commodités et aux embellissemens de la ville. Le premier Tarquin, pour donner plus de dignité au sénat, et plus de majesté à l'empire,

inventa les ornemens, et donna les marques de distinction. Le soin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, et de les diviser par tribus, selon leurs facultés, pour contribuer avec justice et proportion aux nécessités publiques. Tarquin le superbe, dit Florus, rendit un grand service à son pays, quand il donna lieu par sa tyrannie à l'établissement de la république. C'est le discours d'un Romain, qui pour être né sous des empereurs, ne laisse pas de préférer la liberté à l'empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la république sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces rois : il est certain que chacun a eu son talent particulier ; mais pas un d'eux n'eut de capacité assez étendue. Il falloit à Rome de ces grands rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens princes les di-

verses institutions qu'un même auroit pu faire aisément durant sa vie.

Le regne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualités principales. Il manquoit d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots; il ne savoit ni gouverner selon les loix, ni régner contre.

Dans un état si violent pour le peuple, et si peu sûr pour le prince, on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand la mort de la misérable Lucrece la fit naître. Cette prude, farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre. Elle se tua de ses propres mains, après avoir été violée par Sextus, et remit en mourant la vengeance de son honneur à Brutus et à Collatinus. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-temps, et jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la cons-

piration des esprits à venger Lucrece. Le peuple, à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même; et comme il arrive dans la plupart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime par la compassion qu'on avoit de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez dans Tite-Live jusqu'aux moindres particularités de l'emportement et de la conduite des Romains : mélange bizarre de fureur et de sagesse, ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la discipline l'accompagne. Il est certain que Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une république admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur sans examiner beau-

coup ses actions. Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou, quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siecle, et même l'avoir pratiqué, pour savoir s'il fit mourir ses enfans par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche et dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le regne de Tarquin, me le persuade, aussi bien que son adresse à faire chasser Collatinus du consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalut sur toutes choses; et que dans ce dur et triste choix de se perdre, ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le soin de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Collatinus se ruina pour favoriser ses

neveux. Celui-ci se rendit maître du public par la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche. C'étoit le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, et a produit fort long-temps depuis, des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du génie des premiers Romains dans les commencemens de la république.

DANS les premiers temps de la république, on étoit furieux de liberté et de bien public : l'amour du pays ne laissoit rien aux mouvemens de la nature. Le zele du citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une justice farouche le pere faisoit mourir son propre fils pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée : tantôt on se dévouoit soi-même par une superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la société étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, et plus à notre aise. La vaillance avoit je ne sais quoi de féroce, et l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de science dans la guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de no-

ble : ce n'étoit point un esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-dessus des autres. A proprement parler, les Romains étoient des voisins fâcheux et violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, et labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent le consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie : le partage des dépouilles a causé le bannissement. On a refusé d'aller à la guerre sous certains chefs : on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux magistrats qu'on avoit faits, et aux capitaines qu'on avoit choisis.

Le génie de ce peuple étoit rustique comme farouche. Les dictateurs se tiroient quelquefois de la charrue, qu'ils reprenoient quand l'expédition étoit achevée, moins par le choix d'une con-

dition tranquille et innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte.

Pour cette frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des choses agréables : mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les richesses qu'on ne connoissoit pas : on se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus : on se passoit des plaisirs, dont on n'avoit pas l'idée. Cependant, à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains, pour les premieres gens de l'univers : car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions ; soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages ; soit que les neveux, glorieux en tout, aient voulu que leurs ancêtres eussent les vertus quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je sais bien qu'on peut alléguer certaines actions d'une vertu si belle et si

pure, qu'elles serviront d'exemples dans tous les siecles. Mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce temps-là; ou c'étoient des actions singulieres, qui échappant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes et si grossieres convenoient à la république qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere et de raison. Mais cette qualité considérée en elle-même étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'antiquité, et pour avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'univers.

CHAPITRE III.

Des premieres guerres des Romains.

Les premieres guerres des Romains ont été très importantes à leur égard, mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'intérêt de la république ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la domination des Tarquins; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolan que par les larmes de sa mere; et que la défense du capitole fut la derniere ressource des Romains, lorsqu'après la défaite de leur armée leur ville même fut prise par les Gaulois. Mais considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoit plutôt des tumultes que de véritables guerres : et à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vu l'espece d'art militaire que pratiquoient les Romains en ce temps-là,

je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride aux chevaux pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie; des gens qui se reposoient de la sûreté de leur garde sur des oies et sur des chiens, dont ils punissoient la paresse, ou récompensoient la vigilance. Cette façon grossiere de faire la guerre a duré assez long-temps. Les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves, et peu entendus, qui avoient affaire à des ennemis moins courageux, et plus ignorans. Mais, parce que les chefs s'appelloient des consuls et des dictateurs, que les troupes se nommoient des légions, et les soldats des Romains, on a plus donné à la vanité des choses; et sans considérer la différence des temps et des personnes, on a voulu que ce fussent des mêmes armées sous Camille, sous Manlius, sous Cincinnatus, sous Papirius Cursor, sous Curius Dentatus, que sous

Scipion, sous Marius, sous Sylla, sous Pompée et sous César.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps, c'est un grand courage, une grande austérité de mœurs, un grand amour pour la patrie, une valeur égale : dans les derniers, beaucoup de science en ce qui regarde la guerre, et en toutes choses, mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de là, que les gens de bien, à qui le vice et le luxe étoient odieux, ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs ancêtres, mais ont étendu leur admiration sur tout, sans distinguer en quoi ils avoient du mérite, et en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur siecle, ont donné mille louanges à l'antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir; et ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaisie, ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement, et sachant

que tous les siecles ont leurs défauts et leurs vertus, ils jugeoient sainement en leur ame, du temps de leurs peres, et du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, et de crier, quelquefois à propos, quelquefois sans raison : *Majores nostri, majores nostri,* comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les historiens ont pris aussi-tôt le même esprit de respect pour les anciens, et faisant un héros de chaque consul, ils n'ont laissé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien servi la république.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir ; mais c'est une chose différente de celle dont nous parlons ; et on peut dire véritablement que les bons citoyens étoient chez les vieux Romains, et les bons capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite-Live sur la guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains. *

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, et ne comprends pas comment un homme de si bon esprit a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce conquérant avec aussi peu de force qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit roi de Macédoine. Il devoit se souvenir qu'un simple général des Carthaginois a passé les Alpes

* Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live, qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé, si Alexandre avoit fait la guerre aux Romains. Voyez le 9e. livre de la 1ere. décade.

avec une armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez : il donne autant de capacité, pour la guerre, à Papirius Cursor, et à tous les consuls de ce temps-là, qu'en eut Alexandre, bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usage de la cavalerie. Ils savoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du combat, et on lui ramenoit les chevaux pour suivre les ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les Romains faisoient consister leurs forces dans l'infanterie, et comptoient pour peu de chose le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les légions sur-tout avoient en grand mépris la cavalerie des ennemis, jusqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Thessaliens leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'Annibal leur donna depuis de grandes frayeurs, et ces invincibles légions en

furent quelque temps si épouvantées, qu'elles n'osoient descendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au temps de Papirius, on ne savoit, pour ainsi dire, ce que c'étoit que la cavalerie, on ne savoit encore ni se poster, ni camper dans aucun ordre; car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp sur celui de Pyrrhus, et qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les machines et les ouvrages nécessaires pour un grand siege : ce qui venoit ou du peu d'invention de ce peuple nullement industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles armées, on ne donnoit pas le loisir aux hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une armée passoit des mains d'un consul dans celles d'un autre, plus rarement encore celui qui avoit les légions en conservoit le commandement, son terme expiré; ce qui étoit admirable pour la conservation de la répu-

blique, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasimene, où l'on fut obligé de créer un dictateur, Fabius à peine avoit arrêté l'impétuosité d'Annibal par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des consuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius, et cependant l'appréhension d'un mal éloigné, l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux consuls se gouvernerent prudemment dans cette guerre : ils ruinoient insensiblement Annibal, comme ils rétablissoient la république ; quand, par la même raison, on mit en leur place Terentius Varro, un présomptueux, un ignorant qui donna la bataille de Cannes, et la perdit ; qui réduisit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvénient, qui empêchoit de donner toujours aux armées les chefs les plus capables de les commander. Les deux consuls ne pouvant être patriciens, et les patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race plébéienne; il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au peuple, qui devoit son élection à la faveur; et celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du peuple, s'il étoit patricien, ou par l'intrigue, et les artifices des sénateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'armée des Macédoniens, où les chefs et les soldats subsistoient ensemble depuis un temps incroyable : c'étoit le vieux corps de Philippe, pour ainsi parler, renouvellé de temps en temps, et augmenté selon les besoins par Alexandre. Ici la valeur de la cavalerie égaloit la fermeté de la phalange, à qui même on peut

donner l'avantage sur la légion, puisque dans la guerre de Pyrrhus, les légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables phalanges de Macédoniens ramassés. Ici l'on entendoit également la guerre de siege et la guerre de campagne. Jamais armée n'a eu affaire à tant d'ennemis, et n'a vu tant de climats différens. Que si la diversité des pays où l'on fait la guerre, et celle des nations qu'on assujettit, peuvent former notre expérience, comment les Romains entreroient-ils en comparaison avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais sortis d'Italie, qui n'avoient vu d'autres ennemis, que de petits peuples voisins de leur république ? La discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la république fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance : ce qui faisoit

dire à Fabricius, que les Épirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le consul avoit été vaincu par le roi des Épirotes.

Dans la premiere guerre de Carthage, Régulus défit en Afrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardoit déja comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que sur les conditions qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un Lacédémonien, nommé Xantippe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, homme de valeur et d'expérience, s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthaginois, et de la conduite des Romains; s'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns et les autres fort ignorans dans la guerre; et à force d'en discourir parmi les soldats, le bruit vint jusqu'au sénat de Carthage, du peu de cas que ce Lacédémonien faisoit de leurs ennemis. Les magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre; et Xantippe, après leur avoir fait voir les fautes passées,

leur promit le gain du combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un misérable état, où l'on désespere de toutes choses, on prend confiance en autrui, plus aisément qu'en soi-même : ainsi les jalousies, fatales au mérite des étrangers, céderent à la nécessité présente, et les plus puissans, pressés de l'appréhension de leur ruine, s'abandonnerent sans envie à la capacité de Xantippe. Je ferois une histoire au lieu d'alléguer un exemple, si je m'étendois davantage, il suffit de dire que Xantippe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'armée des Carthaginois, et sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entieres victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois, hors de péril, furent honteux de devoir leur salut à un étranger, et revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte, en se défaisant de celui

qui les avoit défaits des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échapper; * mais il est certain que lorsque Xantippe ne commanda plus les troupes carthaginoises, les Romains reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains, venoient de la capacité de l'un, et du peu de suffisance des autres: et en effet, lorsqu'il vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté, car ils éprouvoient le contraire assez souvent; mais il les assuroit qu'ils avoient

* Appien dit au premier livre des guerres des Romains, que les Carthaginois renvoyerent Xantippe dans une de leurs galeres, avec de beaux présens, mais qu'ils donnerent ordre au capitaine de la galere de le faire jetter dans la mer à une certaine distance de Carthage.

affaire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il est de cette science comme des arts et de la politesse : elle passe d'une nation à une autre, et regne en divers temps, et en différens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point; Philippe l'emporta sur eux, et toutes choses arriverent à leur perfection sous Alexandre. Lorsqu'Alexandre seul se corrompit, elle demeura encore chez ses successeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois; et quelque vanité qu'aient les Romains, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs défaites, par des réflexions sur leurs fautes, et par l'observation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si on considere que les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les esclaves; on avoit composé des armées de nou-

veaux soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine, seulement quand les consuls sont devenus plus habiles, et que les Romains en général ont mieux su faire la guerre.

CHAPITRE V.

Le génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la guerre.

MON dessein n'est pas de m'étendre sur les guerres des Romains ; je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé : mais il me semble que pour connoître le génie des temps, il faut considérer les peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eues : et comme celles de la guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est là que les hommes doivent être particulièrement observés, puisque la disposition des esprits, et que les bonnes et les mauvaises qualités y paroissent davantage.

Dans les commencemens de la république, le peuple romain, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque chose de farouche ; cette humeur farouche se tourna depuis en austérité : il se fit ensuite

une vertu sévere, éloignée de la politesse et de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de corruption. C'étoient-là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus passa en Italie au secours des Tarentins. La science de la guerre étoit alors médiocre, celle des autres choses inconnue. Pour les arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort grossiers. On manquoit d'invention, et on ne savoit ce que c'étoit qu'industrie : mais il y avoit un bon ordre, et une discipline exactement observée, une grandeur de courage admirable, plus de probité avec les ennemis, qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes; on connoissoit déja les richesses, et on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le désintéressement alloit presque jusqu'à l'excès, chacun se faisant un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du public, dont le zele alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces vertus, il faut venir aux actions qui les font connoître. Un prince est estimé homme de bien, qui opposant la force à la force, n'emploie que des moyens ouverts et permis, pour se défaire d'un ennemi redoutable. Mais, nous conduire comme si nous étions obligés de veiller à la conservation de ceux qui nous veulent perdre, les garantir des embûches qui leur sont dressées par d'autres, et les sauver d'une trahison domestique, c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple.

En voici un du temps dont j'ai à parler. Les Romains défaits par Pyrrhus, et réduits à ne savoir s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils seroient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce prince, et en userent comme je vais dire.

Un médecin, en qui Pyrrhus avoit confiance, vint offrir à Fabricius de l'empoisonner, pourvu qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un

service si important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime, en informe incontinent le sénat, qui, détestant une action si noire, aussi bien que le consul, fit donner avis à Pyrrhus, de prendre garde soigneusement à sa personne, ajoutant que le peuple romain vouloit vaincre par ses propres armes, et non pas se défaire d'un ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix; et pour y porter les Romains plus aisément, il leur envoya deux cents prisonniers sans rançon. Il fit offrir des présens aux hommes considérables, il en fit offrir aux dames, et n'oublia rien, sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains, qui n'avoient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune chose, qui eût le moindre air de reconnoissance : ils lui renvoyerent donc

un pareil nombre de prisonniers ; les présens furent refusés de l'un et de l'autre sexe ; et on lui fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendroit jamais à la paix, qu'il ne fût sorti de l'Italie.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors, on admire entre autres le grand désintéressement de Fabricius et de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation : il faut considérer néanmoins que c'étoit une qualité générale de ce temps-là, plutôt qu'une vertu singuliere de ces deux hommes. Et en effet, puisqu'on punissoit les richesses avec infamie, et que la pauvreté étoit récompensée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par-là on s'élevoit aux premieres charges de la république, où exerçant une grande autorité, on avoit plus besoin de modération que de patience. Je ne saurois

plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt, ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce qu'on dérobe à ses sens.

Mais que sait-on si Fabricius ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui, trouvant de l'embarras dans la multitude et dans la diversité des choses superflues, goûteroient en repos avec douceur les nécessités et même les commodités de la vie. Cependant les faux connoisseurs admirent une apparence de modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un esprit borné, ou le peu d'action de quelque ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus, quand il n'est pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement

dans la pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les richesses. Pensez-vous que la condition d'un religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans son ordre, et qu'il a de la réputation dans le monde? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins, et ne lui laisse rien à desirer qui convienne à sa profession et à sa vie. Les gens magnifiques pour la plupart sont les véritables pauvres, ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude et avec chagrin, pour entretenir les plaisirs des autres; et tandis qu'ils exposent leur abondance, dont les étrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec leurs femmes et leurs enfans, et par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, et par le méchant état de leurs affaires qu'ils voient ruiner.

Revenons à nos Romains dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius, je loue sa prudence, et le trouve

fort avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le crédit de chasser du sénat, un homme * qui avoit été deux fois consul, qui avoit triomphé, qui avoit été dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage. ** Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le véritable intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la république.

Les hommes ont établi la société par un esprit d'intérêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce et plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent non seulement la commodité, mais la gloire et la puissance, sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au public, dont ils tirent tant d'avantages?

Les Decies qui se dévouerent pour le bien d'une société dont ils alloient

* P. Cornelius Rufinus.

** Quinze marcs.

n'être plus, me semblent de vrais fanatiques; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eue pour une république reconnoissante, qui avoit autant de soin d'eux pour le moins, qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente Rome en ce temps-là comme une vraie communauté, où chacun se désaproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'ordre. Mais cet esprit-là ne subsiste guere que dans les petits états. On méprise dans les grands toute apparence de pauvreté; et c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des richesses. Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la république, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à sa patrie : et si les gens de bien des derniers temps avoient été de celui de Fabricius, ou ils eussent rendu leur probité plus rigide, ou ils auroient été chassés du sénat comme des citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est

raisonnable de parler un peu de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choses.

Ç'a été le plus grand capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, et devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre; mais avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre; s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir : ces deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier; et comme s'il eût été d'intelligence avec ses ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il su gagner l'affection d'un peuple, sa premiere pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de-là qu'il perdoit ses amis, sans gagner

ses ennemis : car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueur, et refusoient la paix qu'on leur offroit; et ceux-là retiroient non seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux différens intérêts de ses ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, Cinéas et Milon. Cinéas éloquent, spirituel, habile, délicat dans les négociations, insinuoit les pensées du repos, toutes les fois qu'il s'agissoit de la guerre; et quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés, ou ménageant les premiers dégoûts de son maître, il lui tournoit bientôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, et de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience

dans la guerre, qui ramenoit tout à la force. Il n'oublioit rien pour empêcher les traités, ou pour les rompre; conseilloit de vaincre les difficultés; et si on ne pouvoit conquérir des nations ennemies, d'assujettir en tous cas les alliés.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit Pyrrhus, tant par autrui, que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu affaire à des nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui. On pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu : mais qu'un foible et petit état comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoi qu'il en soit, à le regarder par les qualités de sa personne, et par ses actions, Pyrrhus a été un prince admirable, qui ne cede à pas un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins, et la fin des affaires, il paroîtra souvent peu habile, et perdra beaucoup de sa réputation.

En effet il occupa la Macédoine, et en fut chassé : il eut d'heureux commencemens en Italie, d'où il lui fallut sortir : il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer.

CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Carthage.

La guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, et leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrerent grossiers et présomptueux, avec beaucoup de témérité et d'ignorance : mais ils eurent une grande vertu à la soutenir; et comme ils virent toutes choses nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux et plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des éléphans qui avoient mis le désordre dans les légions au premier combat : ils apprirent à éviter les plaines, et chercherent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient méprisée mal à propos. Ils apprirent ensuite à former leur

camp sur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre et la distinction des troupes qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'esprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chasser de Rome Cinéas, l'éloquence de Cinéas n'avoit pas laissé de plaire, et sa dextérité avoit été agréable.

Les présens offerts, bien que refusés, donnerent cependant une secrette vénération pour ceux qui les pouvoient faire; et Curius si fort honoré pour sa vertu désintéressée, le fut encore davantage, quand il leur fit voir dans son triomphe, de l'or, de l'argent, des tableaux et des statues. On connut alors qu'il y avoit ailleurs des choses plus excellentes qu'en Italie.

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux esprits; et le peuple romain touché d'une magnificence inconnue, perdit ses vieux sentimens, où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curiosité s'éveilla dans les citoyens, les cœurs même commencerent à sentir avec émotion, ce que les yeux avoient commencé à voir avec plaisir; et quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on vit paroître de véritables desirs pour les choses étrangeres. Quelques particuliers conserverent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis, et dans le temps de la république la plus corrompue; mais enfin il se forma une envie générale de passer la mer pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit su trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la premiere guerre de Carthage; le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains se porterent à cette guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage et la fermeté.

Entreprendre les choses les plus difficiles, ne s'étonner d'aucun péril, ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les Carthaginois avoient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la mer, soit pour les richesses que leur donnoit le trafic de tout le monde, quand les Romains, naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, et un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, et s'abbattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux peuples, la diverse constitution des républiques y contribuoit beaucoup : Carthage étant établie sur le commerce, et Rome fondée sur les armes. La pre-

miere employoit des étrangers pour ses guerres, et les citoyens pour son trafic. L'autre se faisoit des citoyens de tout le monde, et de ces citoyens des soldats. Les Romains ne respiroient que la guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toujours la paix au moindre mal dont on étoit menacé, tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajouter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des particuliers, au lieu que le peuple romain a souvent rétabli par sa fermeté, ce qu'avoit perdu l'imprudence, ou la lâcheté de ses généraux.

Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit

donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richesses qu'ils s'étoient données.

La paix avec les Carthaginois après une si rude guerre, inspira l'esprit du repos, et le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut-là que les Romains introduisirent les premieres pieces de théâtre, et là qu'on vit chez eux les premieres magnificences. On eut d'abord de la curiosité pour les spectacles, et du soin pour les plaisirs.

Les procès, quoiqu'ennemis de la joie, ne laisserent pas de s'augmenter, chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompoit.

L'intempérance amena de nouvelles maladies, et les médecins furent établis pour guérir des maux, dont la continence avoit auparavant garanti les Romains.

L'avarice fit faire de petites guerres, la foiblesse fit appréhender les grandes.

Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, et on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs rebelles : et on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi c'étoit tantôt des injures, tantôt des considérations, toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte ; et certes on peut dire que les Romains ne surent vivre ni en amis, ni en ennemis ; car ils offensoient les Carthaginois, et les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle guerre, où ils appréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance, et ils laisserent périr les Sagontins avec tant de honte, que leurs ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols

et chez les Gaulois, après la ruine de ce misérable peuple.

Le mépris des nations dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement, et la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité et un grand courage; quelque temps avec plus de suffisance et moins de résolution. Enfin la bataille de Cannes perdue leur fit retrouver leur vertu, et en excita, pour mieux dire, une nouvelle qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde guerre punique.

Pour voir la république dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austérité ; elle a eu depuis plus de grandeur ; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque citoyen. Peut-être que sans Brutus, il n'y auroit pas eu même de république. Si Manlius n'eût défendu le Capitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains à peine libres tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici le peuple romain a soutenu le peuple romain, ici le génie universel de la nation a conservé la nation, ici le bon ordre, la fermeté, la conspira-

tion générale au bien public, ont sauvé Rome, quand elle se perdoit par les fautes et les imprudences de ses généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre état eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la république. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuiserent volontairement; les Romains apportoient avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, et gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les magistrats, la jeunesse ordinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner ses suffrages plus sainement.

Les vieux soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux esclaves pour en faire de nouveaux; et ces esclaves

devenus Romains, s'animoient du même esprit de leur maître, pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le bien public, quand par un autre intérêt, ils craignent de se perdre eux-mêmes avec le public.

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes; et je ne trouve rien de si admirable dans les Romains, que de leur voir envoyer des troupes en Sicile et en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyoient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes et d'argent, ils partagerent leurs dernieres ressources entre la défense de Rome, et le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime

aimoit autant périr que déchoir, et tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne seroit pas le maître des autres.

Quoiqu'il soit toujours avantageux de se conserver, je compte néanmoins entre les principaux avantages des Romains, d'avoir dû leur salut à leur fermeté, et à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie depuis la guerre de Pyrrhus, d'avoir quitté ce désintéressement si extraordinaire, et cette pauvreté ambitieuse dont j'ai parlé : autrement on n'eût pas trouvé dans Rome les moyens de la soutenir.

Il falloit que les citoyens eussent du bien comme du zele pour aider la république. Si elle n'avoit pu secourir ses alliés, elle en eût été abandonnée. Le discours du consul qui pensoit donner de la compassion aux députés de Capoue, n'excita que leur infidélité. Le sénat beaucoup plus sage prit une conduite toute différente, il envoya des

hommes et des vivres aux alliés, qui en eurent besoin; et de tout le secours que vinrent offrir ceux de Naples, on n'accepta que des bleds pour de l'argent.

Mais avec tant de fermeté et de bon sens, il n'y avoit plus de république romaine, si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut.

Tandis qu'on remercioit un consul qui avoit fui, * de n'avoir pas désespéré de la république, on accusoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre qu'il avoit déconseillée : plus jaloux de l'honneur de ses sentimens, que du bien de l'état; plus ennemi du général des Carthaginois, que des Romains, il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus.

* Térentius Varro, qui donna la bataille de Cannes, malgré son collegue L. Œmilius Paulus, et la perdit.

On eût pris Hannon pour un allié du peuple romain, qui regardoit Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des hommes et de l'argent pour le maintien de l'armée : Que demanderoit-il, disoit Hannon, s'il avoit perdu la bataille ?

Non, non, messieurs, ou c'est un imposteur qui nous amuse par de fausses nouvelles, ou un voleur public qui s'approprie les dépouilles des Romains, et les avantages de la guerre. Ces oppositions troubloient du moins les secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demeuroit longtemps à partir ; s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivoit donc presque jamais, et lorsqu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné et hors de saison.

Ce général étoit presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre ; nulle ressource au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses nations qui suivoient plutôt sa personne, qu'elles ne dépendoient de sa république.

Pour contenir tant de peuples différens, il ajoutoit à sa naturelle sévérité une cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tandis que sa vertu le faisoit révérer des autres. A la vérité, il ne se faisoit pas grande violence : mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté, et lui donnoient même de la clémence ; car il savoit être doux et clément pour le bien de ses affaires, et le dessein l'emportoit toujours sur le naturel.

Il faisoit la guerre aux Romains avec

toute sorte de rigueurs, et traitoit leurs alliés avec beaucoup de douceur et de courtoisie, cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait, et à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardoit toutes ses civilités pour les Romains, et les mauvais traitemens pour leurs alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avoit rien de fort assuré, qu'il a traversé les Gaules qu'on devoit compter pour ennemies, qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venoient de chasser les Carthaginois de la Sicile : quand je songe qu'il n'avoit en Italie ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni la moindre espérance de retraite ; je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considere sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au dessus de l'entreprise.

Les Français admirent particulièrement la guerre des Gaules, et par la

réputation de César, et parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si César avoit trouvé parmi les Gaulois l'union et la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait sur eux que de médiocres conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, sans compter celles qu'il portoit lui-même. Le seul avantage sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit la bonté de ses troupes, et sa propre suffisance.

Il est certain que les Romains avoient pris une grande supériorité sur les Carthaginois dans la guerre de Sicile : mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdoient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs ennemis occupés en Espagne et en Afrique mettoient en usage leur valeur, et acquéroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie ; et avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les généraux des Romains, c'étoient des hommes de grand courage, qui eussent cru faire tort à la gloire de leur république, s'ils n'avoient donné la bataille aussi-tôt que les ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le génie, et n'observoit rien tant que l'humeur et la conduite de chaque consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius, qu'il sut l'attirer au combat, et gagner sur lui la bataille de Trebie. La défaite de Trasimenè est due à un artifice presque tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flaminius, il brûloit à ses yeux les villages de ses alliés, et incitoit si à propos sa témérité naturelle, que le consul prit non seulement la résolution de com-

battre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains détroits où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut aussi toute différente.

Après la journée de Trasimene, le peuple romain créa un dictateur et un général de la cavalerie. Le dictateur étoit Quintus Fabius, homme sage, et un peu lent, qui mettoit la seule espérance du salut dans les précautions d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de différence entre combattre et perdre un combat : de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'armée ; et perdant l'espérance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement et assez faire que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le général de la cavalerie ; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'état dans la ré-

putation des affaires, et pensoit que la république ne pourroit subsister, si elle n'effaçoit la honte des défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la hauteur où il falloit de la sagesse, de la gloire où il étoit question du salut.

Annibal ne fut pas long-temps sans connoître ces différentes humeurs par le rapport qu'on lui en fit, et par ses propres observations : car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son camp. Minutius au contraire prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis, et faisoit passer le dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des Romains.

Annibal, averti de ces discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte et de foiblesse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie, pour l'attirer au combat ; ce qu'il ne put faire : ou du moins pour

le décrier, en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conservant ses terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Tandis qu'il travailloit à ruiner la réputation de Fabius, qui lui faisoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à Minutius, auquel il souhaitoit le commandement, ou du moins une grande autorité dans l'armée. Tantôt il faisoit semblant de l'appréhender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois, après s'être engagé en quelque léger combat avec lui, il se retiroit le premier, et lui laissoit prendre une petite supériorité qui augmentoit son crédit parmi les Romains, et le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il sut employer tant d'artifices à décrier le dictateur, et à faire estimer le général de la cavalerie, que le comman-

dement fut partagé, et les troupes séparées : ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi : car, dans la vérité, ce décret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machinations et de ses desseins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes. Il méprisoit avec une égale imprudence Fabius et Annibal, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé, dont Annibal ne se fut pas sitôt apperçu, qu'il en approcha le sien ; et sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius se laissa engager dans un combat où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit Annibal durant la dictature de Fabius, et il se comporta à peu près de la même sorte avec les consuls qui donnerent la bataille de Cannes. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La sagesse de Paulus l'incommoda moins

que n'avoit fait celle de Fabius; et l'ignorance présomptueuse de Térentius le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple défaite de Minutius, et que je ne parle qu'en passant de cette grande et fameuse bataille de Cannes. Mais je cherche moins à décrire les combats, qu'à faire connoître les génies; et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer César dans la guerre de Pétréius et d'Afranius, que dans les plus éclatantes de ses actions, j'ai cru qu'on devoit observer plus curieusement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand et heureux succès que l'imprudence de Terentius lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée si pleinement; et ce jour là, pour ainsi dire, étoit le dernier des Romains, si Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la

victoire, que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, et ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne fortune, et se laisse aller au repos quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est fini dans les hommes, la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert, et sa vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la victoire. Le souvenir des difficultés passées lui fait envisager des difficultés nouvelles; son esprit qui devoit être plein de confiance, et presque de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir. Il considere quand il faut oser;

il consulte quand il faut agir; il se dit des raisons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des sujets apparens, Annibal ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. Que son armée, invincible à la campagne, n'étoit nullement propre pour les sieges, ayant peu de bonne infanterie, point de machines, point d'argent, point de subsistance réglée : que par ces mêmes défauts il avoit attaqué Spolete inutilement après le succès de Trasimene, tout victorieux qu'il étoit : qu'un peu auparavant la bataille de Cannes, il avoit été contraint de lever le siege d'une petite ville sans nom et sans force : qu'assiéger Rome munie de toutes choses, c'étoit vouloir perdre la réputation qu'on venoit d'acquérir, et faire périr une armée, qui seule le faisoit considérer : qu'il falloit donc laisser les Romains enfermés dans leurs murailles, tomber insensiblement d'eux-mêmes, et

cependant aller s'établir proche de la mer, où l'on recevroit commodément les secours de Carthage, et où il seroit aisé d'établir la plus considérable puissance de l'Italie. Voilà les raisons qu'accommodoit Annibal à la disposition où il se trouvoit, et qu'il n'eût pas goûtées dans ses premieres ardeurs.

En vain Maharbal lui promettoit à souper dans le Capitole, ses réflexions qui n'avoient que l'air de sagesse, et une fausse raison, lui firent rejetter comme téméraire une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens pour commencer la guerre avec les Romains, et il est retenu par une fausse circonspection quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les esprits trop fins comme étoit celui d'Annibal, se font des difficultés dans les entreprises, et s'arrêtent eux-mêmes par des obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose.

Il y a un point dans la décadence des

états, où leur ruine seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais, pour n'avoir pas la vue assez nette, ou le courage assez grand, on se contente du moins, quand on peut le plus, tournant en prudence, ou la petitesse de son esprit, ou le peu de grandeur de son ame.

Dans ces conjonctures on ne se sauve point par soi-même : une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis, quand les véritables forces vous abandonnent.

Ainsi Annibal se met devant les yeux une puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de soldats morts et de légions dissipées, comme s'il avoit encore à combattre et à défaire ce qu'il a défait.

Et certes, la confusion n'eût pas été moindre à Rome, après la bataille de Cannes, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allia.* Mais au lieu d'ap-

* Riviere à trois ou quatre lieues de Rome,

procher d'une ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la rassurer, et donner loisir aux magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des alliés qui tomboient avec Rome, et qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est là la premiere et la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la premiere ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmenterent de courage en diminuant de forces; et les Carthaginois diminuerent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles; la nonchalance de Carthage qui laissoit anéantir les bons

près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la ville; mais ils ne purent prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Tite-Live, déc. 1ere. L. Ve. c. 37-38.

succès faute de secours, tandis que Rome mettoit tout en usage pour réparer les mauvais ; et l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-temps sans vouloir goûter les délices, et il en fut charmé d'autant plus aisément qu'elles lui avoient toujours été inconnues.

Un homme qui sait mêler les plaisirs et les affaires, n'en est jamais possédé ; il les quitte et les reprend quand bon lui semble ; et dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement d'esprit, qu'un charme dangereux qui puisse le corrompre.

Il n'en est pas ainsi de ces gens austeres, qui par un changement d'esprit viennent à goûter les voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, et n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée.

La nature en eux, lassée d'incommodités et de peines, s'abandonne aux pre-

miers plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux se présente avec un air rude et difficile ; et l'ame qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, se complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva proprement à Annibal et à son armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que festins, qu'inclinations et attachemens ; il n'y eut plus de discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la gloire et l'intérêt réveillerent Annibal, qui reprit sa premiere vigueur, et se retrouva lui-même ; mais il ne retrouva plus la même armée : il n'y avoit que de la mollesse et de la nonchalance ; s'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de Capoue.

On songeoit aux maîtresses lorsqu'il falloit aller aux ennemis ; on languissoit des tendresses de l'amour, quand il falloit de l'action et de la fierté pour les combats.

Annibal n'oublioit rien qui pût exciter les courages, tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perdue, tantôt par la honte des reproches, auxquels on étoit insensible.

Cependant les généraux des Romains devenoient plus habiles tous les jours. Les légions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompues ; et il ne venoit de Carthage aucun secours qui pût ranimer une armée si languissante.

Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les ennemis, moins il recevoit de services des siens, plus il prenoit sur lui-même. Et il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie, d'où les Romains ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits et chassés d'Espagne, battus et ruinés en Afrique,

eurent recours à leur Annibal pour leur derniere ressource. Il obéit aux ordres de son pays avec la même soumission qu'auroit pu avoir le moindre citoyen. Et il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'il en trouva les affaires désespérées.

Scipion qui avoit vu les calamités de sa république sous des chefs malheureux, en commandoit alors les armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître.

Pour Annibal, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier, confiant de son naturel, et par le bonheur présent de ses affaires, étoit à la tête d'une armée qui ne doutoit pas de la victoire : le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa patrie, et par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses soldats.

Ces différentes situations d'esprit firent offrir la paix et la rejetter; après quoi l'on ne songea plus qu'à la bataille.

Le jour qu'elle fut donnée, Annibal se surpassa lui-même, soit à prendre ses avantages, soit à disposer son armée, soit à donner les ordres dans le combat : mais enfin le génie de Rome l'emporta sur celui de Carthage, et la défaite des Carthaginois laissa pour jamais l'empire aux Romains.

Quant au général, il fut admiré de Scipion, qui au milieu de sa gloire sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; et le vaincu dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations, crut toujours avoir quelque supériorité dans la science de la guerre : car discourant un jour des grands capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le second, et lui-même le troisieme ; à quoi répondit froidement Scipion, si vous m'aviez vaincu, dit-il, en quel rang vous seriez-vous mis ? Le premier de tous, reprit Annibal.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la guerre, et ces

conquérans illustres qui ont laissé un si grand nom à la postérité, n'approchoient pas de son industrie, et pour assembler, et pour maintenir des armées.

Alexandre passa en Asie avec des Macédoniens qui obéissoient à leur roi; s'il avoit peu d'argent et de vivres, les batailles qu'il gagnoit le mettoient dans l'abondance de toutes choses : une ville prise ou rendue lui livroit les trésors de Darius, qui devenoit nécessiteux en son propre pays, à mesure qu'Alexandre en possédoit les richesses.

Scipion, dont je viens de parler, fit la guerre en Espagne et en Afrique, avec des légions que la république avoit levées, et qu'elle faisoit subsister.

César eut les mêmes commodités pour la conquête des Gaules, et il se servit des forces et de l'argent même des Gaulois pour les assujettir.

Pour notre Annibal, il avoit joint à un petit corps de Carthaginois, plusieurs nations qu'il sut lier toutes par

lui-même, et dont il put se faire obéir dans une éternelle nécessité de vivres et d'argent. Ce qui est encore plus extraordinaire, les combats ne le mettoient guere plus à son aise; il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant.

Mais s'il a eu des talens que ces autres n'avoient pas, aussi a-t-il fait une faute où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites, qu'il alloit toujours au-delà lorsqu'elles étoient consommées.

Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand empire de Darius jusqu'à la moindre province; son ambition le porta aux Indes, quand il pouvoit accommoder la gloire et le repos (ce qui est rare) et jouir paisiblement de ses conquêtes.

Scipion ne songea pas à se reposer qu'il n'eût réduit Carthage, et établi en Afrique les affaires des Romains.

Et une des grandes louanges qu'on donne à César, c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum credens, cum quid superesset agendum.
LUCAN. lib. 2, v. 657.

Quand je songe à la faute d'Annibal, il me vient aussi-tôt dans l'esprit qu'on ne considere pas assez l'importance d'une bonne résolution dans les grandes choses.

Aller à Rome après la bataille de Cannes, fait la destruction de cette ville, et la grandeur de Carthage; n'y pas aller, produit avec le temps la ruine des Carthaginois, et l'empire des Romains.

J'ai vu prendre une résolution qui causoit la perte d'un grand état, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut son salut : mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cents chevaux,

ou la prise d'une ville peu importante.*

Ces derniers événemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré presque de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la guerre, tout éclatant qu'il est, méritoit seul de la considération, je ne vois personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer : mais celui qui le sait le mieux n'est pas nécessairement le plus grand homme.

*La cour étant à Pontoise, en 1652, et le cardinal Mazarin considérant que M. le prince n'en étoit pas éloigné; que Fuensaldagne s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, et le duc de Lorraine avec douze mille; résolut de faire retirer le roi en Bourgogne, ne le croyant pas en sûreté à Paris. M. de Turenne ne se trouva pas alors au conseil; mais ayant appris cette résolution, il s'y rendit incessamment, et dit aux ministres que, si le roi quittoit Paris, il n'y rentreroit jamais, et qu'il falloit y vaincre ou périr. Cela obligea le conseil de changer d'avis.

La beauté de l'esprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le désintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces grands hommes.

Savoir simplement tuer des gens, être plus entendu que les autres à désoler la société, et à détruire la nature; c'est exceller dans une science bien funeste.

Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; toujours à l'intérêt de son pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au déréglement et à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, et la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste.

Or il est certain qu'Annibal avoit peu de vertus et beaucoup de vices; l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le succès, quoique disent les plus sages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir; si l'événement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, et ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens.

Ainsi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur république, et qu'il ait péri par le mauvais gouvernement de la sienne; c'est la considération d'un petit nombre de personnes.

Qu'il ait été défait par Scipion, et que la ruine de Carthage soit arrivée ensuite de sa défaite; ç'a été une chose pleinement connue, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les peuples.

CHAPITRE VIII.

Du génie des Romains vers la fin de la seconde guerre de Carthage.

Sur la fin d'une si grande et si longue guerre, il se forma un certain esprit particulier inconnu jusqu'alors dans la république.

Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des séditions. Le sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du peuple ; et le peuple à beaucoup de violences contre le sénat. Mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public, regardant l'autorité des uns comme une tyrannie qui ruinoit la liberté, et la liberté des autres comme un déréglement qui confondoit toutes choses.

Ici les hommes commencerent à se regarder moins en commun qu'en particulier. Les liens de la société, qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors

des chaînes fâcheuses ; et chacun dégoûté des loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, et de suivre dans ce choix, par les lumieres de son propre esprit, les mouvemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujétion avoit fait rejetter les rois, et avoit porté les peuples à l'établissement de la liberté, le dégoût de cette même liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, disposoit les esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zele du bien public s'étoient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où l'affection et la vertu des citoyens avoient été au-delà de ce que la république en pouvoit attendre. On avoit donné son bien et son sang pour le public qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers. La dureté même du sénat avoit augmenté celle des loix en quelques occasions, et la

rigueur qu'on avoit tenue aux prisonniers de la bataille de Cannes avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un temps où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Sitôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir étoit finie, et chacun ayant perdu la docilité et la patience avant la fin de ses maux, on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans besoin, par la seule volonté des magistrats.

C'est ainsi que se formerent les premièrs dégoûts, d'où il arriva que les hommes revenus de la république à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagemens dans la société, et regardoient parmi eux à choisir des sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des esprits, Scipion se présenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquérir l'estime et la faveur des hommes.

Il étoit de grande naissance, et l'on

voyoit également en lui, la bonté et la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable; l'humeur douce et bienfaisante; l'esprit véhément en public pour inspirer sa hardiesse et sa confiance; poli et agréable dans les conversations particulieres, pour le plaisir le plus délicat des amitiés; l'ame haute, mais réglée; plus sensible à la gloire, qu'ambitieuse du pouvoir; cherchant moins à se distinguer par l'autorité, ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entreprises, et par le mérite des actions.

Ajoutez à tant de choses, que des succès heureux répondoient toujours à des desseins élevés; et pour ne laisser rien à desirer, il avoit persuadé les peuples, qu'il n'entreprenoit rien sans le conseil, et n'agissoit jamais sans l'assistance des dieux.

Il n'est pas étrange qu'un homme comme celui que je dépeins, ait pu s'attirer des inclinations qu'on vouloit

donner, et détacher les esprits d'une république pour qui on avoit déja quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préferées à des loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit toute sorte d'humanité et de courtoisie ; et quittant l'ancienne sévérité de la discipline, il commandoit avec douceur à des troupes qui obéissoient avec affection. Je sais bien qu'on attribue à sa facilité quelques séditions qui arriverent dans son camp : mais, si je l'ose dire, c'étoit un malheur presque nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la république qui fit préjudice au gouvernement : sans ce nouvel esprit néanmoins toute la république étoit perdue, et Scipion seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les citoyens selon le génie de leurs anciens législateurs ; il falloit celui d'un héros avec des vertus moins séveres, pour animer

contre Annibal des soldats tous abattus, et leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement désespérées, qu'il falloit des qualités héroïques et l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr que jamais général des Romains n'avoit eu de si grandes vertus, et n'avoit si bien agi : jamais les légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la république n'avoit été si bien servie ; mais par un autre esprit que celui de la république.

Fabius et Caton le censeur s'apperçurent de ce changement, et n'oublierent rien pour y apporter du remede. A la vérité, ils y mêlerent le chagrin de leurs passions ; et l'envie qu'ils portoient à ce grand homme, eut autant de part à leur opposition, que la jalousie de la liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le corrupteur demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit, et agissoit plus noblement que les per-

sonnes qui s'opposoient à la corruption.

En effet, il rapportoit tout à la république, dont il détachoit les autres, et n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

J'avoue bien que dans les maximes d'un gouvernement si jaloux on pouvoit prendre avec raison quelque alarme.

Une ame si élevée est crue incapable de modération. Un desir de gloire si passionné se distingue mal aisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises si extraordinaires. En un mot, les vertus des héros sont suspectes dans les citoyens; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les dieux, si utile aux législateurs pour la fondation des états, sembloit d'une périlleuse conséquence dans un particulier, pour une république établie.

Scipion fut donc malheureux de don-

ner des apparences contraires à ses intentions : ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux, comme de fondement à la précaution des personnes alarmées.

Voilà aussi-tôt un homme de bien suspect, et peu après un innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier : mais il y a une innocence héroïque aussi bien qu'une valeur, si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires ; et au lieu de répondre à ses accusateurs, il fit rendre graces aux dieux de ses victoires, quand on lui demandoit compte de ses actions. Tout le peuple le suivit au capitole, à la honte de ceux qui le poursuivoient. Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, et la netteté de sa vertu, il donna ses ressentimens au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques citoyens, que de s'en rendre le maître par l'injustice d'une usurpation.

Tant de belles qualités ont obligé Tite-Live de faire son héros de ce grand homme, et d'insinuer délicatement la préférence qu'il doit avoir sur tous les Romains.

S'il y en a eu qui aient gagné plus de combats, et pris un plus grand nombre de villes, ils n'ont pas défait Annibal, ni réduit Carthage. S'ils ont su commander aux autres, comme lui, ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes, et se posséder également dans l'agitation des affaires, et dans le repos d'une vie privée.

Je laisse à disputer s'il a été le plus grand; mais si j'ose dire ce que Tite-Live n'a fait qu'insinuer, à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée et polie. Il a eu la science et la capacité des derniers, sans aucun mélange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la république que ses vertus. Le peuple ro-

main les goûta trop, et se détacha par elles des obligations du devoir pour suivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laissa pas aussi de produire de méchans effets avec le temps. Elle apprit aux généraux à vouloir se faire aimer : or comme les choses dégénerent toujours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance ; et quand les vertus manquoient pour gagner l'estime et l'amitié, on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier, noble et glorieux dans ses commencemens, mais qui fit depuis les ambitieux et les avares, les corrupteurs, les corrompus.

Je dirai encore que n'eût été le charme des vertus de Scipion, l'esprit d'égalité, fier et indocile comme il étoit chez les vieux Romains, eût subsisté plus longtemps : un citoyen se fût moins appliqué à un autre, et cette application n'eût pas produit un assujettissement

insensible, qui mene à la ruine de la liberté : mais, sans le charme de ces mêmes vertus, les Romains ne seroient jamais sortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal : et les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du monde, auroient été peut-être assujettis aux Carthaginois.

Ces premiers dégoûts de la république eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des loix, que pour s'affectionner aux personnes vertueuses.

Les Romains vinrent à regarder leurs loix comme les sentimens de vieux législateurs, qui ne devoient pas régler leur siecle; et les sentimens de Scipion furent regardés comme des loix vivantes et animées.

Pour Scipion, il tourna au service du public toute cette considération qu'on avoit pour sa personne; mais voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit,

à Rome particulièrement, où les citoyens avoient paru criminels quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau génie qui succédoit au bien public, anima les Romains assez long-temps aux grandes choses; et les esprits s'y portoient avec je ne sais quoi de vif et d'industrieux, qu'ils n'avoient pas eu auparavant. Car l'amour de la patrie nous fait bien abandonner nos fortunes et nos vies même pour son salut; mais l'ambition et le desir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie, que cette premiere passion, toujours belle et noble, mais rarement fine et ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal, et la ruine de Carthage, l'abaissement d'Antiochus, la conquête ou l'assujettissement de tous les Grecs. D'où l'on peut dire avec raison, qu'il fut avantageux à la république pour sa grandeur, mais préjudiciable pour sa liberté.

Enfin on s'en dégoûta, comme on avoit fait de l'amour de la république : cette estime, cette inclination si noble pour les hommes de vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent considérer rien qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimere, la gloire pour une vanité toute pure, et chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le génie d'intérêt qui prit la place de celui de l'honneur, agit diversement chez les Romains, selon la diversité des esprits.

Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent acquérir du pouvoir. Les ames basses se contenterent d'amasser du bien par toutes sortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere, il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt où l'un et l'autre subsisterent dans la république, mais avec des égards différens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choses, et de l'infamie en d'autres.

Les esprits se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours ; on ne connoissoit presque plus de justice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion, et les personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas.

Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers ; et les plus corrompus au dedans se montroient jaloux de la gloire du nom romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des sénateurs, rien de si sale que leur avarice : cependant le sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de sa dignité, et jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du peuple ne fût violée.

Ce sénat d'ailleurs, si intéressé et si corrompu avec ses citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pu avoir

Scipion, lorsqu'il s'agissoit des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption, il ne put souffrir le traité honteux de Mancinus avec les Numantins; * et ce misérable consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie.

Gracchus qui avoit eu part à la paix, étant questeur dans l'armée de Mancinus, tâcha de la soutenir inutilement; son crédit n'y servit de rien, et son

* Le consul C. Hostilius Mancinus, après avoir été défait plusieurs fois par les Numantins, se laissa renfermer dans son camp avec une armée de trente mille hommes, qu'il ne put sauver qu'en faisant un traité avec les ennemis, par lequel ses soldats furent obligés de se dépouiller de toutes leurs armes. Le sénat en fut si indigné qu'il déclara ce traité nul, comme honteux à la république, et ordonna que Mancinus seroit renvoyé pieds et poings liés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos, mais ceux-ci ne voulurent point le recevoir. *Voyez les sommaires de Florus sur Tite-Live, liv. LV, et le supplément de Freinshemius.*

éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Gracchus une des plus importantes affaires de la république, et peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de le faire connoître.

C'étoit un homme fort considérable par sa naissance, par les avantages du corps, et par les qualités de l'esprit; d'un génie opposé à celui du grand Scipion, dont Cornelia sa mere étoit sortie; plus ambitieux du pouvoir, qu'animé du desir de la gloire, si ce n'étoit de celle de l'éloquence, nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avoit l'ame grande et haute; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles, et à rappeller les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même. Il est vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres, sans y mêler la considération de quel-

que dessein : avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturel, la haine du mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés ; plus d'animosité contre les oppresseurs : en sorte que la passion prévalant sur la vertu, il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisoient admirer chez les Romains. Il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé. Sa fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; et des vertus qui pouvoient être utiles à la république, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicatesse ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés.

Ceux qui ont tenu le parti du sénat, l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du peuple pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît

qu'il alloit au bien, et qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice; mais l'opposition mettoit en désordre ces bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un esprit de faction ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu.

Voilà, ce me semble, quel étoit le génie de Gracchus, qui sut émouvoir le peuple contre le sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'état, le peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, et particulièrement à celle des sénateurs, qui, par autorité ou par d'autres méchantes voies, privoient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les esprits de la multitude : mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la tyrannie; et plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle

ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

J'ai cru devoir faire la peinture du sénat, de Gracchus et du peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la république.

On concevra donc le sénat injuste, corrompu, mais couvrant les infamies au dedans par quelque dignité aux affaires du dehors. On aura l'idée de Gracchus comme d'une personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner tout-à-fait une république corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le peuple, il n'étoit pas mal affectionné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misere, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

Saint-Évremond ayant résolu de passer en Hollande, en 1665, laissa ses papiers en garde à son bon ami M. Waller : mais à son retour, en 1670, il ne retrouva plus qu'une partie de ces mêmes papiers dont la plupart s'étoient perdus pendant la grande peste de Londres, entr'autres les sept chapitres suivans, avec l'affaire de Gracchus contre le sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pu les recouvrer, et Saint-Évremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire. Il ne nous en reste que les sommaires; les voici.

CHAPITRE IX.

Le génie du peuple romain quand Jugurtha s'empara du royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus, son caractere, celui de Jugurtha. Orgueil de la noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractere de Marius, son arrogance. Génie du peuple, et l'esprit de faction contre le sénat. Le peuple supérieur au sénat, sa licence.

CHAPITRE XII.

Caractere de Sylla qui releve le sénat, et opprime le peuple. Quelque chose de Pompée, et de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome et le génie des Romains dans la conspiration de Catilina, son caractere, le caractere de Clodius, et le bannissement de Cicéron, avec son caractere.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du gouvernement entre Pompée, César et Crassus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée et César, leur caractere : ce que le sénat étoit à Pompée, et le peuple à César. Les sentimens du premier touchant la république, et l'établissement de son pouvoir au-delà de la liberté. L'esprit de César allant par degrés au dessein de la domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguste, de son gouvernement, et de son génie.

Je ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguste, ils ont été trop funestes : je prétends le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'empire. Et à mon avis jamais gouvernement n'a mérité de plus particulieres observations que le sien.

Après la tyrannie du triumvirat, et la désolation qu'avoit apportée la guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force, et dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires ; il sut établir une heureuse sujétion plus éloignée de la servitude, que de l'ancienne liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéissance ; qui n'ont de

plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce rafinement de domination a été à un tel point de délicatesse sous quelques empereurs, qu'il n'étoit pas permis aux sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une disgrace que l'on recevoit sans peine, un bannissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une soumission aisée en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du prince : pour obéir à son gré, il falloit obéir malgré soi; mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit et la colere, en sorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement; il a cru que pour bien disposer des hommes, il falloit gagner les esprits, avant que d'exiger les devoirs; et il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obli-

gation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours, fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement, et de leur rendre autant qu'il put la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire, et sur toutes choses la qualité de dictateur détestée dans Sylla, et odieuse en César même. *

La plupart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux titres pour autoriser un nouveau pouvoir; il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus, et des dignités ordinaires.

Il se fit appeller empereur de temps en temps pour conserver son autorité sur les légions; il se fit créer tribun pour disposer du peuple, prince du sénat pour le gouverner : mais quand il

* Non regno tamen, neque dictaturâ, sed principis nomine constitutam rempublicam : mari oceano, aut amnibus longinquis septum imperium. *Tacit. Annal. lib.* 1, *cap.* 9.

réunit en sa personne tant de pouvoirs différens, il se chargea aussi de divers soins; et il devint l'homme des armées, du peuple et du sénat, quand il s'en rendit le maître; encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le peuple dans ses droits, et ne retrancha que les brigues aux élections des magistrats. Il rendit au sénat son ancienne splendeur, après avoir banni la corruption : car il se contenta d'une puissance tempérée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux. Le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon ordre, il se trouva agité de différentes pensées,

et consulta long-temps en lui-même s'il devoit garder l'empire, ou rendre au peuple sa premiere liberté.

Les exemples de Sylla et de César, quoique différens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment.

Il considéroit que Sylla qui avoit quitté volontairement la dictature, avoit eu une mort paisible au milieu de ses ennemis ; et que César, pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs amis, qui en faisoient gloire.

Je sais que ces matieres-ci ne souffrent guere les vers ; mais on peut alléguer ceux de Corneille sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même :
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé ;
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.

CINNA, acte II, scene premiere.

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux amis principaux, Agrippa et Mécénas. Agrippa, qui lui avoit acquis l'empire par sa valeur, lui conseilla par modération de le quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, et que pour se trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux emplois de la république, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas qui n'avoit eu aucune part aux victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné.

Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'Auguste. Mais, quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du prince, et ses propres intérêts.

Mécénas étoit homme de bien, de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la vie,

que touchés de ces fortes vertus qu'on estimoit dans la république. Il étoit spirituel, mais voluptueux; voyant toutes choses avec beaucoup de lumiere, et en jugeant sainement : mais plus capable de les conseiller que de les faire. Ainsi se trouvant foible, paresseux, et purement homme de cabinet, il espéroit de sa délicatesse avec un empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du peuple romain, où il eût fallu se pousser par ses propres moyens, et agir fortement par lui-même.

Pour revenir des personnes à la chose, l'empire fut retenu par son conseil; et la résolution de le garder étant prise, Auguste ne laissa pas d'offrir au sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'offre : mais tous s'accorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne liberté.

Vous eussiez dit que c'étoit une con-

testation de civilités, qui aboutirent à une satisfaction commune : car Auguste gouverna l'empire par le sénat, et le sénat ne se gouverna que par Auguste.

Un gouvernement si tempéré plut à tout le monde, et le prince ne suivit pas moins en cela son intérêt, que son humeur modérée ; car enfin on passe mal aisément de la liberté à la servitude, et il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût à un peuple libre.

De plus, le funeste exemple de César l'avoit peut-être obligé de prendre des voies différentes pour éviter une même fin.

Le grand Jules né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au sénat, eut toujours une envie secrete de l'opprimer ; et l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur et de clémence pour les sénateurs en particulier.

Depuis son retour à Rome, comme il se vit assuré du peuple et des légions, il compta le sénat pour peu de chose, et le traita même insolemment en quelques occasions. Tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune.

Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, et fit naître ou du moins avancer la conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés princes du monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire; et à peine se fut-il acquis l'empire par les légions, qu'il songea à le gouverner par le sénat.

Il connoissoit la violence des gens de guerre, et le tumulte des peuples; les uns et les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le gouvernement sur le sénat, comme sur le corps

le mieux ordonné et le plus capable de sagesse et de justice : mais en même temps il s'assura les légions et le peuple par des largesses et par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit, et Auguste trouva dans sa modération la sûreté de sa personne et de sa puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire, n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination et son intérêt.

Je ne veux pas excuser les commencemens ; mais je ne doute point que dans la violence du triumvirat il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla, et de leurs semblables : il haïssoit ces ames fieres qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'ils ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la grandeur à être craints, et le bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres; et il ne fut jamais si content, que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au bien des affaires, mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes, et considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire que l'utilité. Durant son gouvernement aucune guerre ne fut négligée, qui pût être utile; et on laissa pour les héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui les fit accommoder avec les Parthes, et renoncer au projet que faisoit César quand il fut assassiné : c'est ce qui lui fit rejetter la proposition de certaine guerre en Allemagne, où il ne voyoit pas un véritable intérêt : c'est ce qui lui fit donner des bornes à l'empire, quelqu'interprétation qu'ait donné Tacite à un si sage dessein.* En-

* Addideratque, *dit Tacite en parlant d'un mémoire qu'Auguste avoit laissé, écrit de sa*

fin il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la réputation solide, qui rend la vie des hommes plus douce et plus sûre.

Il est bien vrai qu'Auguste n'avoit qu'un talent médiocre pour la guerre; et pour louer sa sagesse et sa capacité, il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses.

Hirtius et Pansa conduisirent la premiere guerre contre Antoine, * dont Auguste seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de Brutus, qui fut conduite et achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de sa passion pour Cléopatre, et de la valeur d'A-

propre main, consilium coërcendi intrà terminos imperii, incertum metu, an per invidiam. *Annal. lib. I, cap.* 11.

* Marc-Antoine, qui assiégeoit dans Modene D. Brutus, l'un des meurtriers de César. Antoine fut défait devant cette ville, mais les deux consuls A. Hirtius et C. Vibius Pansa y périrent: tout cela contribua beaucoup à l'élévation d'Auguste qu'on appelloit alors Octavius César.

grippa. Auguste eut peu de part aux combats, et gagna l'empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, et qu'il n'ait été blessé même en quelqu'une ; mais avec plus de succès pour les affaires, que de gloire pour sa personne. Aussi la dixieme légion, un peu insolente par la haute estime qu'avoit eue pour elle le grand César, ne pouvoit goûter le neveu toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'oncle : d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence. Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt, et pour celui de l'empire. Jamais prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par-tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Espagne, dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la guerre ne s'accommodoit pas à son véritable génie, et quoiqu'il triomphât avec l'ap-

plaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses lieutenans avoient vaincu.

Il eût passé pour un grand capitaine du temps de ces empereurs, qui, par leur peu de vertu, ou par leur fausse grandeur, n'osoient prendre ou tenoient au dessous d'eux le commandement des armées. Étant venu dans un siecle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres exploits, et succédant particulièrement à César qui se devoit tout, il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le gouvernement, où le sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'état étoit toujours sa premiere pensée; et il n'entendoit pas par le bien de l'état, un nom vain et chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier; car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du public, si on

n'y trouve ses avantages ; et celui des autres, qu'il ne crut jamais être tout-à-fait séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avoient la premiere considération, et le mérite avançoit sous lui ceux qu'il eût ruiné sous ses successeurs, où le crime étoit moins dangereux que la vertu.

Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confidence que Mécénas ; mais ses grandes qualités le rendirent bien plus considérable ; et l'étant devenu à un point dans Rome, qu'Auguste se trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'acquérir tout-à-fait, il aima mieux lui donner sa fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspirations de la jalousie.

Quant à Mécénas, comme il étoit plus agréable, et plus homme de cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs et dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses courtisans, et ne fut pas fâché que ces Romains,

autrefois si fiers et si libres, voulussent profiter de ses bonnes graces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, et le soin de la cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le mérite qui se rapportoit à l'état, étoit préféré à celui qu'on s'acquéroit par l'attachement à sa personne : ce qu'il établissoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit lui-même à la république.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particulieres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude et de la conduite. Il défendit un jour un de ses amis accusé d'une méchanceté horrible,* et apparemment il le sauva par sa considération. Ce ne

* Nonius Asprenas, accusé d'avoir empoisonné cent trente personnes avec un seul plat.

Patina non fœdiore, cujus veneno Asprenati reo Cassius Severus accusator objiciebat interiisse cxxx convivas. *Plin. lib.* 35, *cap.* 12. Voyez aussi Suétone dans la vie d'Auguste, ch. 56.

fut pas sans choquer tous les gens de bien ; mais il eut tant de modération à garder les formes, et à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les esprits ; et les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excuserent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les gens de lettres eurent part à sa familiarité, Tite-Live entre autres, Virgile et Horace ; par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi bien pour les ouvrages que dans les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siecle,* dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux, et dont les méchans connoisseurs

* J'ai cru autrefois que la plus grande délicatesse de l'esprit des Romains avoit été sous Auguste, j'ai changé de sentiment depuis que j'ai écrit ce petit traité du gouvernement d'Auguste.

font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés, et son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon sens des autres par sa raison, que de faire recevoir ses caprices par autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul, et injure pour plusieurs. Que la disgrace d'un honnête homme au contraire étoit ressentie de tous les honnêtes gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, et l'alarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur et l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits; mais cependant que c'étoit un crime de re-

chercher curieusement les secrets du prince, et infidélité de ne pas bien user de sa confidence; mais que les affaires, devenues publiques, appartenoient, malgré qu'on en eût, au jugement du public; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, et ne pas prétendre le pouvoir empêcher quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur que Tite-Live * osa écrire si hardiment la guerre de César et de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Crémutius Cordus lui récita son histoire, et il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus et Cassius les derniers des Romains. Louanges funestes à Crémutius sous Tibere, dont on lui fit, dit Tacite, ** un crime

* Titus Livius, eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeianum eum Augustus appellaret: neque id amicitiæ eorum offecit. *Tacitus, annal. lib. IV, cap.* 34.

** Cremutius Cordus postulatur, novo ac tum

inoui jusqu'alors, et qui lui coûta la vie. Mécénas lui avoit donné un conseil plus particulier encore, mais d'un usage plus difficile; c'étoit de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoutoit Mécénas, c'est plutôt à nous de nous corriger, qu'aux autres de se contraindre. Si ce qu'on dit est faux, aussitôt que nous nous en piquerons, nous le ferons croire véritable. Le mépris de tels discours les décrédite, et en ôte le plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes plus sensible que vous ne devez, il dépend du plus misérable ennemi, du plus chétif envieux de troubler le repos de votre vie, et tout votre pouvoir ne sauroit vous défendre de votre chagrin.

primùm audito crimine, quod, editis annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium Romanorum ultimum dixisset. *Tacitus, annal. lib. IV, cap.* 34. Objectum et historico (Cremutio Cordo) quod Brutum Cassiumque ultimos Romanorum dixisset. *Sueton. in Tiberio, cap.* 61.

Auguste alla plus loin en certaines choses, et demeura fort au dessous en quelques autres. Je vois des injures oubliées; je le vois si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter. *

Cependant quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique; rien n'étoit si dangereux que de parler des amours de Julie, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour; et ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-pere, et les débauches de sa

* La conspiration de Cinna.

femme en même temps, c'est une affaire bizarre, et le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa maison; et il s'y portoit plus en simple personne privée qu'en grand homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre, ce qui véritablement n'est pas aisé, ni du moins se mettre l'esprit en repos.

Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre : et si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie sut le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, et les desseins de Livie : mais il n'avoit pas la

force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit.

Tandis qu'il voyoit tout d'une vue saine qui ne le portoit à rien, sa femme laissoit là son entendement avec des lumieres inutiles, et se rendoit maîtresse de sa volonté.

C'est ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à Auguste.* Il savoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu; et pour ne pas croire qu'un grand empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein et du mystere où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général. Il rendit le

* Ne Tiberium quidem caritate aut reipublicæ curâ successorem adscitum : sed quoniam arrogantiam sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse. *Tacit. Annal. lib. I, cap.* 10. *Vide etiam Suetonium in Tiberio*, cap. 21.

monde heureux, et il fut heureux dans le monde : il n'eut rien à souhaiter du public, ni le public de lui : et considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'empire, et le bien qu'il fit depuis qu'il fut empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, qu'il ne devoit jamais naître, ou ne jamais mourir. *

Il mourut enfin regretté de tous les hommes, moins grand sans comparaison que César, mais d'un esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de

* Igitur mortuum (Augustum) seu necatum, multis novisque honoribus senatus censuit decorandum. Nam præter id quod antea Patrem patriæ dixerat, templa tam Romæ, quam per urbes celèberrimas ei consecravit, cunctis vulgo jactantibus, utinam aut non nasceretur, aut non moreretur. Alterum pessimi incepti, exitus præclari alterum. *Aurelius Victor, de vita et moribus imperatorum romanorum. Cap. I, art.* 28, 29. On a dit la même chose de l'empereur Sévere. Voyez *Aurel. Victor, de Caesaribus, cap. XX. in Septimio Severo*, et *Ælii Spartiani Severus*.

César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains, ils n'avoient rien de si élevé que dans le temps de la république, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'ame; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût.

Il n'y avoit plus assez de vertu pour soutenir la liberté ; on eût eu honte d'une entiere sujétion : et à la réserve de quelque ame fiere, que rien ne peut contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la république, et ne fut pas fâché en effet d'une douce et agréable domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibere et de son génie.

COMME il y a peu de révolutions où l'on en demeure à des termes si modérés, un état heureux et honnête se changea bientôt en une misérable et indigne condition. La vertu romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus et de Cassius, qui en soutenoient la fierté.

Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément presque général pour la conduite d'Auguste, et une complaisance égale pour sa personne.

A l'avénement de Tibere, cette complaisance se tourna en bassesse et en adulation.

On peut dire que ce prince naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre ; mais les Romains, plus disposés à servir que Ti-

bere à commander, lui porterent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit espérer leur sujétion. Voilà quel fut alors le génie du peuple romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, et faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'empire.

Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci, devenu empereur, donnoit au bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste et si prudente, Tibere fit une science de cabinet, où étoit renfermé un faux et mystérieux intérêt du prince, séparé de l'intérêt de l'état, et presque toujours opposé au bien public.

Le bon sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes et les mauvaises actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'empereur, ou se jugeoit par le rafinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiser les légions, fut d'un service fort avantageux, et peu de temps agréable. Quand le danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit su les y remettre. En vain il fut fidele à Tibere, sa modération à refuser l'empire ne le fit pas trouver innocent; on le jugea coupable de ce qu'il lui avoit été offert; et tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée où il eut moins à craindre les ennemis de l'empire, qu'un empereur qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique; le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mystérieux; les charges, les gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens

qui devoient perdre les autres. Enfin le bien du service n'entroit plus en aucune considération ; car, dans la vérité, les armées avoient plutôt des proscrits que des généraux, et les provinces des bannis que des gouverneurs. A Rome, où les loix avoient toujours été si religieusement gardées, et avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux cabinet.

Quand un homme d'un mérite considérable témoignoit de la passion pour la gloire de l'empire, Tibere soupçonnoit aussitôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir.

S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté, il passoit pour un esprit dangereux qui vouloit rétablir la république. Louer Brutus et Cassius, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter Auguste, une offense secrete qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre ; car Tibere le louoit toujours en public, et lui faisoit décerner des honneurs divins, qu'il

étoit le premier à lui rendre : mais les mouvemens humains n'étoient pas permis, et une tendresse témoignée pour la mémoire de cet empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la personne du prince.

Jusqu'ici vous avez vu des crimes inspirés par la jalousie d'une fausse politique ; présentement c'est la cruauté ouverte, et la tyrannie déclarée.

On ne se contente pas de quitter les bonnes maximes : on abolit les meilleures loix, et on en fait une infinité de nouvelles, qui regardent en apparence le salut de l'empereur, mais dans la vérité la perte des gens de bien qui restoient à Rome.

Tout est crime de lèse-majesté ; on punissoit autrefois une véritable conspiration, on punit ici une parole innocente malicieusement expliquée.

Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs

miseres, les larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs, les soupirs qui nous échappent malgré nous, les simples regards enfin devenoient funestes. La naïveté du discours exprimoit de méchans desseins ; la discrétion du silence cachoit de méchantes intentions : on observoit la joie comme une espérance conçue de la mort du prince : la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prospérité, ou un ennui de sa vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de crainte, on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une conscience effrayée, qui, se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage et de la fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire, se réjouir, s'affliger, avoir de la peur, ou de l'assurance, tout étoit crime, et attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les soupçons d'autrui vous rendoient coupables ; ce n'étoit pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs, les faux rapports des espions, les suppositions de quelque délateur infame, vous aviez à redouter l'imagination de l'empereur ; et quand vous pensiez être à couvert par l'innocence, non seulement de vos actions, mais de vos pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures.

Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien ; car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître étoit infailliblement perdue, et celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée.

Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan qui s'avança dans ses bonnes graces par des voies aussi injustes que les siennes, ce grand favori, las d'hon-

neurs et de biens qui le laissoient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujétion, et n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître.

Instruit des maximes de l'empereur, et devenu savant en son art, il lui enleve ses enfans par le poison ; et il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce prince, revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, et fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre.

Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant : il vécut odieux à tout le monde, et importun à lui-même, ennemi de la vie d'autrui et de la sienne : enfin il mourut à la grande joie des Romains, n'ayant pu échapper à l'impatience d'un successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eu de la république à l'empire, et il me paroît qu'il

n'eût pas été moins doux de vivre sous les empereurs, que sous les consuls, si les maximes d'Auguste eussent été suivies.

Rome ne fut pas si heureuse. La politique de Tibere fut embrassée de la plupart de ses successeurs qui mirent l'honneur de leur regne, non pas à mieux gouverner l'empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment, Auguste fut moins estimé pour avoir su rendre les Romains heureux, que Tibere pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les loix; et tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la politique, tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur et une digne autorité.

Les forces de l'empire ne regardoient plus les étrangers, la puissance de l'empereur se faisoit sentir aux naturels, et les Romains opprimés tinrent lieu de nations assujetties.

Enfin les Caligula, les Néron, les Domitien pousserent la domination au delà de toutes bornes, et quoique les droits des empereurs fussent infiniment au dessous de ceux des rois, ils se porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains de leur côté devinrent également funestes aux empereurs; car passant de la servitude à la fureur, ils en massacrerent quelques uns, et s'attribuerent un pouvoir injuste, et violent d'en ôter, et d'en établir à leur fantaisie.

Ainsi les liens du gouvernement furent rompus, et les devoirs de la société venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander.

Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des empereurs, et à la brutale violence des gens de guerre; mais si on veut remonter jusqu'à la premiere

cause, on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de Tibere, et le gouvernement établi sur les maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des regles, les plus déréglés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations et de leurs humeurs.

On ajoute pour le moins une politique à son tempérament. Ceux même qui font toutes choses sans y penser, y reviennent par réflexions quand elles sont faites, et appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature.

Mais, que les empereurs aient agi par naturel, par politique, ou par tous les deux ensemble, je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, et introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures et délicates, connut admirablement le

génie de son temps, et n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti, en véritable sujétion.

Tibere plein de ruses et de finesses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des esprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, et incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir, et les moins soumis étoient disposés à l'obéissance.

Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos : car il est à remarquer qu'un prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan, qui lui faisoit craindre tous les autres.

Avec ses fausses mesures, la cruauté augmentoit tous les jours ; et comme celui qui offense est le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin il agit

ouvertement, et les traita comme ses ennemis, parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'esprit de docilité qui régnoit alors, faisoit endurer paisiblement sa tyrannie. On souffrit la brutalité de Caligula avec une soumission pareille ; car sa mort est un fait particulier, où le sénat, le peuple, ni les légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de Clodius, et l'insolence de Messaline. On souffrit la fureur de Néron, jusqu'à ce que la patience étant épuisée, il se fit une révolution dans les esprits.

Aussitôt on conspira contre sa personne : des conspirations particulieres on vint à la révolte des légions, de la révolte des légions à la déclaration du sénat. Peut-être que le sénat eût pu rétablir la liberté, mais déja accoutumé aux empereurs, il se contenta de disposer de l'empire. Les cohortes prétoriennes en voulurent disposer ellesmêmes, et les légions des provinces ne

purent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci, les unes nommant un empereur, les autres un autre. Ce ne furent que massacres et guerres civiles, et jamais les esprits ne se trouverent dans leur véritable situation, si vous en exceptez le regne de quelques princes qui surent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibere avoit divisés pour le malheur commun des empereurs et de l'empire.

COMPARAISON

DE CÉSAR ET ALEXANDRE.

C'est un consentement presque universel, qu'Alexandre et César ont été les plus grands hommes du monde; et tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont cru faire assez pour les conquérans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation et leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne plus hardi se déclare pour le premier; et depuis que les versions de Vaugelas et d'Ablancourt * ont fait ces

* Vaugelas a traduit la vie d'Alexandre, écrite par Quint-Curce; et d'Ablancourt a traduit les Commentaires de César.

héros le sujet de toutes nos conversations, chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport et la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre fils d'un roi considérable; César d'une des premieres maisons de cette république dont les citoyens s'estimoient plus que les rois. Il semble que les dieux aient voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre par le songe d'Olympias, et par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance, ses larmes jalouses de la gloire de son pere, le jugement de Philippe qui le croyoit digne d'un plus grand royaume que le

sien, appuyerent l'avertissement des dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs Marius. César songea qu'il avoit couché avec sa mere; et les devins expliquerent que la terre, mere commune des hommes, se verroit soumise à sa puissance. On le vit pleurer en regardant la statue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce conquérant s'étoit rendu maître de l'univers.

L'amour des lettres leur fut une passion commune : mais Alexandre ambitieux par-tout, étoit piqué d'une jalousie de supériorité en ses études, et avoit pour but principal dans les sciences, d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'Aristote, d'avoir publié des connoissances secretes, qui ne devoient être que pour lui seulement, et il avoue qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les lettres, que par les armes.

Comme il avoit l'esprit curieux et passionné, il se plut à la découverte des choses cachées, et fut touché particulièrement de la poésie.

Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour Homere ne soit connue, et qui ne sache qu'en faveur de Pindare, les maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine de Thebes et la désolation générale de ses citoyens.

L'esprit de César un peu moins vaste, ramena les sciences à son usage, et il semble n'avoir aimé les lettres que pour son utilité. Dans la philosophie d'Épicure, qu'il préféra à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme. Mais il paroît que l'éloquence eut ses premiers soins, sachant qu'elle étoit nécessaire dans la république pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux Rostres * à la mort de sa tante Julia avec beaucoup d'ap-

* La tribune aux harangues.

plaudissement ; il accusa Dolabella, et fit ensuite cette oraison si adroite et si délicate pour sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'Alexandre, que certains dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame, et de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leur sentiment est sur le sujet de la religion ; car Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les devins et par les oracles. Ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des poëtes, qui donnoient aux hommes la crainte des dieux, et composoient toute la théologie de ces temps-là.

Quant à César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Épicure, il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'atten-

dit rien des dieux en cette vie, et se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le représente au siege de Marseille, * la hache à la main dans un bois sacré, où donnant les premiers coups il incitoit les soldats, saisis d'une secrete horreur de religion, par des paroles assez impies. Salluste lui fait dire que la mort est la fin de tous les maux, qu'au-delà il ne reste ni souci, ni sentiment pour la joie. **

* Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, et aeriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro :
Jam, ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non sublato secura pavore,
Turba, sed expensa superorum et Cæsaris ira.

Lucani Phars. lib. III, vers. 432.

** In luctu atque miseriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse ; eam cuncta mortalium mala dissolvere ; ultra neque curæ, neque gaudio locum esse. *Sallust. de conjuratione Catilinae, cap. 51.*

Mais comme les hommes, quelque grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance, César fut troublé d'un songe qui lui prédisoit l'empire, et se moqua de celui de sa femme, qui l'avertissoit de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance; véritablement il fut modéré en des plaisirs indifférens : mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'épigrammes contre lui, et d'où vint à la fin ce bon mot, que César étoit la femme de tous les maris, et le mari de toutes les femmes.

Alexandre eut en cela beaucoup de modération; il ne fut pourtant pas insensible. Barsiné et Roxane lui donnerent de l'amour, et il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant. *

* Nabarzanes accepta fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat, specie singu-

Le plaisir du repas si cher à Alexandre, et où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à César. Ce n'est pas que parmi les travaux et dans l'action, Alexandre ne fût sobre et peu délicat ; mais dans le temps du repos, la tranquillité lui étoit fade s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un et l'autre jusqu'à la profusion : mais César avec plus de dessein et d'intérêt. Ses largesses au peuple, ses dépenses excessives dans l'édilité, ses présens à Curion, étoient plutôt des corruptions, que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines, il se dépouilla de toutes choses, et ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr. Lorsqu'il n'avoit

lari spado, atque in ipso flore pueritiæ ; cui et Darius fuerat assuetus, et mox Alexander assuevit. *Quintus-Curtius, lib. VI, cap. 5, num. 22.*

presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les poëtes, les philosophes (tous illustres nécessiteux) eurent part à sa munificence, et se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral; mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécéssaires; et à peine se vit-il maître de l'empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Éphestion, ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient des liaisons pour ses affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avoit rien de dangereux, et ceux qui le pratiquoient, n'appréhenderent ni sa colere, ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême, ou il étoit le plus charmant ou le plus terrible; et on n'alloit jamais sû-

rement dans une privauté où il engageoit lui-même ; cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria auprès de la statue d'Achille : O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidele pendant ta vie, et un poëte comme Homere après ta mort !

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel, il est temps d'examiner le génie des conquérans, et de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espece de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires ; néanmoins selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé en la place de César, il n'auroit employé ses grandes et admirables qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altiere et ennemie des précautions, l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla :

difficilement eût-il pu chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de libéralité, ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'édilité où les magnificences et les profusions étoient permises, ses dons et ses présens hors de saison, l'auroient rendu justement suspect au sénat. Peut-être n'auroit-il pu s'assujettir à des loix qui eussent gêné une ame si impérieuse que la sienne; et tentant quelque chose à contre-temps, il auroit eu le destin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la république, César, dont le courage et la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite étoit si fine et si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, et jamais

convaincu ; lui qui, dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois, secouroit les uns pour opprimer les autres, et les assujettir tous à la fin ; il est à croire, dis-je, que ce même César, suivant son génie, auroit soumis ses voisins, et divisé toutes les républiques de la Grece, pour les assujettir pleinement. Et certes, avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour, avoir laissé des voisins mal affectionnés, la Grece presqu'entièrement soumise, mais peu affermie dans la sujétion, avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix talens et peu de vivres, avoir cherché un roi de Perse, que les Grecs appelloient le grand roi, et dont les simples lieutenans sur les frontieres faisoient trembler tout le monde ; c'est ce qui passe l'imagination, et quelque chose de plus, que si aujourd'hui la république de Genes, celles de Lucques et de Raguse, entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la

guerre au grand roi, c'eût été sur les frontieres de proche en proche, et il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses états par le Granique. Si l'ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée, et qu'il ne se fût pas contenté de la fille du roi, avec cinq ou six provinces, qu'Alexandre refusa, peut-être insolemment? Enfin si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le roi de Perse, suivi d'un million d'hommes : quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sais s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles; je crois du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, et nous n'aurions de lui aucune des réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie : autrement Darius eût traîné la guerre de province

en province toute sa vie ; il falloit qu'il pérît comme il arriva, ou que mille peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce desir de gloire immodéré, et cette ambition trop vaste qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tous près de l'abandonner : mais c'est là particulièrement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. Allez, lâches, leur dit-il, allez, ingrats, dire en votre pays, que vous avez laissé Alexandre avec ses amis, travaillant pour la gloire de la Grece parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous. Dans toute sa vie M^{r}. le prince n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, et cette confiance de lui-même. Alexandre, dit-il, abandonné des siens, parmi des barbares mal assujettis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas

qu'on pût refuser de lui obéir. Être en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes. Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les Macédoniens eurent affaire à des nations pleines de mollesse et de lâcheté, et que la conquête des Gaules, dont les peuples étoient fiers et belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuserai point à examiner le courage des uns et des autres; mais il est certain que César ne trouva pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers, à la réserve des femmes, des enfans et des vieillards, qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur liberté : des multitudes de combattans sans ordre et sans discipline; et à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvoit dire, *veni, vidi, vici*, en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que

Labienus commandant les légions, n'eût pas moins assujetti nos provinces à la république, où, selon toutes les apparences, Parmenion n'auroit pas donné cette grande bataille, qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat, et que César un jour étoit perdu sans Labienus, qui, après avoir tout battu de son côté, envoya la dixieme légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'opposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux, Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie, et reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hasards, mais plus rares, et je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres. Je ne vois pas aussi que les peuples de l'Asie dussent être si mous et si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'Europe. Dans la plus

grande puissance de la république, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes qui n'avoient qu'une partie de l'empire de Darius? Crassus y périt avec ses légions, du temps de César; et un peu après Antoine y fit un voyage funeste et honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celles des Gaules : car, dans la guerre civile, il assujettit la république avec la meilleure partie de ses forces; et la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'empire pour s'être fait empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains : les Scipions, Æmilius, Marcellus, Marius, Sylla et Pompée, ses propres ennemis, ont combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en six cents années, fut le fruit d'une seule heure de combat. Ce qui me semble plus incompréhensible d'Alexandre,

c'est qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de pays que les plus grands états n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur est célebre pour avoir traversé une partie des nations qu'il a subjuguées; et afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de César, qui n'a pu donner une forme à l'état selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir. Il me reste une considération à faire sur Alexandre, que tous les capitaines des Macédoniens ont été de grands rois après sa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres comparés à lui durant sa vie; et certes je lui pardonne en quelque sorte si dans un pays où c'étoit une créance reçue que la plupart des dieux avoient leur famille en terre; où Hercule étoit cru fils de Jupiter pour avoir tué un lion, et assommé quelques

voleurs : je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de Philippe qui pensoit que sa femme eût commerce avec un dieu, si trompé par les oracles, si se sentant si fort au dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance véritable, et cherché son origine dans les cieux. Peut-être faisoit-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération : et tandis qu'il se donnoit au monde pour une espece de dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un homme. Après avoir parlé si long-temps des avantages d'Alexandre, je dirai en peu de mots, que, par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes choses, dans les affaires de la république, dans les emplois de la guerre. A la vérité les entreprises d'Alexandre ont quelque chose de plus étonnant : mais la conduite et la capacité ne pa-

roissent pas y avoir la même part. La guerre d'Espagne contre Pétreius et Afranius, est une chose que les gens d'une expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables sieges des derniers temps ont été formés sur celui d'Alexie ; nous devons à César nos forts, nos lignes, nos contrevallations, et généralement tout ce qui fait la sûreté des armées devant les places. Pour ce qui est de la vigueur, la bataille de Munda * fut plus contestée que celles d'Asie, et César courut un aussi grand péril en Égypte qu'Alexandre dans le bourg des Malliens. Ils ne furent pas moins différens dans le procédé que dans l'action. Quand César n'avoit pas la justice de son côté, il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raisons que ses volontés ; il suivoit par-tout son ambition

* Munda, ville d'Espagne.

ou son humeur. César se laissoit conduire à son intérêt ou à sa raison.

On n'a guere vu en personne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûterent la vie à Clitus, ces soupçons mal éclaircis qui causerent la perte de Philotas, et qui, à la honte d'Alexandre, entraînerent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parmenion; tous ces mouvemens étoient inconnus à César : on ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde et le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci.

Alexandre n'étoit proprement dans

son naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des rois; s'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions; il avoit peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des troupes : jamais si plein de confiance, que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelqu'autre foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son ame trop élevée, s'ajustoit mal aisément au train commun de la vie; et peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur les héros, dont l'empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux ni de ces répugnances secretes, ni de ces mouvemens intérieurs

de liberté, qui nous gênent dans une obéissance forcée : tout ce qui est en nous est souple et facile ; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, et si fort au dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double empire qui exige une double sujétion ; et souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne regne pas dans les solitudes, et que ce leur est une nécessité de converser avec nous, il seroit de leur intérêt de s'accommoder à notre foiblesse : nous les révérerions comme des dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des hommes. Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, et disons que par des moyens praticables, César a exécuté les plus grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des Romains. Alexandre étoit naturellement

au dessus des hommes : vous diriez qu'il étoit né le maître de l'univers, et que dans les expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples.

OBSERVATIONS

SUR SALLUSTE

ET SUR TACITE.

A M. VOSSIUS.*

J'AI voulu faire autrefois un jugement fort exact de Salluste et de Tacite; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déja fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en politique. Chez lui la nature et la fortune ont peu de part aux affaires; et je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées de certaines actions toutes simples, ordinaires et naturelles.

* Isaac Vossius, fils de Gérard Jean Vossius.

Quand Auguste veut donner des bornes à l'empire, c'est à son avis par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même empereur, s'il en est cru, prend des mesures pour s'assurer les regrets du peuple romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur.

L'esprit dangereux de Tibere, ses dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce prince un artifice universel ; la nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés. Et il n'est pas croyable que Tibere, assujetti tant d'années aux volontés de Sejan, ou à ses infames plaisirs, ait pu avoir toujours dans cette foiblesse et cet abandonnement, un art

si recherché, et une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secretes d'Agrippine, l'esprit détourné de la noirceur de l'action et de la funeste image de cette mort, laisse échapper le parricide à sa haine, et le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mere, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art : car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, et, si je l'ose dire, il se concilie le jugement des lecteurs, lorsqu'on met

tant d'adresse et de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses, Tacite fait des tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au-delà des affaires par trop de pénétration et de profondeur. Quelquefois des spéculations trop finies nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossieres, dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier, est de bien faire connoître le génie des hommes, les affaires viennent après naturellement par des actions peu

recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la république, sans être appuyé des légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvemens, et à s'unir les factieux; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soutenues par tant de fierté, où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux et de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, et de ruiner sa patrie. Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il sait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La harangue de César nous découvre assez qu'une

conspiration ne lui déplait pas. Sous le zele qu'il témoigne à la conservation des loix, et à la dignité du sénat, il laisse appercevoir son inclination pour les conjurés : il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers; les dieux lui sont moins considérables que les consuls, et à son avis la mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens et le repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait après que César a fait le sien. Il va droit au bien, mais d'un air farouche : l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie; il mêle le chagrin de son esprit, et la dureté de ses manieres, avec l'utilité de ses conseils.

Ce seul mot d'*optimo consuli*, qui fâcha tant Cicéron pour ne pas donner assez d'étendue à son mérite, me fait pleinement comprendre, et les bonnes intentions, et la vaine humeur de ce consul. Enfin par les diverses peintures des acteurs différens, non seulement je me représente les personnes, mais il

me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'histoire de Jugurtha. La description de ses qualités et de son humeur vous prépare à voir l'invasion du royaume, et trois lignes nous dépeignent toute sa maniere de faire la guerre. Vous voyez dans le caractere de Métellus, avec le rétablissement de la discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'armée en Afrique du même esprit qu'il harangue à Rome.

Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans son éloge ; peu attaché au devoir et à la régularité, donnant toutes choses à la passion de se faire des amis. *Dein parentes abunde habemus, amicorum unquam neque nobis, neque cuiquam omnium satis fuit.* Ainsi Salluste fait agir les hommes par tempérament, et croit assez obliger son lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se pré-

sente, est exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part considérable à son sujet. Tel est l'éloge de Sempronia, selon mon jugement, inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées pour nous donner les portraits de Caton et de César, si beaux à la vérité, que je les préférerois à des histoires toutes entieres.

Pour conclure mon observation sur ces deux auteurs, l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les causes générales des désordres de la république sont très souvent alléguées par celui-ci. Je ne sais s'il descend assez aux intérêts et aux considérations particulieres. Vous diriez que les conseils subtils et rafinés lui semblent indignes de la grandeur de la république; et c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la spéculation peu de choses, presque tout dans les passions et dans le génie des hommes.

On voit dans l'histoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés,

plus de crimes ; mais l'habileté les conduit, et la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la cruauté est prudente, et la violence avisée. En un mot le crime y est trop délicat ; d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître, et qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles. Mais, laissant là Salluste et Tacite dans leurs caracteres différens, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des hommes, et une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les assemblées, apprennent l'ordre, les formes et toutes les matieres qui s'y traitent. Passant de là par les ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors, et il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application et l'expérience.

Mais quand ils viennent à s'établir dans les cours, on les voit grossiers aux choix des gens, sans aucun goût du mérite, ridicules dans leurs dépenses et dans leurs plaisirs.

Nos ministres en France sont tout-à-fait exempts de ces défauts-là; je le puis dire de tous sans flatterie, et m'étendre un peu sur M. de Lionne,* que je connois davantage.

C'est en lui proprement que les talens séparés se rassemblent; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du mérite des hommes, et une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me suis étonné mille fois qu'un ministre qui a confondu toute la politique des Italiens, qui a mis en désordre la prudence concertée des Espagnols, qui a tourné dans nos intérêts tant de princes d'Allemagne, et fait agir selon nos desseins ceux

* Hugues de Lionne, marquis de Fresne et de Berny, ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangeres.

qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes : je me suis étonné, dis-je, qu'un homme si consommé dans les négociations, si profond dans les affaires, puisse avoir toute la délicatesse des plus polis courtisans pour la conversation et pour les plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluste d'un grand homme de l'antiquité, que son loisir est voluptueux : mais que par une juste dispensation de son temps, avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître, jamais affaire n'a été retardée par ses plaisirs. *

Parmi les divertissemens de ce loisir, parmi ses occupations les plus importantes, il ne laisse pas de donner quelques heures aux belles lettres, dont Atticus, cet honnête homme des anciens, n'avoit pas acquis une connois-

* Sulla..... litteris græcis atque latinis juxta atque doctissume eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior : otio luxurioso; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata. *Sallust. Bell. Jugurt. c.* 95.

sance plus délicate dans la douceur de son repos, et la tranquillité de ses études. Il sait de toutes choses infiniment, et la science qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, et lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté et la politesse de son esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux ouvrages ; personne ne les fait mieux ; il sait également juger et produire, et je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des rois, comme ils font leur séjour ordinaire auprès des princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert. De là viennent les insinua-

tions, les complaisances, et toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs, ou de se concilier au moins les volontés : mais, soit manque d'application, soit pour tenir au dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires, ils les ignorent toutes également, et leur agrément venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération et du crédit. Ils vieillissent donc dans les cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent souffrir leur censure, avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, et que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus : et certes le plus honnête homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous.

Car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de robe au contraire paroissent moins honnêtes gens quand ils sont jeunes, par un faux air de cour qui les fait réussir dans la ville, et les rend ridicules aux courtisans. Mais enfin la connoissance de leur intérêt les ramene à leur profession; et devenus habiles avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les courtisans qui s'élevent aux honneurs par de grands emplois, ne laissent rien à desirer en leur suffisance, et leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de cour la connoissance des affaires, et l'expérience dans la guerre.

TABLE.

RÉFLEXIONS SUR LES ROMAINS.

FIN.

